

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME VIII

QUÉBEC, MARS 1927

N° 7

Une défaite

LE Canada vient de subir la plus grande défaite de son histoire. Il a perdu plus que la France n'a jamais perdu, plus que l'Allemagne n'a jamais convoité de territoire voisin, plus qu'aucun pays depuis l'époque des découvertes et des conquêtes n'a jamais espéré, autant qu'un empire a pu souhaiter.

Et le Canada ne s'est pas battu. Pas un de ses soldats ne s'est levé depuis la grande guerre de 1914, alors qu'il mettait son salut économique en danger pour aller défendre le droit, la justice, l'intégrité du territoire menacée.

Celui qui vient de nous battre n'est pas un ennemi, mais un pays frère. Le canon qui nous a écrabouillé n'est pas un bertha allemand, mais un tribunal de justice.

Il se nomme le Comité judiciaire du Conseil Privé.

Que quiconque d'entre nous qui en a le courage bénisse sa mémoire.

*

* *

Et ce Conseil Privé, qu'était-il chargé de décider? De la question suivante :

Quelles sont les frontières qui divisent le Canada de Terre-Neuve, dans le Labrador?

C'est une cause qui remonte à 1763. On plaça alors la côte du Labrador sous l'administration de Terre-Neuve. En ce temps-là, on croyait que la côte n'avait de valeur que pour la pêche. Cette côte fut transférée à la Province de Québec en 1774, mais remise à Terre-Neuve en 1809.

La partie inférieure de cette côte fut remise à Québec en 1825.

Vint le conflit. Québec prétendit que seule la côte appartenait à Terre-Neuve, et Terre-Neuve prétendait que cette côte signifiait tout un territoire riche en bois et en cours d'eau.

Et le débat se poursuivit pour aboutir au Conseil Privé.

*

* *

Le Conseil Privé vient de décider.

Après avoir entendu les plaidoiries, feuilleté tous les dictionnaires, parcouru l'Ancien et le Nouveau Testament, cherché tous les précédents, on a trouvé que côte voulait dire tout un versant et on a failli donner à Terre-Neuve un territoire qui irait jusqu'au Lac St-Jean. On a donné à la colonie voisine un territoire plus grand que la colonie elle-même, les plus grands pouvoirs d'eau du monde, une forêt ravissante, un tiers presque de la province de Québec, une partie de l'Ungava incorporé à Québec il y a quelques années, une province grande comme l'Allemagne à Terre-Neuve.

Nous avons été roulés au point que Terre-Neuve, en apprenant le jugement, n'a pu s'empêcher de déclarer qu'il avait gagné au-delà de ses espérances.

Que le Nouveau-Brunswick se mette en frais de nous réclamer maintenant la péninsule de Gaspé et il l'aura peut-être. Que l'Île du Prince-Édouard veuille se tailler un territoire chez nous et nous pourrions craindre qu'elle l'obtienne.

Nous sommes les victimes des prétentions anglaises d'avant la conquête. C'est ainsi que nous avons perdu le Maine.

Avec les questions de frontières nous ne sommes jamais heureux. Ne devons-nous pas craindre qu'un jour on s'empare d'une partie de notre Saint-Laurent? Déjà, d'ailleurs, certains journaux de Londres nous trouvent bien encombrants parce que nous ne voulons pas le donner immédiatement aux États-Unis pour permettre aux vaisseaux anglais d'atteindre facilement la tête des Grands Lacs?

* * *

De ce dernier jugement, de cette défaite incalculable et inattendue, il se dégage une leçon pratique.

A l'heure où nous écrivons d'ailleurs nous ne savons pas du tout ce que décideront de faire et le gouvernement de Québec et le Gouvernement du Canada.

Mais une leçon éloquente se dégage tout de même.

C'est que nous n'avons rien gagné à chercher la protection de Londres au point de vue frontière et interprétation constitutionnelle...

Nous n'entendons pas ici critiquer les savants et vénérables juges de Londres, mais simplement constater que chaque fois que nous avons mis nos intérêts entre les mains de la Métropole anglaise, chaque fois nous avons perdu de la belle façon la partie.

Rappelons-nous simplement le Maine, l'Alaska, nos appels ontariens et manitobains.

Le tribunal de Londres est trop savant pour nous. Nous n'avons rien à espérer de lui.

Tout ce qu'il nous reste à faire d'une manière générale, c'est de décider que jamais plus nous irons le consulter.

Sa justice est juste, mais elle nous convient mal.

Sa justice est excellente, mais jamais elle ne fait notre affaire.

Sa justice est transcendante; mais elle ne sait jamais comprendre, à notre manière, nos problèmes.

Ce qu'il nous reste à faire c'est de la laisser chez elle et de rester chez nous, où nous pouvons mieux distinguer entre une côte et une province.

On disait autrefois de ne rien craindre car il y avait des juges à Berlin. Il y en a aussi à Londres. Ils sont sages et savants, mais, de grâce, n'allons plus donc jamais les consulter.

Thomas POULIN.

La fresque inachevée

I



À fond de la charmille verdoyante, parmi les taches bleues de l'ombre mobile, quelque chose bougea sous les branches. Celui qui travaillait dans la fraîcheur de ce jardin d'Espagne ne s'en aperçut pas.

C'était un Français, un peintre; jusqu'à la trentaine, il avait misérablement traîné une besogneuse existence; puis, tout à coup, brusquement, la gloire était venue, et la fortune, à la suite d'une petite exposition organisée chez un camarade déjà arrivé: une toile de Jacques Marine, remarquée par quelques connaisseurs, porta au pinacle, du jour au lendemain, l'artiste inconnu la veille. Tout ce que contenait son atelier fut vendu et il eut de nombreuses commandes.

C'est précisément pour satisfaire l'un de ses meilleurs clients que Jacques était à Séville.

Le comte Basilio del Romero semblait une sombre figure de Velasquez descendue de son cadre. La face jaune, bilieuse, qu'allongeait une barbe en pointe, souriait rarement et conservait, même lorsqu'elle voulait se montrer amicale, une expression hautaine. Le crâne presque chauve, bien que le comte atteignit à peine la quarantaine, offrait des protubérances qui eussent fait la joie d'un phrénologue: cette tête avait toutes les bosses, mais surtout celles de l'intelligence et de l'orgueil.

Célibataire endurci, affichant une richesse incalculable, Don Basilio menait à Paris, pendant tout l'hiver, une existence déréglée. Dès le printemps, il partait se cloîtrer dans son palais sévillan; on ne le revoyait plus jusqu'à la fin de l'été, époque à laquelle il reparaissait sur les boulevards et dans les lieux où l'on s'amuse. Les brillantes qualités de coloriste de Jacques Marine, l'avaient séduit. Il dit au peintre:

— J'ai dans ma vieille demeure, près de la Giralda, une salle dont le plafond et une partie des murs sont décorés à la fresque. Mon père avait fait jadis exécuter ce travail, qui est remarquable. Mais le jeune peintre à qui il confia cette tâche mourut accidentellement avant de l'avoir achevée, et j'ai toujours hésité à faire terminer ces fresques, craignant de ne pas trouver un artiste capable d'égaliser son prédécesseur et de maintenir une heureuse harmonie dans l'ensemble. Or, ce que j'ai vu de vous me paraît posséder, d'une façon étonnante, les qualités caractéristiques du peintre qui a commencé l'œuvre. C'est le même dessin précis, vigoureux; c'est la même richesse de palette, la même luminosité.

Il s'arrêta, fit encore un tour dans l'atelier en examinant les toiles en voie d'exécution,

puis revint se planter devant Jacques et le toisa de son œil noir où luisait une flamme autoritaire.

— Que comptez-vous faire ce printemps ? .. dit-il.

— Mais... peindre ! .. répondit Jacques étonné.

— Voulez-vous venir peindre à Séville ? .. reprit brusquement le comte Basilio.

Le jeune homme, comme on le pense, ouvrit de grands yeux à l'énoncé de cette proposition. Sans lui laisser le temps de reprendre haleine, le *senor del Romero* exposa ses conditions ; elles étaient telles, que le peintre eût été fou de ne pas les accepter.

Le Mécène l'emmenait là-bas, sans qu'il ait à se préoccuper de frais de voyage ou de séjour. Il était libre de travailler quand il voudrait, de se reposer quand il en aurait envie. Après les fresques, il aurait à faire le portrait du comte Basilio, puis celui d'une de ses pupilles qui vivait auprès de lui, quelques natures mortes pour la salle à manger, une toile de fantaisie pour le grand salon. On le garderait là-bas jusqu'à la fin septembre, et il toucherait, au départ, une fort belle somme.

Jacques Marine entrevit aussitôt tous les avantages de cette villégiature qui allait lui permettre de compléter son éducation artistique, en lui faisant connaître un pays pittoresque, et en mettant à sa disposition toutes les richesses des musées les plus fameux ! ..

Avant le départ, ses nuits furent hantées de rêves où Zurbaran, Murillo et toute la pléiade célèbre des peintres espagnols farandolaient avec leurs palettes, autour des minarets de l'Alhambra et de la tour de la Giralda. Il s'éveillait fiévreux, baigné de sueur, et comptait sur ses doigts les jours qui le séparaient de ce départ tant désiré ! .. Il lui semblait que l'hiver n'allait jamais finir, que le printemps fleuri de violettes ne briserait jamais la porte de glace de son exil, et que la noble Espagne de pourpre et d'or était lointaine encore, comme une belle enchantée au fond d'un conte fabuleux.

Pourtant, cette joie était venue. Dès que les lilas firent leur apparition, le comte Basilio donna le signal du départ. Jacques emballa ses couleurs, ses pinceaux, ses cahiers d'esquisses, et fit sa malle avec une de ces allégresses fiévreuses que celui qui n'a jamais voyagé ne peut pas comprendre.

On traversa la France ; le Paris-Barcelone, grondant, dévorait l'espace. A ces yeux éblouis qui ne demandaient qu'à s'enivrer de lui, le Midi donna bientôt son soleil, ses vignes, ses maisons d'ocre coiffées de tuiles et qu'un cyprès garnit de sa sombre aigrette. Les jeux ardents de la lumière coururent sur des torrents, sur des prairies, silhouettèrent des clochers roses et jetèrent sur de beaux étangs mobiles

toute la gamme du prisme, tous les reflets des métaux.

Il y eut des paysages qui firent frémir le peintre, comme s'il les reconnaissait pour les avoir aimés déjà. Au wagon-restaurant, il oubliait de manger pour regarder cette splendeur à travers les vitres, et le comte Basilio, en face de lui, ne le quittait pas des yeux, étudiant avec un froid dédain cette figure qu'illuminait l'enthousiasme.

Puis ce fut la mer toute bleue, la frontière ; l'Espagne avec ses terres tantôt fertiles, tantôt brûlées, ses vastes bois, ses vieilles villes, ses horizons où Don Quichotte trouverait encore des moulins à vent. Le parler rauque et doux enchantait les oreilles de l'artiste, sensible à tout ce qui est beau, et il se félicita d'avoir appris jadis la langue de Cervantès, tant bien que mal, puisque ainsi il comprenait à peu près ce qui se disait autour de lui.

Le palais Romero le ravit par son style mauresque, sa façade sévère qui lui donnait l'aspect d'une forteresse, et le riant contraste des cours intérieures, des gaies faïences et des beaux jardins.

Depuis deux jours il allait de merveille en merveille, s'extasiant devant le grand salon aux baies ogivales, le *comedor* lambrissé de ces mosaïques fanées qui furent le secret des vieilles générations maures, et les terrasses, escaladées de jasmins, couvertes chaque soir de tapis pour que l'on y vienne regarder la ville au clair de lune.

Don Basilio ne lui avait pas encore parlé de continuer les fresques, et ne lui avait même pas montré la salle où elles se trouvaient. Il semblait vouloir laisser le peintre s'enraciner dans ce luxe, dans cette beauté, dans cette atmosphère amollissante, digne de bercer le farniente de quelque satrape oriental.

Et ce matin, Jacques Marine faisait une ébauche dans le jardin. La charmille où il se tenait ouvrait son porche fleuri sur une allée pavée de faïences bleues et jaunes. Un petit rond-point encadré de buis taillés la terminait, et il y avait là une fontaine, une délicieuse fontaine arabe, vasque blanche sur un long pied fin, laissant retomber l'eau autour d'elle comme une étoffe argentée.

Sur la toile déjà naissaient la fontaine et les buis, avec l'arrière-plan délicieux des feuillages. L'allée s'étirait, luisante, et les roses de la tonnelle s'entre-nouaient au-dessus d'elle. Sur sa palette, Jacques cherchait le bleu exact des faïences humides ..

.. Au fond de la charmille, quelque chose bougeait encore.

Cette fois, le peintre surpris se retourna, et il vit entre les ramures un bras fin, un bras mince et brun qui cherchait à les écarter. Il pensa aussitôt à cette pupille de Don Basilio, dont il devait faire le portrait et qu'il n'avait

pas encore vue, parce que dans le palais de son tuteur elle avait des appartements particuliers où elle prenait ses repas.

Le bras cherchait évidemment à écarter les branches pour que l'œil curieux puisse jeter un regard sur le travail de l'artiste. Fallait-il faire semblant de n'avoir rien remarqué et continuer la besogne? . . . Fallait-il, au contraire, se lever, aller à la jeune indiscrete — car elle était jeune, la mince forme pure de ce bras le disait — et l'inviter à s'approcher pour mieux juger de l'ébauche? . . . En ce pays où la courtoisie masculine demeure soumise à un certain cérémonial, et où subsiste vis-à-vis des femmes toute une étiquette compliquée, il eût peut-être été préférable de s'en tenir à la première hypothèse. Mais Jacques était Français, impulsif, et opta immédiatement pour la seconde. Il se leva, posa sa palette, fit le tour de la charmille et se trouva nez à nez avec une jeune femme vêtue de noir, qui, surprise par la brusque disparition du peintre, s'inquiétait de voir où il avait bien pu passer.

Vivement elle dégagea son bras des rameaux et rougit prodigieusement, ce qui anima un teint pâle, une joue fine et un front encadré de tresses brunes. Sa robe était très simple, toute unie, et ses mains pendant sur les plis les froisèrent un peu, parce qu'elle était intimidée. En lui-même, le peintre pensa qu'elle était fort jolie dans son trouble et qu'il n'avait encore jamais vu une aussi belle nuance d'or bruni à des yeux féminins. Il salua, et rassemblant tout ce qu'il savait de castillan, offrit à la charmante curieuse de s'approcher davantage pour voir le tableau, à la condition qu'elle lui dirait franchement ce qu'elle en pensait.

La jeune personne sourit, hocha la tête, jeta autour d'elle un regard craintif, et répondit ingénument dans un français très correct :

— Oh ! ce n'était pas le tableau que je regardais, Senor : c'était vous.

Jacques eut envie de rire. Mais il la vit devenir tout à coup si grave qu'il n'osa pas, et il retint le " je suis très flatté " ! dont il avait failli gratifier cette promeneuse peu dissimulée.

— Cependant, reprit-elle aussitôt, je regarderai avec plaisir votre travail : il y a si longtemps que je n'ai vu peindre ! . . .

Elle le suivit sous la charmille, s'approcha du chevalet et fixa sur la toile le regard de ses beaux yeux qui tout à coup se mouillaient. Visiblement elle n'osait parler de peur de fondre en larmes, et elle se contenta de lui faire comprendre d'un signe qu'elle désirait qu'il reprît son travail.

Un peu interloqué par toute la bizarrerie de cet incident, Jacques obéit, se remit à mêler le cobalt et l'outremer sur sa palette, et à tacher de bleu la belle allée aux faïences. Alors la jeune inconnue s'improvisa l'aide du peintre. Il sembla qu'elle devinât ses désirs, et qu'at-

tentive elle se fût donné pour tâche de les satisfaire. Animée d'une singulière prescience, elle puisait dans la boîte les tubes de couleur — juste ceux qu'il fallait ! — et l'essence, et les pinceaux, depuis la grosse brosse, des fonds jusqu'à celui que Jacques appelait " deux poils et demi " et qui donnait des reflets à l'eau, une gouttelette aux roses, un détail charmant et menu aux paysages. En faisant passer tout cela à Jacques elle souriait, et d'un sourire aussi le peintre la remerciait. Puis, une horloge ayant sonné loin sur la ville, la brune aux yeux d'or tressaillit.

— Il faut que je m'en aille !. dit-elle.

— Déjà !. . . Reviendrez-vous demain ? . . .

Elle hésita, sourit avec un peu de tristesse dans le regard . . .

— Si je peux m'échapper !. . . murmura-t-elle.

Et elle se sauva.

S'échapper !. . . Le peintre la regardait s'éloigner sans trouver un mot à dire tellement il était stupéfait . . . S'échapper !. . . Quoi !. . . La pupille de Don Basilio était-elle donc séquestrée dans le palais de son tuteur ? . . .

Pensif, Jacques Marine eut beau se remettre au travail, l'inspiration n'animait plus les pinceaux !. . . Il pensait à cette mystérieuse fille, à ses paroles, à ses yeux dorés, et le tableau n'avancait pas : la peinture séchait sur la palette. Alors le jeune homme rangea son attirail, plia son chevalet, et par la longue allée de sycomores qui traversait d'un bout à l'autre les jardins, il regagna le palais . . .

Au repas de midi, Don Basilio se montra plus charmant, plus communicatif qu'à l'ordinaire.

— Quand commencerons-nous mon fameux portrait ? . . . demanda-t-il.

— Je suis à votre disposition, Senor, répondit l'artiste.

— Demain matin, alors ; je poserai dans le salon, près d'une baie, pour que vous ayez une bonne lumière.

Demain matin ? . . . Hélas !. . . Jacques n'osa pas prier le comte de changer ses dispositions, et il songea avec regret à l'inconnue qui l'attendrait vainement près de la charmille . . .

— Ma pupille assistera probablement à la séance, ajouta Don Basilio d'un air indifférent.

Aussitôt, le souci du peintre s'envola. Il s'inclina, souriant, et déclara que ce soir même il irait dans Séville chercher une toile et divers produits qui lui étaient nécessaires.

— Près de la cathédrale, chez Perez, vous aurez tout ce qu'il vous faudra, indiqua le comte ; on y parle français.

Il se leva, lissa sur ses tempes dégarnies les deux mèches de cheveux noirs qui y subsistaient encore, et ayant adressé au jeune peintre un petit geste amical, le grand seigneur quitta le *comedor* où le soleil jouait sur les faïences des murailles.

II

Sur la boutique de Perez s'inscrivaient en grosses lettres ces mots : *On parle français*. Mlle Glorita, la fille cadette de la maison, avait été élevée à Port-Bou par les religieuses françaises. Elle avait un piquant minois de brune, de splendides cheveux qu'elle arrangeait en couronne sur son front, et portait, monté en broche, sur sa poitrine, le portrait de son fiancé qui se battait au Maroc, par delà Melilla.

— Monsieur le peintre est pour longtemps à Séville?.. demanda-t-elle gentiment en nouant le paquet.

— Jusqu'à l'automne, *Senorita*, répondit Jacques.

— Oh ? mais alors, nous aurons le plaisir de vous fournir d'autres toiles!.. Vous êtes descendu à la *Fonda Réal*?..

— Non, fit l'artiste ; je suis l'hôte de Don Basilio del Romero.

Glorita eut un mouvement de recul. Son père, assis à la caisse, entendit le nom que l'acheteur venait de prononcer, et s'enquit en castillan :

— Que dit-il, petite?..

Dans la même langue, elle expliqua avec vivacité :

— C'est un invité du Maure!.. Il est dans la maison du Maure!..

Et ce fut au tour du *Senor Perez* de sauter.

— Comment?.. questionna Jacques qui avait parfaitement compris ; on appelle donc ce seigneur le Maure?.. Je serais curieux de savoir pour quelle raison il est ainsi surnommé!..

Glorita se mordit la lèvre et son père eut l'air gêné. Il s'approcha :

— Le *Senor* peintre entend donc le castillan? demanda-t-il en cette langue.

— Assez bien, répondit de même Jacques Marine, et, comme vous voyez, je le parle un peu.

— Alors, *Senor*, reprit le marchand, je vais vous dire pourquoi Don Basilio s'appelle le Maure, mais je vous demande la plus absolue discrétion, car ce grand seigneur pourrait me faire du tort : il est méchant.

— Ah bah!..

— Très méchant ; c'est le dernier descendant d'une puissante famille de kalifes, demeurée en Espagne à la fin de la domination arabe. Ils firent semblant de se convertir, de se soumettre ; mais, en réalité, c'est une race d'affreux païens. Ils se sont toujours conservés purs de toute alliance espagnole et se marient de l'autre côté du détroit, à Tanger ou plus loin encore!.. Don Basilio, soyez-en sûr, est de tout son cœur l'ami de ce démoniaque Abd-el-Krim, qui a fait couler tant de bon sang espagnol.. et français aussi, *Senor*!..

Jacques, muet de stupeur, écoutait Perez raconter tout cela à voix basse d'un air de mystère, et songeait à part lui que le comte avait bien, en effet, la mine sournoise, hautaine, indifférente, des hommes de sa race.

— Et sa pupille?.. questionna-t-il brusquement.

La figure de Perez eut une expression de mépris intraduisible.

— Sa pupille?.. Basta!.. Sait-on seulement ce que c'est?.. Il l'a ramenée d'un voyage par là-bas (ici un geste dédaigneux), et c'est sa pupille, ou son esclave, ou sa fiancée.. Sait-on seulement?..

Le rouge monta aux yeux de l'artiste. Elle avait pourtant l'air si doux, si sage, la jeune fille aux yeux dorés!.. Peiné sans savoir pourquoi, il brusqua son départ, bien que le *Senor Perez* parût en veine de bavardage, et ayant payé son emplette, il sortit.

Avec quelle impatience il allait attendre le lendemain matin!..

Ce soir-là il dîna seul ; Don Basilio ne parut pas. La veillée du peintre s'écoula en tête à tête avec un livre, dans la chambre luxueuse qu'il occupait au palais. Vers minuit, ne pouvant dormir, il voulut s'accouder à sa fenêtre pour respirer l'air pur qui rafraîchirait ses yeux brûlants. Les jardins du comte s'étaient sous ses regards, illuminés par un clair de lune admirable. Jacques remarqua cette nuit, pour la première fois, un étrange détail de cette fenêtre à laquelle il s'était si souvent appuyé : l'entablement avait une sorte de rainure assez profondément creusée, et là-haut la même rainure apparaissait, plus profonde encore.

— Cela doit servir à retenir une fermeture quelconque, pensa-t-il ; sans doute un de ces cadres tendus de toile métallique, qui sont destinés à défendre aux moustiques l'accès des appartements.

Il rêva distrait, quelques minutes, puis retourna se coucher et dormit pesamment :

Il s'éveilla tard. Le domestique qui lui apporta son déjeuner l'informa que le comte l'attendait depuis un quart d'heure au salon. Cette nouvelle coupa l'appétit au jeune homme ; s'emparant de tout l'attirail de toiles et de couleurs qu'il avait heureusement préparé la veille, il courut rejoindre Don Basilio.

Dès qu'il pénétra dans la vaste pièce où le comte avait décidé de poser, une stupéfaction sans bornes le figea au seuil : tout un côté de la salle, en pleine lumière, était métamorphosé. On en avait enlevé avec soin tout ce qui eût pu rappeler l'Europe, et sur le fond des délicates boiseries moghrebines un Orient fabuleux accumulait ses trésors. Jacques, ébloui, devant ces satins, ces cuirs ouvragés, ces divans de laine éclatante, ces peaux de fauves et ces cuivres, se crut transporté dans une salle de

l'Alhambra grenadin, au temps des rois maures.

L'un de ces rois eux-mêmes n'était-il pas là, surgi du fond des siècles?.. Sous son turban blanc, dans sa djellaba éclatante, Don Basilio semblait vraiment un monarque islamique, au visage fourbe, aux yeux cruels. Près de lui, assise sur un monceau de coussins, une jeune femme s'éventait avec langueur. Elle portait, elle aussi, un riche costume arabe. Ses bijoux, très beaux, luisaient sous la gaze de son voile. Car elle était voilée, mais d'une étoffe tellement transparente que l'on voyait parfaitement tous les traits de son superbe visage inexpressif. Ses grands yeux noirs, impérieux, se fixèrent sur le peintre qui respira, soulagé : la pupille du Maure n'avait rien de commun avec la petite fille aux prunelles dorées !..

— J'ai décidé de poser dans ce costume qui fut celui de mes aïeux, dit Don Basilio avec désinvolture ; désormais nous allons organiser nos journées pour finir le plus vite possible les travaux que je vous ai demandés, car ensuite je veux vous emmener avec moi à Madrid et vous faire visiter les musées ainsi que quelques galeries particulières.

Ébloui, Jacques balbutia un remerciement et crut voir un sourire dédaigneux sur les lèvres de la jeune femme.

— Ce soir, je vous montrerai les fresques, reprit le comte.

En attendant, il fallait commencer le portrait. On choisit une place, sur le divan, dans le reflet lumineux d'une baie ogivale qui laissait voir la perspective d'un bosquet de citronniers. Le Maure s'assit, le regard un peu détourné.

— Pourquoi pas de face?.. proposa Jacques qui trouvait admirablement caractéristique ce visage un peu mongol sous le turban.

Mais il s'aperçut vite que son modèle ne regardait jamais en face, et il prit le parti de le peindre ainsi, de trois quarts, le regard absent, un sourire figé sur ses lèvres minces.

L'ébauche fut trouvée tout à fait satisfaisante, et la belle nonchalante daigna abandonner ses coussins pour venir l'admirer. Elle échangea avec Don Basilio quelques phrases gutturales où le mot *Meziane* revenait souvent, puis il se retira sans avoir seulement répondu au respectueux salut du peintre.

Ce dernier était sur des charbons ardents : quand donc prendrait fin cette interminable séance?... Quand donc pourrait-il courir vers l'ombre bleue de la charmille et questionner la jeune fille plus que jamais inconnue qui l'y attendait?... Mais le comte était d'humeur bavarde et décrivait longuement à son hôte les splendeurs du Prado et de l'Escorial.

— Vous verrez ceci, et ceci, et cela...

La voix du grand seigneur se faisait enveloppante, et Jacques éprouvait malgré lui une méfiance qui le poussait à fuir cette voix.

Enfin, Don Basilio se retira, tendant au peintre sa main souple aux ongles aigus.

— Je vais quitter ce costume et vous rejoins au *comedor*, dit-il.

Aussitôt, l'artiste, libéré, s'élança vers le jardin..

Jusqu'ici, il n'était jamais passé près des fontaines, près des massifs fleuris ou le long des allées verdoyantes, sans ralentir le pas pour les admirer. Aujourd'hui il courait presque dans l'ombre des ifs et des sycomores.

L'inconnue l'attendait, debout au seuil de la charmille. Son visage exprimait une cruelle inquiétude.

— Ah !.. s'écria-t-elle en apercevant Jacques, je craignais qu'il vous soit déjà arrivé malheur !..

— Pourquoi donc?.. dit-il en souriant ; quel malheur croyez-vous possible sous ce toit?..

— Ah ! ne plaisantez pas, supplia-t-elle avec une pauvre voix angoissée ; il en est déjà arrivé un, hélas !.. Le second n'est pas loin..

Elle se tordit les mains, puis interrogea :

— Etes-vous bon chrétien, Señor?..

Vaguement inquiet de cette agitation fébrile, il répondit avec franchise :

— Depuis que j'ai perdu ma mère, je ne suis plus très pratiquant. Mais je crois en Dieu, Señorita, et je fais mes Pâques fidèlement.

— Ah ! fit-elle avec un singulier accent de douleur et de joie mêlées ; soyez sur vos gardes, alors, soyez sur vos gardes !..

— Mais quoi?.. Qu'y a-t-il?.. Que dois-je redouter?.. Expliquez-vous !..

— Je n'ai pas le temps, hélas !.. s'écria-t-elle, pourquoi n'êtes-vous pas venu plus tôt?.. Écoutez, Señor, partez, allez-vous-en, vous en avez le temps encore, puisque ce n'est que ce soir que l'on vous montrera les fresques à finir !..

Un coup de sifflet strident traversa l'air ensoleillé.

— On m'appelle !.. gémit la jeune fille avec désespoir ; partez, Señor, retournez en France !.. Adieu !..

Et elle s'enfuit.

(A suivre.)

(Le Noël.)

Myriam CATALANY.

LE TORCHON BRULÉ

Un époux irrité s'adresse à sa femme :

— Comment, ma chère, tu n'es pas parvenu à te faire comprendre ?

— Non.

— Eh bien ! Sache que ceux qui n'arrivent pas à se faire comprendre sont des imbéciles... As-tu compris ?

— Non.

LA PIPE

RÉDUITE à sa maigre pension de retraite, libre de tous liens de famille qui eussent pu l'attirer, privé même de la petite patrie locale, puisqu'il était né dans une ville dont il n'avait pas même le souvenir, au hasard des déplacements de son père, petit fonctionnaire, le capitaine Simon Rambure était venu se réfugier au bord de la mer bretonne, dans un village de pêcheurs, où il retrouverait du moins un cher compagnon de sa jeunesse, devenu recteur de la paroisse.

L'abbé Laurent Servol et lui avaient jadis été compagnons d'armes au régiment, mais tandis que Rambure y demeurait pour y poursuivre sa carrière, l'autre, son service accompli, cédait à l'appel de la grâce et entraît au Séminaire.

Néanmoins, ni l'un ni l'autre ne s'étaient oubliés. A chaque promotion, le soldat était sûr de recevoir les fidèles félicitations du prêtre qui, une fois pourvu d'une paroisse, l'invitait à venir l'y visiter. Rambure acceptait et ne venait jamais, jusqu'au jour, où, rayé des cadres il se résolut à payer l'arriéré d'un coup par un séjour définitif, jusqu'à l'heure où l'ami, dispensateur de tous les pardons, lui faciliterait l'entrée du ciel après avoir réjoui ses dernières années sur la terre.

Une fois installé dans la maisonnette voisine de l'auberge où il prit pension et dont la patronne se chargea des soins de son petit ménage, le capitaine établit son budget. D'une part, les nécessités de la vie : vivres, loyer, entretien ; de l'autre, ses vices. Ceux-ci se bornaient à l'achat mensuel d'une bouteille d'eau-de-vie pour, à l'occasion, payer d'une goutte quelque menu service, et surtout à s'approvisionner de tabac pour la pipe qui ne lui quittait guère les lèvres. Chaque trimestre, quand il revenait de toucher son quartier de pension, il commençait par mettre en réserve la somme nécessaire à ses besoins de fumeur. Il eût consenti à réduire les autres, même au prix de réelles privations, mais son tabac primait tout et constituait une charge assez lourde.

Son ami le recteur le taquinait à ce sujet et taxait le vieux soldat de gourmandise.

— Comme si ce n'est pas aussi ton péché mignon, répostait Rambure.

— Exceptionnellement, peut-être, concédait le recteur, car tu sais combien mon ordinaire est sobre, mais chez toi le délit est permanent, car, on ne t'entrevoit qu'enveloppé de fumée.

— Excepté à l'église, où je ronchonne parfois contre la longueur de tes sermons qui prolongent mon jeûne de fumeur...

Le bon recteur avait parmi ses enfants de chœur le fils unique d'une pauvre Bretonne, Soizic L'Hévéder, dont le mari, pêcheur, était péri en mer peu après la naissance d'Yves,

leur petit gars. Les économies du ménage, rangé et laborieux, avaient un peu aidé la femme dans son veuvage, mais elles s'épuisèrent à la longue, en dépit du labeur opiniâtre de la mère. Heureusement qu'Yves grandissait et commençait à lui coûter moins cher trouvant à s'employer chez les voisins.

Par sa sagesse, sa piété fervente, le gars s'était gagné l'affection de son Pasteur. A mesure qu'il grandissait, il faisait preuve d'une intelligence précoce et d'un désir de s'instruire qu'il satisfaisait en dévorant les livres que lui prêtait le recteur. L'adolescent se passionnait surtout pour les récits des annales de la Propagation de la Foi. Ils satisfaisaient l'instinct migrateur de cet enfant de marin et développaient une ardeur d'apôtre dans son âme fervente. Si bien qu'un jour il déclara qu'il voulait étudier pour être prêtre d'abord et ensuite missionnaire.

L'abbé Servol ne douta pas de la vocation de son enfant de chœur ; il avait lu trop avant dans la pensée d'Yves pour n'avoir pas reconnu en lui une de ces âmes d'élite que Dieu veut tout à lui.

Mais Soizic L'Hévéder poussa des cris d'orfraie. Avoir tant peiné pour son gars et le voir partir pour le Séminaire au moment où elle était en droit de compter sur son gain pour vivre ! Elle se sentait déjà moins forte à la besogne, usée par le surmenage de ces douze ans de veuvage... Et Yves lui-même, devant le désespoir de sa mère, se sentait déchiré entre son amour filial et l'appel divin.

Ah ! s'il eût pu, au moins, assurer l'aide matérielle à sa mère, il aurait eu le courage de la quitter, et, au contraire, même pourvu d'une bourse, il savait qu'il lui serait une charge pendant le cours de ses études. L'abbé Servol se lamentait de son côté de n'avoir pas les ressources nécessaires pour parer à la détresse de la mère et souffrait de ne pouvoir assurer à Dieu le serviteur qu'il réclamait.

Comme il causait avec son ami le capitaine des tourments que lui causait la situation dont le dénouement lui semblait insoluble, le vieux soldat l'écoutait silencieusement en tirant de sa pipe des bouffées qui dissimulaient le trouble que ce débat amenait sur la figure.

Un jour, pourtant, il se décida à parler.

— Que faudrait-il pour assurer la vie de Soizic L'Hévéder ?

— En plus du secours de veuve qu'elle peut obtenir de la commune, une trentaine de francs par mois lui suffiraient.

Rambure ne dit plus rien. Sous les rides de son front, un calcul s'élaborait.

— Non ! marmotta-t-il tout d'un coup. Non, je ne peux pas ! Et brusquement il sortit.

— A pas lents, il suivait le bord de la mer, si préoccupé qu'il ne songeait même pas à rallumer sa pipe éteinte.

— Donner un prêtre de plus à Dieu, un missionnaire aux peuples qui l'ignorent, voilà une œuvre qui te mériterait le pardon de bien des peccadilles, mon pauvre Simon ; seulement, seulement, pour cela, il te faut plus de courage que pour monter à l'assaut... trente francs par mois ! Juste ce que me coûtent ma goutte et mon tabac !... Mais ne plus fumer ! Je ne pourrais pas.

Il ôta de sa bouche sa pipe éteinte, la caressa du regard et de la paume de sa main ; une senteur aimée montait à ses narines qui se dilataient gourmandes... et il hésitait...

Soudain, il se gourmanda : serait-il donc un lâche, incapable d'un sacrifice pour le service d'un Dieu qui n'avait pas dédaigné de souffrir et de s'immoler pour nous ! Non, c'était fini ! La Soizic aurait sa petite rente et le Séminaire Yves.

Il détacha de ses lèvres la pipe qui, machinalement, semblait y être revenue comme à sa demeure ; violemment, d'un geste de sacrifice, il la brandit. Elle fila de ses doigts, décrivit sa courbe vers la mer. Malgré lui,

Rambure avait détourné la tête... Il se commanda de regarder en face son holocauste. Il vit l'eau s'ouvrir et se refermer sur la proie qu'il lui abandonnait. Une vague balaya le petit remous de l'englouissement... C'était fini ! Il ne fumerait plus !...

D'une main nerveuse, il se frotta les paupières... Le vent de mer les piquait sans doute... Il eût fait beau voir des larmes dans les yeux d'un soldat !

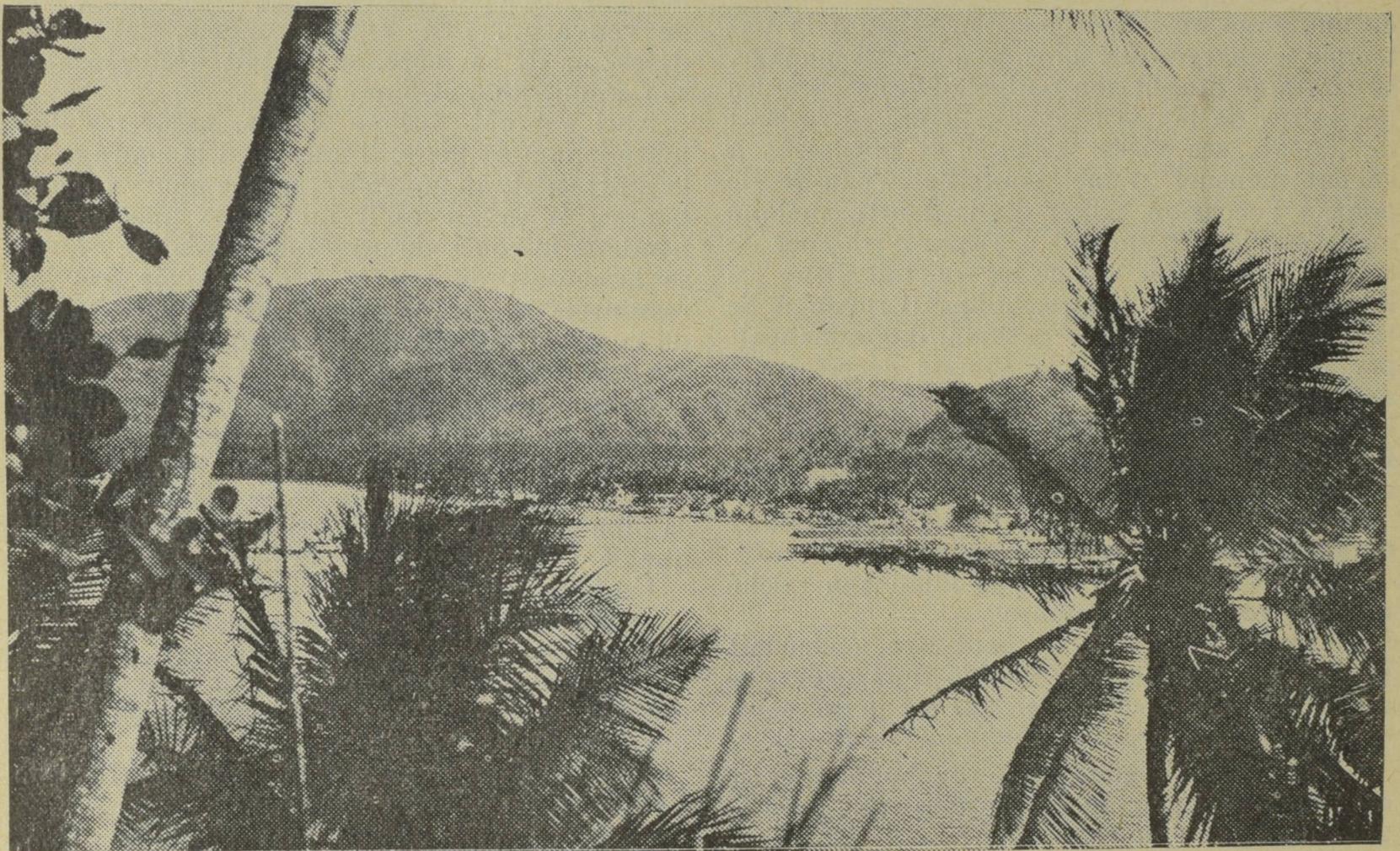
Il redressa les reins et, d'un pas raidi, se hâta vers le presbytère. En entrant, il trouva le recteur qui s'ingéniait à consoler et à reconforter Yves désemparé.

— Tu seras missionnaire mon gars, dit Rambure à l'enfant ! tu pourras, toi, mon vieil ami, rassurer la Soizic : les trente francs qu'il lui faut, je m'en charge.

Le prêtre leva les yeux et vit le vieux soldat sans sa pipe. Il comprit.

— Simon, dit-il, ce qui est donné à Dieu, Dieu le rend au centuple... et les mérites du missionnaire qu'il devra à ta charité te seront aussi comptés !

Georges DE LYS.



PORT MARIA, JAMAÏQUE.

C'est un port d'expédition pour les bananes et les noix de cocos.

Un triomphe pédagogique

CE QUE PEUT LE DÉVOUEMENT CHRÉTIEN

DEUXIÈME SOURDE-MUETTE-AVEUGLE INSTRUITE À L'INSTITUTION DES SOURDES-MUETTES, DIRIGÉE PAR LES SŒURS DE LA PROVIDENCE, MONTRÉAL.

DANS *L'Enseignement Primaire* de janvier 1915, j'ai consigné les résultats obtenus par une dévouée sœur de la Providence dans l'œuvre si difficile de l'éducation d'une petite sourde-muette-aveugle, Ludivine Lachance. Ces résultats étaient merveilleux et étonnaient ceux qui assistaient aux leçons que Sœur Angéline-Marie donna à Ludivine pendant cinq ou six ans. Cependant, il n'est pas exagéré de dire que le cas de Virginie Blais — c'est le nom de la deuxième sourde-muette-aveugle instruite à l'Institution de la rue Saint-Denis, Montréal, — est encore plus extraordinaire que celui de Ludivine Lachance.

Nous avons vu Virginie Blais à l'œuvre : nous avons assisté à quelques leçons que sa maîtresse dévouée, Sœur Marie-Adéline, lui donne depuis deux ans avec une persévérance inlassable, ainsi qu'à une *représentation* de la Sainte Messe, donnée avec quelle bonté ! par l'assistant-aumônier, M. l'abbé Théobald Paquette. C'est donc en connaissance de cause que nous pouvons parler de l'expérience apostolique et pédagogique qui se poursuit chez les Sœurs de la Providence.

Voici tout d'abord quelques notes biographiques indispensables à la narration qui va suivre :

Virginie Blais, sourde-muette-aveugle, fille d'Alfred Blais et de Philomène Vigneau, est née au Havre Saint-Pierre, (autrefois Pointe-aux-Esquimaux), comté de Saguenay. On dit qu'à dix-huit mois, elle a eu les fièvres typhoïdes, et outre sa surdité et le mutisme, elle est devenue aveugle, à la suite d'un flux de sang qui lui sortait des yeux.

Virginie est demeurée à la maison paternelle jusqu'à l'âge de 40 ans. Sa mère mourut le 28 décembre 1914. Son père continua de rester chez lui, jusqu'à la mort de son autre fille, Odélie, qui mourut le 30 novembre 1922. Privé de sa femme et de sa fille, qui était son seul espoir, le pauvre père déjà atteint de paralysie, demeura chez lui avec son aveugle pendant un an. C'est alors que le malheureux père obtint, par l'entremise de son curé, le Rév. Père Le Doré, Eudiste, une place à

l'Hospice des Sœurs de la Charité, à Québec, en mai, 1923 ; il avait alors 70 ans. Il y est demeuré jusqu'au 27 septembre 1926, date de sa mort. Il a été inhumé au cimetière Belmont. Virginie a toujours conservé de l'attachement et une grande affection pour son père. Lorsqu'il vivait, elle demandait souvent à sa maîtresse, Sœur Marie-Adéline, de lui écrire ; elle s'informait s'il avait répondu ; elle trouvait toujours que la réponse se faisait attendre trop longtemps. Lorsqu'on lui annonça la mort de son père, sa douleur fut profonde ; elle pleura amèrement. Elle refusa pendant plusieurs semaines de jouer aux cartes, parce que son père était mort. Elle aime beaucoup le jeu de cartes ; s'en priver était pour elle la marque d'un grand chagrin.

Elle compte souvent sur ses doigts, les membres de sa famille qui sont mort et elle dit en pleurant : " Je suis seule, maintenant. "

Lorsque M. Alfred Blais partit pour Québec, il confia sa fille aveugle à une dame, sa voisine, qui voulut bien s'en charger. Mais comme elle avait une nombreuse famille, elle s'aperçut bientôt qu'elle ne pouvait pas la garder et en avertit le Rév. Père Le Doré qui demanda à la Supérieure de l'Institution des Sourdes-Muettes de vouloir bien s'en charger ; la pauvre infirme fut acceptée de grand cœur.

Mlle Évangéline Cormier fut chargée de conduire Virginie Blais à Montréal. Elle entra à l'Institution des Sourdes-Muettes le 28 octobre 1924, à l'âge de cinquante ans.

La Supérieure chargea une religieuse d'essayer de l'instruire. Cette religieuse, qu'elle nous pardonne de la nommer, c'est la Révérende Sœur Marie-Adéline, professe depuis quarante ans.

MOYENS ET MÉTHODES EMPLOYÉS POUR INSTRUIRE VIRGINIE BLAIS, SOURDE-MUETTE-AVEUGLE

Jusqu'à l'âge de cinquante ans, Virginie n'avait reçu aucune instruction ; elle ne connaissait pas le langage des signes en usage à l'Institution des Sourdes-Muettes. Les premiers mois furent donc employés à lui enseigner les signes. Virginie étant privée de la parole, de l'ouïe et de la vue, qui sont les moyens ordinaires pour instruire les enfants, sa maîtresse n'a qu'un seul moyen, le *toucher*, pour se mettre en communication avec cette intelligence enfermée dans une triple prison. Elle ne savait pas qu'il y a un Dieu, un ciel, où il récompense les bons, un enfer, où il punit les méchants, ni qu'elle a une âme immortelle. Elle n'avait aucune notion des mystères de notre sainte religion, étant exactement comme les infidèles qui ne connaissent pas Dieu.

D'abord, il a fallu commencer par l'enseignement des choses matérielles qui l'entourent, et, au moyen de la méthode intuitive, lui faire



MLLE VIRGINIE BLAIS, SOURDE-MUETTE-AVEUGLE et son institutrice, Sœur Marie-Adéline, des SS. de la Providence.

connaître les noms des objets qui sont d'un usage habituel. Sa maîtresse lui faisait d'abord palper un objet, puis lui en faisait connaître le nom et à quoi sert cet objet. Chaque jour son vocabulaire s'augmentait de quelques mots nouveaux.

Pour lui faire connaître les personnes, on lui faisait donner la main et on lui disait le nom, en signes, de la personne qui se présentait. Ensuite chaque fois qu'elle touche la main de cette personne, elle la nomme aussitôt. On dirait qu'elle a les yeux au bout des doigts. Son toucher est très délicat...

La religieuse chargée d'instruire cette aveugle a dû faire bien des excursions dans les différents départements de la maison : musée, classes ; à la cuisine, pour lui faire palper ce qui sert à la préparation de la nourriture ; au jardin, pour lui faire toucher les arbres recouverts de feuilles au printemps, un peu plus tard, portant des fleurs, puis des fruits en automne. Durant ces exercices, sa mémoire s'éveille ; elle reconnaît les fruits et les légumes qu'il y avait chez ses parents et c'est une joie pour elle. C'était le moment favorable pour lui dire qu'il y a un Dieu qui nous voit. Il est le maître tout-puissant ; nous ne le voyons pas. C'est lui qui fait croître les arbres, les plantes, les fleurs, les fruits et les légumes : Il est bon. Elle s'est

hâtée de dire, en son langage mimique : " Je ne le connais pas ; on ne me l'a jamais dit ".

Comme elle hésitait à croire que Dieu est bon, Sœur Marie-Adéline lui dit : " Oui, il est bon, c'est lui qui vous donne vos habits, votre nourriture et toutes choses." Elle répliqua vivement : " Non, c'est la sœur " ! Il a fallu saisir toutes les occasions afin de la convaincre de cette vérité que tout vient de Dieu et qu'il est bon. Chaque fois qu'on lui donnait un fruit ou autre chose qui lui faisait plaisir, sa maîtresse lui faisait dire : " Mon Dieu, je vous remercie, je vous aime ", afin de lui enseigner la reconnaissance.

Les difficultés redoublèrent quand il s'est agi de lui enseigner les choses abstraites, purement spirituelles, qu'on ne peut pas lui faire toucher : les principaux mystères de la religion, les vertus théologiques et les leçons de Catéchisme nécessaires pour la réception des sacrements.

Alors, la pauvre aveugle haussait les épaules et disait : " Je ne comprends pas ". Le meilleur moyen qui restait à sa maîtresse, c'était la prière. Dieu seul peut faire pénétrer les lumières de la foi dans l'intelligence de la pauvre sourde-muette-aveugle dont toutes les avenues sont fermées, et se faire connaître et aimé d'elle.

Cependant la dévouée religieuse continua de recourir à toutes les industries possibles afin d'essayer de la faire comprendre : la conduisant à la chapelle souvent pour la mettre en contact avec les statues, crucifix, etc., etc., lui parler de la messe et de la communion ; puis dirigeant sa main vers le tabernacle lui disait : " Jésus est là ". La pauvre aveugle de dire : " Je ne comprends pas."

C'est alors que Monsieur l'abbé Théobald Paquette, assistant-aumônier de l'Institution des Sourdes-Muettes, et directeur spirituel de Virginie Blais, demanda à Monseigneur la permission de lui faire toucher les vases sacrés, le tabernacle, etc., et de lui donner des leçons sur la Messe et l'Eucharistie. D'abord, elle s'est rendue à la sacristie et Monsieur l'abbé Paquette, (nous avons été témoin de cette scène touchante jusqu'aux larmes) lui a fait palper, un à un, les ornements sacerdotaux, les vases sacrés, les hosties non consacrés, les burettes, le calice dans lequel il a versé l'eau et le vin, et lui en a fait connaître les noms. Puis Virginie, conduite par sa maîtresse, a accompagné le prêtre à l'autel ; elle a suivi avec lui toutes les parties de la messe, du commencement jusqu'à la fin : sa main posée sur celle du prêtre en suivait tous les mouvements et les actions. Il lui a fait toucher le tabernacle, lui en a ouvert la porte et lui a dit que c'est là qu'il met Jésus caché dans les hosties consacrées et que, quand elle visite la chapelle, elle doit adorer et prier Jésus : Il reste toujours là. Le prêtre prend le ciboire pour donner la communion et le remet à sa place. Ces exercices

repétés cinq fois ont vivement intéressé et impressionné Virginie ; alors elle a compris, autant que le permet sa triple infirmité, ce qu'elle n'avait pas encore compris de la messe et de l'Eucharistie. Elle sait maintenant ses prières, récite son chapelet tous les jours, peut se confesser, et, après un examen satisfaisant, Messieurs les aumôniers Girard et Paquette, l'ont admise à faire sa première communion le 1er août, 1926, pendant la messe pontificale de Mgr E.-A. Deschamps, dite à l'occasion du 75ième anniversaire de fondation de l'Institution des Sourdes-Muettes. Sa Grandeur l'a communiée de sa main. Virginie Blais est vive, active et propre ; elle a de l'ordre. Elle aime à converser avec ses compagnes, à rire et taquiner ; elle est toujours avide de nouvelles. Elle sait tricoter au crochet et à la broche, faire du galon avec un petit métier. Elle coud et elle enfle son aiguille avec sa langue.

Ce qu'il y a de vraiment merveilleux, c'est que Virginie Blais *comprend* réellement les vérités les plus abstraites du christianisme. Ses gestes, sa mimique, sont d'une éloquence surprenante chez cette âme "en prison". Tel geste exprime une idée précise et correspond à cette idée avec une exactitude parfaite ; tel autre geste dit tout une *pensée*, et si bien, que l'orateur le plus éloquent ne saurait mieux faire.

En assistant aux leçons faites à Virginie Blais par Sœur Marie-Adeline et à la représentation de la Messe donnée par M. l'abbé Paquette ; en constatant les résultats obtenus, résultats vraiment extraordinaires, je ne pouvais m'empêcher d'admirer la toute-puissance et la bonté de Dieu qui éclataient dans les manifestations intellectuelles de la pauvre sourde-muette-aveugle, et de voir dans ces manifestations une preuve irrécusable de l'origine divine de l'âme humaine.

Et aussi, en présence du dévouement surhumain de la Religieuse et du Prêtre qui se sont donnés de tout cœur à l'œuvre de formation, d'éducation et d'évangélisation de Virginie Blais, je comprenais mieux le zèle sublime que l'Église suscite dans le cœur de ceux et celles qui renoncent au monde par amour pour Jésus-Christ. C.-J. MAGNAN.

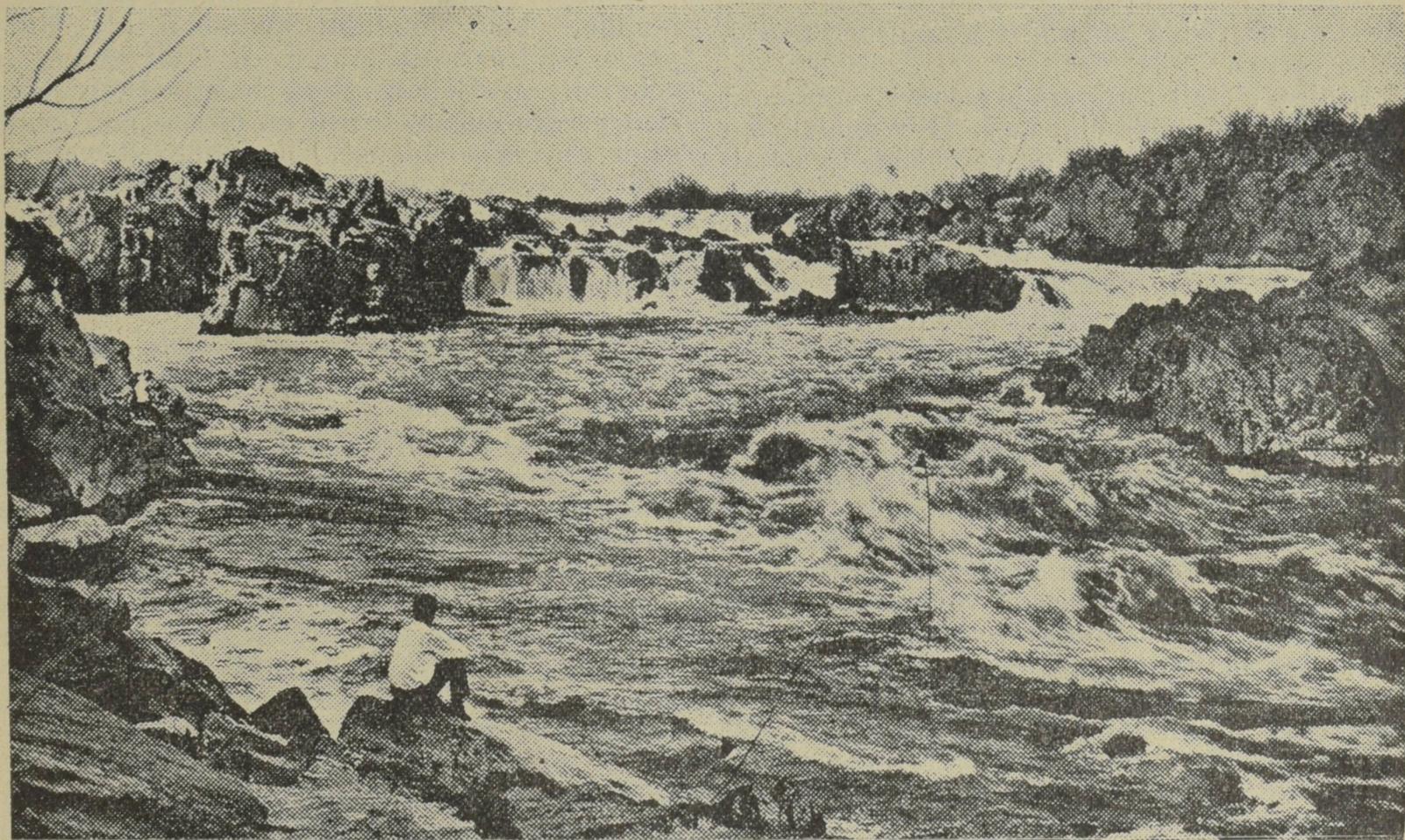
(*L'Enseignement Primaire.*)

AU RESTAURANT

LE CLIENT.— Eh bien ! et mes pommes ? voilà une heure que je les attends !

LE GARÇON.— Voilà, Monsieur, elles sautent.

LE CLIENT.— Alors, faites-les sauter jusqu'ici.



LES GRANDES CHUTES DE LA RIVIÈRE POTOMAC, DANS LE MARYLAND

Martyr ! . . .

(1918)

PETIT, mais trapu et fort pour son âge : onze ans, pas tout à fait même ; une bonne grosse figure, un peu pâle, mais que la moindre brise de colère faisait pourpre avec de grosses veines bleues sur les tempes. Là-dedans, deux gros yeux bruns, presque noirs, où, pour un rien, un mot, un sourire, un soupçon de doute, s'allumaient deux petits points d'or qui les rendaient étranges, presque terribles. Le voilà, c'est lui, c'est André.

— Tais-toi, va, Durost, tu inventes.

— Si, je t'assure que c'est vrai.

— Un crocodile ! . . . ? . . .

— Un crocodile, vivant, dans la cave. D'ailleurs tu n'as qu'à demander à Louise, tu verras bien si ce n'est pas vrai !

Et c'était ainsi tout le long de la route de la maison au Collège et du Collège à la maison : un crocodile dans la cave, un fusil à plus de cent coups, le boche qui loge à la maison qui avait bu l'autre jour, rien qu'au souper, plus de quatre-vingts pintes ; même que . . ., une blessure encore, qu'il s'était faite, lui, André, au doigt et qui avait saigné "trois bassins de sang, mon cher, tout pleins".

— ? ? ? . . .

— Tu n'as qu'à demander à Louise, d'abord, et tu verras.

Louise, c'était toujours le recours suprême et le meilleur des témoignages. Il y avait beau temps d'ailleurs que la brave cuisinière s'était rendu compte qu'au lieu d'essayer de discuter et de mettre au point, il était beaucoup plus commode et plus vite faite de dire : Oui, Amen, à tout. Témoin encore ce fameux voyage en Amérique en automobile qu'il avait fait "quand il était petit" s'il vous plaît.

Comment tout cela s'arrangeait dans sa grosse tête ronde, je n'en sais rien. Mais ce qu'il y a de certain c'est qu'il y croyait sans arrière-pensée, sans une ombre d'hésitation.

— Comment pas vrai ? Par exemple ! tu n'as qu'à aller demander . . . etc.

Il avait la foi, vous dis-je, ce marmot de onze ans, et vous auriez dû voir, au feu de la discussion, s'allumer dans ses deux gros yeux bruns, la petite virgule d'or qui hypnotisait l'auditoire et finissait toujours par y faire passer sa conviction. Et alors, c'étaient des fantasmagories à faire pâlir les contes de fée, qui passaient devant les yeux agrandis et les imaginations déchaînées.

Au jeu, il devenait épique. Ce n'était plus de la conviction seulement. L'action, les attitudes, le mouvement vous empoignaient le petit

bonhomme par tous les côtés à la fois et vous le plantaient tout entier, d'un seul coup, dans la réalité de son rêve.

Un jour, il devait avoir huit ans, neuf, peut-être, sa mère, entendant dans la chambre d'enfants, des cris qui n'avaient plus rien d'humain, était montée, inquiète, et l'avait trouvé seul au milieu de la chambre, à genoux, en chemise, les bras en croix, avec des yeux d'extatique.

— Mais, André . . . qu'est-ce que tu fais là ? . . .

— Laisse, Maman, je suis le martyr. D'ailleurs, attention ! elles vont venir . . .

Mais, qui cela ? . . .

— Les bêtes !

D'un geste, il montrait, dans un coin, sous la table — les cages de l'amphithéâtre, sans doute — les trois têtes de sa sœur et des deux petits frères, affublés de tout ce qu'on avait pu trouver au salon et dans les chambres à coucher, de peaux d'ours et de peaux de mouton, et qui, depuis l'entrée de la maman, gardaient un silence prudent, plutôt inquiet . . .

— Mais oui, expliqua-t-il à sa mère qui décidément ne comprenait pas, les bêtes qui vont venir pour me dévorer . . . Tiens, puisque je suis un martyr.

Et la maman se retira toute songeuse, sans trop savoir si elle devait gronder ou bien rire, ou peut-être, pleurer.

Depuis cet épisode qu'on racontait parfois en famille, — bien entendu, quand il n'y était pas, — André avait grandi. Il était entré en octobre, au Collège. Son imagination, sans rien perdre en audace ni en conviction, avait gagné en vraisemblance. Elle exploitait maintenant les ressources inépuisables de la Géographie, de l'Histoire ancienne et, par-dessus tout, des récits de bataille.

On est en 1918 :

Étant petit garçon, il s'amuse à la guerre
Comme tous les petits garçons.

La guerre ! Non, de vrai, il faudrait l'avoir vu assis sur son vieux tricycle renversé, le front plissé, les nerfs tendus, d'une main, pointer sa mitrailleuse : la pompe d'arrosage de la serre, sur la tranchée ennemie d'où pleuvaient les grenades de terre glaise, de l'autre, faire tourner la seule roue encore valide dont les rayons venaient frapper, l'un après l'autre, une planchette de bois mince qu'il avait fixée au cadre et qui imitait, disait-il, à s'y méprendre, le tactactac d'une vraie mitrailleuse.

Il eût fallu le voir encore et l'entendre secouer le "sale froussard, le fichu prussien . . ." qui avait failli laisser prendre un drapeau et perdre la partie ; quitte d'ailleurs à ramener sous les armes, même au prix d'un grade le soldat

molesté ; lequel, la trouvant tout de même peu fort, s'en allait boudier de son côté, plantant là le général et son armée.

Plus que tout autre d'ailleurs, il payait de sa personne et vous gagnait une partie, grâce à un saut fou, du haut d'un mur, au milieu d'un buisson de ronces, au prix d'une culotte déchirée et de pauvres mollets méconnaissables sous le sang qui coule et la poussière glorieuse du combat. Quand je vous disais que dans ce petit bout d'homme il y avait de l'Alexandre et du Napoléon !

Pourtant, pour achever son portrait et être sincère, il faut ajouter deux défauts, deux gros même, un surtout. André était paresseux, ineffablement paresseux. Des devoirs ! des leçons ! Je vous demande un peu, comme si on avait le temps de songer à cela quand on vit du matin au soir et du soir au matin, en compagnie des poilus, dans la tranchée, ou chez les Fuégiens, au milieu des fauves et des sauvages de la Terre de Feu.

De plus, car hélas ! un malheur n'arrive jamais seul, la folle du logis, empêchant de faire les devoirs et de savoir les leçons, était chargée aussi de les excuser et d'esquiver la retenue ou la mauvaise carte. De là, des prodiges d'invention, des trames compliquées d'excuses et d'explications, d'irrésistibles petites comédies où malheureusement — et ceci était tout à fait dommage — la loyauté et le panache de notre héros laissaient bien quelques plumes...

Un beau jour, pris d'un saint zèle, André rêva d'être enfant de chœur. Était-ce bien par piété ? Oui, un peu, car il était pieux, tendrement même, quand il y pensait. Mais en outre, il faut bien le dire, la belle soutane de drap rouge, le surplis blanc et le col de soie des grandes fêtes avec des franges d'or comme des épauettes y étaient bien aussi pour quelque chose.

Bref, André devint enfant de chœur. Ce qu'il fallut pour cela d'efforts surhumains, d'attention en classe, de travail à l'étude et aussi d'indulgence sciemment aveugle de la part du professeur !

Enfin, il l'était, depuis huit jours seulement. Et c'est même pour cela qu'il se hâtait maintenant, le nez en l'air, de sa maison à l'église du Collège où il devait, à dix heures, faire son adoration en habit de chœur. On était au 8 décembre, la fête patronale de l'église. Il courait presque. Il craignait d'être en retard. Et le Père avait tant recommandé d'être là, bien à temps.

— C'est votre heure de faction, avait-il dit, non pas aux tranchées, ni à la porte d'un Grand Quartier Général, mais — et cela le vaut bien je suppose — à l'église, à six pas du bon Dieu. Et ce serait joli, n'est-ce pas, si

quelqu'un manquait et que le Saint Sacrement restât là, exposé, tout seul, sans personne pour lui rendre les honneurs.

Soudain, un long coup de sifflet, langoureux et sinistre. C'était la sirène de la gare : un avion approchait, il fallait s'abriter, ou bien, gare aux bombes.

— C'est ça, se dit André, il ne manquait plus que ça maintenant pour m'empêcher de faire mon heure. Bah ! j'y serai bien vite. Et il se mit à courir.

Cinq minutes ne s'étaient pas écoulées que, coup sur coup, deux grondements formidables comme deux coups de foudre secouèrent le sol et aussitôt deux, trois, puis cinq, six schrapnells claquèrent, au-dessus de la gare, heureusement, de l'autre côté de la ville. Les gens se précipitaient dans les maisons.

— Sapristi ! Vite, se dit André, un peu pâle tout de même, en tournant la rue du collège. Vingt mètres encore et il s'engouffrait dans le portail de l'église.

Ouf ! il y était. — Tiens, personne, dirait-on, personne dans le chœur. Mais, et l'autre, celui de l'heure précédente ? est-ce qu'il serait déjà parti ! — Il ne croyait pas être en retard cependant.

Tout en faisant ces réflexions, André se hâtait à travers l'église déserte, ébauchant au vol quelque chose qui devait être une genuflexion et entra à la sacristie.

— Vide aussi. C'est drôle... Et le bon Dieu qui reste là, tout seul, au milieu des bougies électriques, alors que c'est son heure de garde à lui André... Ça n'est tout de même pas chic ; pour la première fois, être en retard !...

Vite, il jeta sa veste sur une chaise et s'habilla comme il put : deux boutons de travers à la soutane, la ceinture sur le côté, à part cela, ça y est à peu près. Et il entre dans le chœur, majestueusement, les bras croisés dans les manches, fait une grande genuflexion, impeccable cette fois, et s'installe au prie-Dieu, tout fier et un peu ému d'être là, tout seul, si près du bon Dieu.

Alors seulement, il respira et se calma un peu. Il commença sa prière malgré les assauts répétés de régiments entiers de distractions, toujours vigoureusement repoussées mais revenant sans cesse à la charge, sortant je ne sais d'où :

— Où seraient bien tombées les bombes ?... si on allait voir cet après-midi. — Tiens, il y a une petite lampe qui ne marche pas au candélabre de l'ange, — même de tout à fait inconvenantes : — Et la grosse chaisière de Saint-Jacques qui se hâtait à travers la rue avec ses rhumatismes, en se balançant sur ses hanches comme un canard...

Presque impatienté, pour la quatrième fois, il recommença d'énumérer la longue liste de

tout ce qu'il avait à demander au bon Dieu : — D'abord, pour moi : de ne plus me fâcher si vite... de ne plus raconter des histoires que... de faire tous les jours mes devoirs... de ne plus inventer des excuses... et puis aussi d'avoir une bonne place en Géographie. Pour Papa et Maman...

A ce moment, les détonations reprirent, plus fréquentes et plus rapprochées, dirait-on. L'agitation de tantôt, et du même coup, la bravoure, s'était calmée. André commença à se sentir seul et à regarder autour de lui. Il n'avait pas peur, non. Peur, lui ! allons donc ! Mais tout de même qu'à chaque coup, il sentait son cœur battre à rompre et comme de petits dérangeaisons électriques courir le long de ses bras et de ses jambes...

... Il vaudrait quand même mieux s'en aller peut-être comme l'autre jour, dans le corridor voûté, ou bien dans la cave du calorifère... — Mais non, voyons, un enfant de cœur à la cave !... c'est ça qui serait trop drôle. Si on le savait, ce qu'on rirait de lui !...

La canonnade ne cessait toujours pas, au contraire. Peu à peu la résistance faiblissait, André sentait qu'il allait quitter l'église et se sauver. De ses yeux suppliants, comme pour s'excuser à l'avance, il fixait l'hostie blanche derrière laquelle il voyait le regard du bon Dieu sourire un peu, avec quelque chose comme de la pitié et du reproche qui le gênait... lorsque la parole du Père aux enfants de cœur, lui revint à l'esprit : " Songez que c'est une heure de faction, une heure de garde... le Roi, un général a toujours un planton à sa porte. Le bon Dieu doit bien avoir le sien aussi, il ne serait pas convenable qu'il restât là seul. C'est vous qui rendez les honneurs. Donc, fidélité et exactitude militaires, n'est-ce pas ? "

De souvenir, cet appel direct à sa valeur militaire ne manqua pas son effet.

— An ! mais non, qu'il ne partirait pas ! Les bombes n'ont qu'à tomber. Est-ce qu'une sentinelle quitte sa faction maintenant, parce qu'il pleut de la mitraille ! Allons donc, se sauver, lui André Durost qui, le soir de la mobilisation, avait pleuré en voyant défiler les Chasseurs, parce qu'on ne voulait pas le laisser partir aussi... Non, qu'il n'avait plus peur. Il essaya même de reprendre sa prière interrompue une fois de plus.

Les schrapnells claquaient toujours. De temps en temps même, sur le toit des bas-côtés, on entendait les éclats dégringoler comme une poignée de billes sur les ardoises.

Puis, l'une après l'autre, lui revinrent en mémoire des bribes de phrases que le Père avait dites en classe, à propos de je ne sais plus quoi... même que c'était très beau et qu'on n'osait plus respirer... et que le Père

était tout pâle en parlant, avec des yeux brillants... et qu'à l'entendre on avait envie de pleurer

" ... A votre âge, mes petits, on est généreux, vous devez savoir faire des sacrifices... Un sacrifice c'est faire quelque chose d'ennuyeux ou qui fait mal, pour quelqu'un qu'on aime bien..."

" N'est-ce pas que vous aimez votre pays ? que vous voulez la victoire ? vous priez tous les jours pour cela, et vous avez raison... Ah ! si on était grand, comme on se battrait, n'est-ce pas, mes petits !..." Et à ce moment, " Oh ! oui, il s'en souvient, le Père le regarda, lui, André, et il se sentit tout drôle, avec quelque chose qui lui piquait aux yeux.

" ... Tout cela, c'est très bien. Mais, mieux encore, voulez-vous hâter la délivrance, déclancher, vous-même peut-être, la victoire ? Soyez généreux, faites des sacrifices : — Je me tairai jusqu'au soir. — Toute cette semaine je me lèverai à temps. — J'irai dire que c'est moi, et que j'ai menti... Voilà, mes enfants, ce qui gagne des batailles et obtient tout du bon Dieu.

" ... Se sacrifier... mais, regardez les soldats, c'est leur métier à eux ; la guerre, ce n'est pas autre chose que cela."

Et puis encore : " ... Vous entendez souvent dire : Un tel est tué, comme c'est triste, un si brave jeune homme ! Que c'est dommage ! — Mais non, mes enfants, nous nous trompons. C'est tant mieux qu'il faudrait dire. C'est un sacrifice, un grand, un plus beau que les autres ! Et qui sait ? C'est celui-là peut-être que le bon Dieu attendait pour sauver le pays..."

Et alors, devant ses yeux agrandis et tous ses nerfs tendus par l'émotion et l'effort de sa volonté, ce fut comme une révélation, un nuage qui se dissipe, une évidence qui s'impose.

... Mais oui, s'il faisait, lui aussi, un sacrifice... un grand, là, au lieu de tous les petits qu'il promettait tous les jours et qu'il accomplissait si mal... Pourquoi pas ?... S'il offrait une bonne foi, tout, d'un seul coup, s'il offrait sa vie, lui André, pour son pays, comme un soldat, comme un martyr...

Et il se voyait déjà étendu, là, au pied de l'autel, dans sa soutane rouge et son surplis de dentelle, avec une grande blessure au front et du beau sang rouge coulant sur son surplis blanc...

... Après tout, pourquoi pas ?... Comme ce serait beau ?... Pourtant... — et une ombre passa sur son front, et ses yeux se mouillèrent... — Et Maman alors ?... Adieu pour toujours ?... Et Papa, et la grande sœur... c'est vrai qu'on disputait souvent avec elle, mais on l'aimait quand même bien, va !... et les petits frères, adieu, aussi ? pour toujours ?...

A cette vision il sentait son cœur chavirer et tout son grand courage fondre.

Pourtant le regard du Père, celui de l'autre jour, le suivait ; la parole magique était là : " Il faut des sacrifices... Un sacrifice c'est quelque chose qui fait mal, sinon ce ne serait pas un sacrifice ".— Ah ! c'en était bien un, le sien ! Un grand, un plus beau que les autres... Oh ! oui, que cela ferait mal, de les quitter ainsi, tous, sans même dire adieu... Non, il n'osait pas y penser... Et pourtant, ils seraient si fiers de leur André ! Ils pleureraient beaucoup, mais lui, près du bon Dieu, il les consolera si bien !... Si... oh ! si, mon Dieu, il le faut... C'est moi qui dois mourir... pour que la guerre finisse... Oui, je veux bien... Allez... oui, faites-moi mourir, là, maintenant, tout près de vous, tout de suite... oui, tout de suite, car plus tard... je ne sais pas... je n'oserai plus... j'aurai peur peut-être.

A ce moment, grondait dehors un véritable vacarme. Des schrapnells, devant, derrière, à gauche, à droite, il en éclatait partout... plusieurs vitraux furent brisés, André l'entendit à peine. Hors de lui, transporté dans sa fièvre d'héroïsme, il restait là, pâle, les pouces dans les oreilles, ses yeux brillants rivés à l'ostensoir, attendant d'une seconde à l'autre le coup qui devait l'atteindre. Car il n'en doute pas, il en est sûr, c'est lui qu'il faut ; c'est lui que le bon Dieu demande. Eh bien, il est prêt... il s'en ira courageusement... comme un brave petit soldat... comme un petit martyr...

.....

Combien de temps dura cette demi-extase, je ne sais, mais depuis quelques moments la canonnade avait cessé. Au dehors, les gens mettaient le nez à l'air pour voir les dégâts.

— André !... Pst... Pst... André?... Venez... Vite... Mère est là.
— Tiens... on dirait qu'on m'appelle...
André se lève, et, pas très ferme sur ses jambes, sans rien comprendre, il rentre à la sacristie.

Cette dame... mais... c'est Mère. Et déjà celle-ci, encore toute bouleversée, s'était élancée et l'avait embrassé :

— Mon Dieu, André, ce que tu nous as fait peur !... C'est donc ici que tu étais !...

Et le pauvre petit tombant d'un seul coup du haut de tout son beau rêve, éclate en sanglots éperdus :

— Maman, Maman... Je ne suis pas tué !...

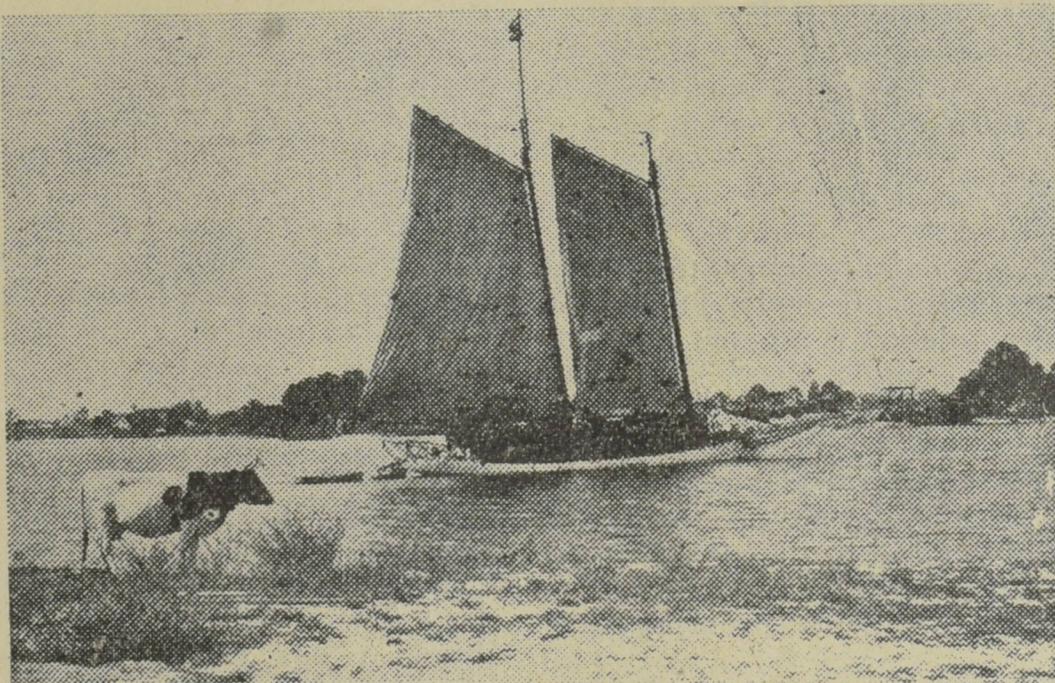
— Que dis-tu?... Mais André... Qu'est-ce que tu as, mon petit ?...

Elle eut un regard effaré vers le Père, se demandant si l'émotion aurait été trop forte, si son petit déraisonnait vraiment... Alors, elle s'assit, le prit sur ses genoux et le laissa pleurer jusqu'à ce qu'il fût un peu calmé. Puis, tout en l'aidant à enlever ses habits de chœur, elle le questionna doucement.

Et alors, grâce surtout aux explications du Père qui se rappelait maintenant ses paroles de l'autre jour et devinait l'application ingénue que le généreux petit homme en avait faite, à travers les réponses entrecoupées de hoquets et de sanglots mal éteints, y croyant à peine, un peu pâles et plus émus tous les deux qu'ils ne voulaient le paraître, ils finirent par débrouiller et par comprendre ce que je viens de vous raconter.

R. P. L. DERBAIX, S. J.

(*Mes petits hommes.*)



SUR LES RIVES DE LA RIVIÈRE SAINTE-MARIE,
DANS LE MARYLAND

Humblement à mes petits élèves Cannois.

“UN GOÛTER MOUVEMENTÉ”

Saynète inédite en un seul acte, pour garçons ou fillettes.

Par YVON d'ARVOR

Tous droits réservés. S'adresser à l'abbé Jean Colmou, professeur à l'Institut Stanislas, Cannes, Alpes Maritimes, France.

Cannes, le 1er février 1927.

PERSONNAGES

MONSIEUR LE COMTE.	35 ans
MONSIEUR LE MARQUIS.	33 “
JOSEPH, valet.	26 “
JEAN, jardinier.	60 “
RODOLPHE, fils du Marquis.	12 “
LOULOU.	12 “
BÉBERT.	10 “
JACQUOT.	9 “
TITI.	11 “
PIERROT.	12 “
LULU.	10 “
UN GROOM.	14 “

Ier ACTE

(La scène se passe de nos jours dans une vaste salle à manger de vieux château.— Au lever du rideau, les deux domestiques Jean et Joseph, revêtus du tablier blanc de service et la serviette sous le bras dressent une longue table, en discutant avec animation.)

SCÈNE Ière

JOSEPH et JEAN

JEAN. *(En essuyant maladroitement une tasse).*
— Ah ! mon pauvre Joseph quelle journée de malheur . . . et dire qu'elle est à peine commencée . . . N'est-ce pas stupide aussi, de remuer ciel et terre pour les beaux yeux des gamins d'alentour ? . . . Ça me dégoûte ! pour parler franchement . . . *(En soupirant lentement).* Ah ! de mon temps, on ne soignait pas les gosses comme aujourd'hui. C'est un véritable scandale.

JOSEPH. *(Gouailleur).*— Autres temps, autres mœurs.

JEAN.— Ce n'est pas une raison. De nos jours, on en fait de petits messieurs . . . des snobs ! comme tu dis quelquefois . . . et ben

que trop souvent on considère ces adorables fétiches comme des princes charmants qu'il faut traiter avec des égards et des avis de grandeur à dérouter les vieilles badernes comme moi. Viens ! . . . Regarde-moi cette table royale. A-t-on idée de traiter comme des souverains une marmaille qui sait à peine se moucher . . . Ça dépasse les convenances.

JOSEPH.— On voit bien que tu es resté vieux garçon toute ta vie.

JEAN.— Et j'ai peut-être ben fait.

JOSEPH.— Je ne dis pas non.

JEAN.— Mais la question n'est pas là . . . Revenons à nos moutons. *(Montrant de la main).* Admire ! pour tirer une conclusion. Des gâteaux fins ! . . . des bonbons assortis . . . des fruits délicieux . . . des confitures exquises . . . et chose abominable . . . une bouteille de vieux bordeaux . . . Puis le thé, par dessus le marché . . . Oui ! le thé que je n'ai eu l'honneur de goûter moi, qu'à l'âge de cinquante ans . . . Eh ben ! tu avoueras tout de même que c'est exagéré. Il y a de quoi à faire venir l'eau à la belle bouche du président de la République . . . Qu'en dis-tu ?

JOSEPH.— Pas à bouche, mais à la carafe !

JEAN.— Ne plaisante pas. C'est pas de bon ton.

JOSEPH.— Ne t'en fais pas, mon cher. Si la vie a de bons moments, elle a aussi de fichus quarts-d'heure ! Il faut se la couler douce autant qu'on le peut, c'est mon principe.

JEAN. *(Vexé).*— Joseph, mon ami. Tu t'exprimes comme un insensé. Il faut savoir se contenter de peu pour vivre heureux ici-bas.

JOSEPH.— Assez ! assez ! . . . Grouille-toi, tu feras bien mieux . . . que de jaser comme une commère.

JEAN. *(Sentencieux).*— La vérité blesse parfois.

JOSEPH.— Ne te fâche pas ainsi. Cette petite fête que tu dénigres tant, c'est une bonne aubaine pour nous . . . Tout à l'heure lorsque les mômes se seront rassasiés, ce sera notre tour à nous remplir la lampe . . . et jusqu'au bord . . . pas vrai ? . . . Eh bien ! quel mal y a-t-il à cela ?

JEAN.— Ben oui ! . . . mais c'est égal ; ça me remue les entrailles que de voir gaspiller tant

d'excellentes choses... surtout au prix qu'est la vie... Ah ! de mon temps, allez !...

JOSEPH. (*A voix basse*).— On se serrait la ceinture... On crevait la gueule ouverte. (*Jetant un coup d'œil vers la table, il reprend à voix haute*). Bon !... Je crois que c'est tout : tasse, soucoupe en fine porcelaine de Limoges... petite fourchette à dessert et petite cuiller en argent "marque Christoffe"... enfin petit verre en cristal résonnant... Parfait !... Rien me manque. (*A Jean qui regarde ébahi*) : Tu vois bien que ce n'était pas la mer à boire que ce boulot-là... Sans compter qu'avec la chaleur atroce qu'il fait, tu te serais exposé à recevoir un coup de bambou à la nuque, en arrosant les salades de ton jardin.

JEAN.— Tu as peut-être ben raison... Quand on avance en âge, on devient de plus en plus grincheux et de moins en moins intelligent... Quand même, de mon temps...

JOSEPH. (*Lui coupant la parole*).— Quel éternel refrain ! De mon temps... De mon temps !... (*Décidé*). Les temps sont changés, voilà tout.

SCÈNE II

JEAN, JOSEPH et le COMTE.

LE COMTE. (*Entrant sans frapper*).— Eh bien ! Tout est prêt ?

JOSEPH.— Je viens de terminer à la minute, grâce au bon coup de main de monsieur Jean.

LE COMTE.— Très bien ! Dans ce cas, je vais donner l'ordre de faire entrer tout mon petit monde... Rodolphe, mon neveu, se mettra au centre, et les autres se placeront au petit bonheur.

JOSEPH. (*En inclinant la tête*).— C'est ça, Monsieur le Comte.

LE COMTE.— Quant à vous, Jean, vous resterez aider Joseph. Le service sera très facile mais fatigant, bien sûr... Vous veillerez à ce que rien ne fasse défaut à ces enfants. Il importe qu'ils rentrent chez eux, ce soir, enchantés de leur partie de fête.

D'ailleurs pour stimuler votre zèle, voici pour chacun de vous un beau billet de dix francs. (*Il prend son portefeuille, en retire deux billets qu'il remet en souriant aux garçons tout surpris*).

JEAN. (*Se courbant profondément*).— Monsieur le Comte est ben que trop généreux.

JOSEPH. (*Même geste*).— Merci, Monsieur le Comte.

LE COMTE. (*Vivement*).— Ah ! mais vous avez oublié un détail qui a son importance.

JOSEPH. (*Roulant les yeux partout*).— Quoi donc ?

LE COMTE.— Des fleurs, mon ami... Des fleurs... Il faut fleurir la table. Feu madame la Comtesse l'ornait toujours de ses mains habiles, chaque année, à pareille date.

JEAN. (*S'empressant*).— Dire que je n'y ai pas pensé. Je cours au jardin et je vous en rapporterai une énorme brassée de toutes les couleurs et de toutes les senteurs.

LE COMTE.— Allez et cueillez-y les plus belles et les plus embaumées ; car rien ne sera trop beau pour cette solennité que nous célébrons, et qui me rappelle le doux souvenir de mon épouse défunte.

JEAN. (*Sort en trébuchant*).— A votre service, monsieur le Comte... De mon temps.

SCÈNE III

JOSEPH, LE COMTE

LE COMTE.— Vous, Joseph, ayez l'œil. Vous êtes jeune, actif... aussi je compte sur vous pour mettre à l'aise nos petits invités.

JOSEPH.— Monsieur le Comte m'honore vraiment.

LE COMTE.— Vous êtes un brave jeune homme ; vous me servez avec le plus grand dévouement... A l'occasion, je saurai vous récompenser de vos efforts d'une façon plus notoire.

JOSEPH. (*Balbutiant*).— Vous me comblez, Monsieur le Comte. Je suis indigne de vos promesses.

LE COMTE.— Je m'en vais au devant de mon bataillon de diabolotins tapageurs, et je vous l'amènerai ici, en si bon ordre que possible.

JOSEPH.— C'est pas pour dire, mais Monsieur le Comte, adore les gosses (*se reprenant*) mince ! je veux dire les enfants.

LE COMTE.— Que voulez-vous ? J'aurais tant désiré en avoir quelques-uns. Le ciel n'a pas exaucé mes désirs. Alors je me console de ce malheur (car c'en est un) en faisant un peu de bien à ceux des autres.

JOSEPH. (*Avec respect*).— Monsieur le Comte est vraiment un type épatant (*se reprenant*) Zut ! un personnage admirable quoi !...

LE COMTE.— Pas de flatteries.

JOSEPH.— Avec sa fortune, Monsieur le Comte pourrait vivre parfaitement heureux.

LE COMTE.— La richesse ne fait pas le bonheur.

JOSEPH. (*Toussant*).— Hum !... Elle y aide tout de même. C'est mon idée, à moi... Ai-je tort, Monsieur le Comte ?

LE COMTE.— J'avoue... Pas tout à fait.

JOSEPH.— Jean prétend le contraire. Il prêche le maximum des restrictions, le désintéressement absolu... Autant dire, de se faire capucin.

LE COMTE.— Il est âgé. C'est un bonhomme qui se nourrit encore des idées erronées de l'ancien régime. Il n'a point fait la guerre.

JOSEPH.— Il me reproche de l'avoir faite, affirmant qu'elle m'a rendu dingos... (*A voix basse*). Crétin ! que je suis... quelque chose

comme ça... tapé, loufoque. Que sais-je moi ?

LE COMTE.— N'y faites pas attention... Allons ! je vous laisse à vos occupations. A tout à l'heure !

JOSEPH. (*Faisant une courbette*).— Quand il vous plaira, Monsieur le Comte.

SCÈNE IV

JOSEPH

JOSEPH.— Ah ! si tous les châtelains lui ressemblaient ! Il y aurait bien moins de jalousie... Et pourtant, si j'avais ses trésors, serais-je bon comme lui?... Hum !... Je crois que je me ficherais bien de cette bande de moutards qu'il idolâtre et que je les enverrais tous à la balançoire... Un superbe château, percé de belles fenêtres... un parc splendide, perdu dans une verdure intense... un lac tranquille et gai... une limousine dernier chic... Que faut-il de plus à monsieur le Comte pour le rendre parfaitement heureux?... Il lui faut (*levant les bras au ciel*), il lui faut des enfants. C'est incroyable, inimaginable. Il ignore ce que c'est que les bambins : ça pleure, ça rit, ça crie, ça court, ça saute, ça chiale ; bref, ça nous met tout en dessus dessous, toute la sainte journée, tous les jours et encore plus... Sans compter que ça coûte... C'est que le vieux Jean n'a pas tort tout à fait.

(*Bruits de pas*). Le voilà, car j'entends son pas lourd et traînard glisser sur les tapis moelleux du corridor voisin.

(*Il court ouvrir la porte.*)

SCÈNE V

JEAN et JOSEPH.

JEAN. (*Apparaissant une immense gerbe de fleurs dans les bras*).— Je suis furieux !... très furieux !

JOSEPH.— Pourquoi ça ?

JEAN.— Imagines-tu que ce que j'avais prédit s'est accompli... (*Se plaignant*) : Ah ! de mon temps... de mon temps...

JOSEPH. (*Très bas*).— Encore... (*Haut*) : Et la suite ?

JEAN.— Écoute : les maudits espiègles ne se sont pas contentés de folâtrer tout partout ; ils ont inhumainement piétiné mes plates-bandes. On jurerait qu'ils ont dansé quelques farandoles infernales dans les massifs et les corbeilles. C'est inadmissible, décourageant au dernier point...

JOSEPH.— Les monstres de méchanceté !

JEAN.— Ce n'est pas tout... Ils ont littéralement hâché quatre ou cinq lis... brisé trois géraniums... cassé deux jeunes fushias... arraché une plante rare que je venais à peine de

transplanter auprès du bassin. Ah ! les vandales de vandales... De mon temps...

JOSEPH.— C'était une autre paire de manches...

JEAN. (*Continuant*).— Mieux que ça. Au moment où je saccageais le jardin pour eux, ils sont arrivés en trombe à mes côtés se poussant, se bousculant, se frappant, criant à qui mieux mieux, riant à gorges chaudes. Impossible de les chasser : grimaces, colère, menaces ; rien n'y faisait. Ils se fichaient de moi dans les grandes largeurs : " Hé le vieux dada, donne-nous quelques fleurettes " m'a hurlé l'un d'entre eux.

JOSEPH.— Les chenapans ! En voilà du toupet ?

JEAN.— C'en était plus qu'il en fallait pour courroucer les dieux. Saisi d'une sainte indignation, je me suis levé, les poignets fermés, prêt à cogner royalement et à assommer du premier coup les malheureux gavroches, qui, voyant cela, s'enfuirent en débandades vers les bosquets touffus de l'allée des tilleuls. Ils courraient comme des gazelles et sautillaient comme des zèbres.

JOSEPH. (*Souriant*).— Ça devait être rigolo.

JEAN.— Pas le moins du monde, ni pour eux, ni pour moi.

JOSEPH.— Et qu'aurais-tu fait, si tu avais tenu un prisonnier ?

JEAN.— Je lui aurais ôté les oreilles... botté l'arrière-train... roulé dans les orties.

JOSEPH.— Ça s'appelle une dégelée en règle. (*Regardant sa montre*). Vite, les fleurs dans les vases. L'aiguille tourne nom de nom... de nom d'un chien.

SCÈNE VI

JEAN, JOSEPH et le GROOM.

GROOM. (*Entrant*).— Monsieur le Comte demande si tout est prêt.

JOSEPH.— Ben oui, dans une seconde... Tu tombes à pic, beau mannequin... Aide-nous donc à fleurir notre œuvre.

GROOM.— Volontiers, mais dépêchons-nous.

JOSEPH. (*A Jean*).— Les fleurs, vieux frère.

JEAN. (*Les présentant*).— Des œillets rouges et blancs... des roses du Japon... la reine des neiges... la pourpre d'Asie... des giroflées de France... (*Joseph et le groom les disposent dans les vases et sur la nappe.*)

GROOM. (*Les sentant*).— Quel délicieux et fort parfum.

JEAN.— Il est meilleur, n'est-ce pas, que celui que tu humes aux grands jours de réception.

GROOM.— C'est incomparable.

JOSEPH. (*D'un air malin*).— L'un est artificiel et l'autre naturel.

JEAN. (*Curieux*).— Ça te va, petit paon, ton métier de figurant...

GROOM.— Pas mal... J'aime bien mieux ça que de faire le sabotier ou le pompier.

JEAN.— C'est pas pour me moquer, mais de mon temps...

JOSEPH. (*A part*).— L'on était bête comme pied.

JEAN.— Hein?... Tu dis...

JOSEPH.— Que de notre époque, c'est triste.

JEAN.— J'en conviens. C'est le monde renversé.

GROOM. (*Pressé*).— N-i, ni ; fini. (*S'échappant*). Je vole prévenir monsieur le Comte.

JOSEPH. (*Regardant la table avec admiration*).— Quel doux spectacle, mon cher. Ça chatouille les regards.

JEAN. (*Hôchant la tête*).— Tout ce tralala pour des gamins imberbes... C'est à devenir fou. De mon... (*Reprenant*). Autrefois...

JOSEPH. (*A part*).— C'est du progrès. Un bon point.

JEAN. (*Continuant*).— On n'en faisait pas autant pour une grande noce. (*On entend du bruit, des cris, des chants*). Les voilà... ces moutards, esclaves de leur ventre... nés dans les tréfonds de l'enfer de ce monde... élevés dans les vices de ce siècle...

JOSEPH.— C'est trop fort... Pitié pour cette jeunesse.

SCÈNE VII

JEAN, JOSEPH, LE COMTE, le MARQUIS et les ENFANTS.

JEAN. (*Écoutant le bruit qui s'accroît*).— Quel charivari insupportable !

(*Voix d'enfants qui se disputent, s'appellent*).— Loulou... Bébert... Titi...

(*On entend la voix grave du Comte dominant celles des gamins*).— Vous êtes tous là ?

VOIX. (*Ensemble*).— Oui monsieur le Comte. (*Le Comte ouvre la porte et compte les petits à fur et à mesure qu'ils entrent*). Un... deux... trois quatre... cinq... six... sept...

(*Ceux-ci ouvrent de grands yeux et font des signes de contentement en apercevant la table chargée de friandises*).

VOIX.— Chic !... Bath... Chouette..... (*Après eux entre le Marquis*).

LE COMTE.— Rodolphe ici. (*Il lui désigne le siège du milieu*).

RODOLPHE. (*Avec politesse*).— Trop d'honneur, mon cher oncle.

LE COMTE. (*Aux autres*).— Mes petits amis, placez-vous comme bon vous semble. (*Tous se précipitent sur les chaises. Jacquot doit s'installer à l'une des extrémités de la table de façon à être bien en vue des spectateurs*).

LE MARQUIS.— Quelle bruyante gaité... C'est amusant.

LE COMTE.— Parfait... (*Haut*) : Soyez polis et sages. Après le goûter, nous continuerons la fête que nous couronnerons par un magnifique feu d'artifice.

VOIX.— Bravo !... Bravo !

LE COMTE.— Joseph, vous m'avertirez s'il se passe ici quelque désordre... (*Aux enfants*) : Sachez que vous avez tout à gagner à vous tenir tranquilles.

LE MARQUIS. (*A son fils*).— Rodolphe, sois prévenant pour tes camarades... Souviens-toi que le docteur de défend de prendre du thé.

LOULOU. (*Bas*).— Quelle déveine, vieux !

LE MARQUIS.— N'oublie pas de prendre un cachet d'aspirine... Ne fais pas de folies.

RODOLPHE.— Bien, papa.

LE MARQUIS.— Et surtout ne bois pas trop d'eau. C'est indigeste.

RODOLPHE.— Entendu, papa.

LE COMTE.— Allons !... De la joie sans exubérance...

LE MARQUIS.— De l'animation sans exagération.

(*Le Comte et le Marquis s'en vont. Les garçons commencent le service*).

LOULOU. (*A Rodolphe*).— Dis donc, le copain, t'es malade ?

RODOLPHE. (*Embarrassé*).— Oui... et non.

BÉBERT.— Il s'occupe ben de toi, ton beau papa... T'est soigné aux petits oignons.

LOULOU.— Couvé comme un poussin... gardé comme un trésor... un vrai seigneur, quoi... (*Tous rient*).

RODOLPHE. (*Ennuyé*).— Goûtez donc de ces gâteaux.

LOULOU.— Que c'est bon... ça fond dans la bouche... (*A Rodolphe*) : Dis... t'as ça tous les jours, toi... pas ?

RODOLPHE. (*Gêné*).— Oui... et non.

BÉBERT.— Épatants ces p'tits trucs là.

LOULOU.— C'est dé-li-ci-eux.

VOIX.— Oh !... excellents... Exquis.

LOULOU.— Je voudrais bien être gosse de riche, moi... Je m'en paierais de ces festins-là.

BÉBERT.— Et moi, donc... (*A Rodolphe*) : T'as de la chance, toi, d'être bien tombé... Tu n'as qu'à ouvrir le bec, pour que ça descende dedans.

RODOLPHE.— Hélas.

LOULOU.— Pourquoi que c'est toi, le fils du cossu et non pas moi... dis... réponds...

BÉBERT. (*Lui répondant*).— Parce que t'as la guigne, voilà.

JOSEPH. (*D'un ton impérieux*).— Voulez-vous bien parler d'autre chose. Ce n'est pas de votre âge ces conversations-là. (*A part*) : Malgré tout, il a déjà des idées justes ce petit bonhomme. Ça promet pour plus tard.

JEAN.— C'est effrayant... De si minuscules cerveaux enfanter de si volumineuses pensées. De mon temps...

JOSEPH. (*Bas*).— Encore. (*Haut*) : Eh bien ?

JEAN.— On était beaucoup mieux éduqué... saperlotte.

LOULOU.— Jacquot, tu ne boulottes pas ? T'as tort, tu sais.

JACQUOT. (*Timidement*).— Mais si... je me régale. Tiens ! tu vois... je mange (*Jacquot se préoccupe surtout de bourrer ses poches de gâteaux, sans attirer l'attention des autres*).

BÉBERT.— C'est pas toujours la nouba. Profite, vieux. Remplis-toi la panse... jusqu'au bord.

LOULOU.— Bien lancé, çà !... Plein la lampe les mecques.

RODOLPHE. (*Effrayé*).— Mais quelle langue parlez-vous donc ?

LOULOU.— Le bon français, pardi.

TITI.— On se la tape bien, la cloche, pas vrai ?

LOULOU.— Et toi Lulu, qu'est-ce que tu racontes ?

LULU.— Je bouffe consciencieusement... ça vaut mieux.

TITI. (*Repu*).— J'en ai presque marre.

RODOLPHE.— Marre... marre ?

TITI.— Oui !... marre... et après ?

LOULOU. (*Versant du vin*).— Le bon pinard, les gars.

BÉBERT. (*Le goûtant*).— Capiteux, comme dit papa.

(*Loulou en offre à Jacquot.*)

JACQUOT.— Non !... je n'en veux pas.

LOULOU.— T'es bête pour ton âge... T'as peur d'être en pompette ?

JACQUOT.— Non !... c'est tout simplement parce maman m'a fait promettre à son lit de mort de ne point boire ce qui est fort...

LOULOU.— Mais c'est du doux... Chacun ses idées. Moi, je m'en bats l'œil.

RODOLPHE.— Où apprenez-vous tout ça. Je ne vous comprends pas.

BÉBERT.— C'est que t'es en retard, l'aristot. Voilà tout.

LOULOU.— On en sait bien d'autres encore, tu sais.

RODOLPHE.— Il me semble que, non seulement vous parlez mal, mais que vous ne vous tenez pas très correctement à table... Vous permet-on cette tenue chez vous ?

LOULOU.— On fait comme on peut... Sans doute on n'a pas de fauteuils en velours pour s'installer dedans... ni de jolies nappes blanches pour avoir le plaisir de les salir.

RODOLPHE.— Ah !... Ah !...

BÉBERT.— On voit que t'es un gosse de luxe... Avec tes cheveux frisés, tes airs crâneurs, ton costume sur mesure, sans tache, sans trou, tu ressembles aux élégantes poupées en soie des devantures des grands magasins.

LOULOU.— Veinard, va... N'est pas qui veut, fils de marquis !

JEAN. (*A Joseph*).— Ça va tourner au vinaigre.

JOSEPH.— Ne t'en fais pas.

RODOLPHE.— Je ne sais si je me trompe, vous avez l'air de me porter envie... et pourtant (*très bas*) je ne suis pas heureux.

LOULOU.— Qu'est-ce qu'il te faut alors, prince charmant. T'as tout à gogo et à tire-larigot.

RODOLPHE.— Mais la santé et la liberté... comme vous.

BÉBERT.— Tu peux te payer le médecin toi.

LOULOU.— T'as des bijoux de toutes sortes... un porte-mine en or, un stylo waterman... une...

RODOLPHE. (*Poussant un cri*).— Ah ! mon Dieu... ma montre... on m'a volé ma montre.

VOIX. (*Ensemble*).— Hein ? ta montre. (*Ils se lèvent tous*).

RODOLPHE. (*Suppliant*).— Oui, ma montre, un souvenir de ma première communion. Rendez-la moi, je vous en prie.

VOIX.— Ce n'est pas moi... ni moi.

RODOLPHE.— Rendez-la moi, vous dis-je. Papa n'en saura rien.

VOIX.— Ce n'est pas moi... Ni moi, non plus.

LOULOU.— Ne te désole pas ; ton père t'en achètera une autre... une plus belle.

JOSEPH. (*Intervenant*).— Comment ?... un voleur ici ?

JEAN. (*Scandant*).— Quelle ignominie sans pareille.

LOULOU. (*A Rodolphe*).— Tu l'as peut-être perdue au saut de moutons ?

BÉBERT.— Ou dans les bégonias.

JEAN.— Bandits ! Trêve de plaisanteries.

JOSEPH.— Rodolphe, êtes-vous certain qu'on vous l'a prise ?

RODOLPHE.— Je l'avais encore au déjeuner de midi.

JOSEPH.— Dans ce cas je file prévenir monsieur le marquis, votre père.

JEAN.— Je le disais bien : avec de graines semblables, il fallait s'attendre aux pires désagréments.

JOSEPH. (*Avec autorité*).— Que personne ne bouge d'ici. Il va falloir trouver le coupable bon gré, mal gré. (*Il s'enfuit précipitamment*).

VOIX.— Ce n'est pas moi... ni moi... ni moi...

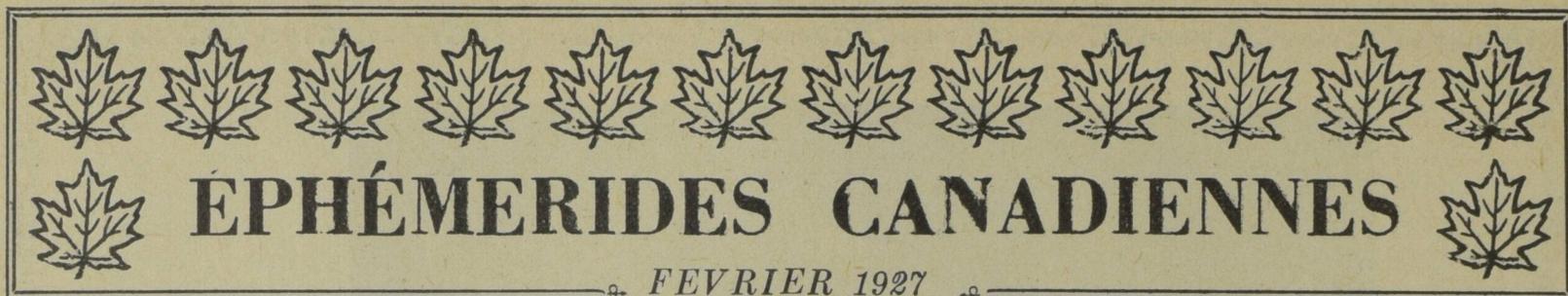
(*Rodolphe attristé sort lentement.*)

(*A suivre.*)



UNE BELLE FAMILLE CANADIENNE-FRANÇAISE

M. et Mme Joseph Goulet, de Compton, et leurs dix-huit enfants vivants.



ÉPHÉMÉRIDES CANADIENNES

FEVRIER 1927

1 — *La Terre de chez nous*, c'est le joli nom qu'on a trouvé pour les pages spéciales qui servent de bulletin officiel à l'Union Catholique des Cultivateurs de Québec, et qui paraissent au *Devoir* de Montréal, les mardis et jeudis de chaque semaine, à partir d'aujourd'hui.

2 — Les Frères des Écoles Chrétiennes prennent aujourd'hui même la direction du Refuge Don Bosco, chemin Sainte-Foy, près de Québec.

— Le Gouvernement fédéral du Canada prend la décision de confier à l'administration du Réseau National Canadien le service de notre marine marchande canadienne entre le Canada et les Antilles. Il y aura un départ, tous les quinze jours, pour les Bermudes, la Jamaïque, et les autres ports de la mer des Antilles.

3 — Une dépêche de Rome annonce que les consultants de la Sacrée Congrégation des Rites viennent de se réunir en présence du cardinal Bonzano pour discuter l'héroïcité des vertus de la Vénérable Mère d'Youville, la fondatrice des Sœurs Grises. La Vénérable d'Youville est morte en 1771 et son procès de béatification, commencé en 1890, fut approuvé en 1909 par la Congrégation des Rites qui introduisit la cause en cour de Rome.

— On apprend que le R. P. Dominique Nasse, O.P., de la province de Paris, sera le prochain prédicateur de la station quadragésimale à Notre-Dame de Montréal.

— Au Sault-au-Récollet, décède le R. P. Téléphore Lord, S.J., à l'âge de 69 ans et 8 mois. Le R. P. Lord fit partie pendant plusieurs années du personnel des maisons des Pères Jésuites de Québec.

4 — Par suite d'arrangements qui viennent d'être complétés, la Gare du Palais va devenir, à partir du 1er juin prochain, l'unique point d'arrivée et de départ, pour tous les trains de voyageurs entrant à Québec ou en sortant. On estime qu'il y en aura, pour commencer, une quarantaine par jour : dix-huit du C. N. R., seize du C. P. R., et six du Québec Central. Au square Parent sera concentré le service du fret du Réseau National Canadien. Rien à faire, disent les autorités, à la gare du Marché Champlain, où l'espace manque.

— Les chanteurs aveugles de l'Institut Nazareth de Montréal viennent donner trois

concerts à l'Auditorium de Québec, un ce soir et deux demain. Les autorités de Québec leur font une chaleureuse réception à l'Hôtel de Ville.

— L'hon. F.-F. Perdee, membre du Sénat canadien, décède subitement à St-Petersburg, Floride, à l'âge de 60 ans. L'hon. Perdee, avant d'être sénateur, fut pendant de nombreuses années député de Toronto à la Chambre des Communes.

7 — A l'assemblée générale de la Société Saint-Jean-Baptiste de Québec tenue ce soir, M. Téléphore Verret est élu président général et M. le Dr Jules Dorion est nommé président adjoint.

8 — La Commission Scolaire de Windsor, Ont., à la suite de multiples pourparlers, est enfin informée que le Premier Ministre Ferguson a accordé son autorisation requise et sollicitée, pour l'enseignement de la langue française dans les cours VII et VIII des écoles publiques de la ville de Windsor.

10 — A Woodstock, N. B., décède l'hon. J.-K. Flemming, député fédéral de Victoria-Carleton et ancien premier ministre du Nouveau Brunswick, à l'âge de 58 ans.

— A une délégation des "victimes du Lac St-Jean" qui rencontrait aujourd'hui le Gouvernement provincial de Québec, l'hon. M. Taschereau, premier ministre, déclare qu'il ne peut être question de faire baisser au-dessous de la marque 17 pieds 5 le niveau du lac, car la province est liée par contrat à la compagnie, à cet égard. Mais, ajoute-t-il, tous les moyens seront pris pour faire indemniser complètement ceux qui sont lésés par l'état actuel des choses.

13 — L'hon. Aimé Marchand, juge en chef de la Cour des Magistrats de Québec, est promu au Banc de la Cour Supérieure. Il remplacera, au district des Trois-Rivières, le juge Duplessis, décédé récemment.

14 — Au prix de \$14.000.000, la ville de Montréal acquiert le système d'aqueduc de la "Montreal Water & Power Co.", qui, depuis une quarantaine d'années, faisait concurrence à son propre service municipal des eaux, dans les anciennes municipalités adjacentes, qui sont devenues les quartiers excentriques de la grande cité : tels, Sainte-Cunégonde, Saint-Henri, etc.

15 — M. Ferdinand Roy, avocat de Québec, est nommé juge en chef de la cour des Magistrats du district de Québec, à la succession de l'hon. juge Marchand.

— La Coopérative Fédérée de Québec tient son assemblée générale annuelle à Québec sous la présidence de M. Arsène Denis.

— A Québec s'ouvre le 41e congrès annuel de l'Institut des Ingénieurs du Canada.

16 — A Québec décède M. le notaire Cyprien Labrecque, à l'âge de 81 ans et 7 mois.

— On donne le nom historique et bien français de Dolbeau à la ville nouvelle qui va se développer autour des pouvoirs hydrauliques de la rivière Mistassini, à St-Michel du Lac St-Jean.

17 — Par un décret du Révérendissime Père Bernardin Klumper, ministre général de l'Ordre franciscain, le commissariat des Franciscains du Canada vient d'être érigé en province régulière. Le nouveau ministre provincial est le R. Père Ambroise Leblanc.

— M. l'avocat Bond est nommé juge de la Cour Supérieure, à Montréal. M. le juge Archer succède au juge Weir, pour le service de l'Amirauté au district de Montréal, et M. le juge Lacroix, des Sessions de la Paix, à Montréal, est nommé Commissaires des Extraditions, succédant à feu le juge F.-X. Choquette.

— Dans le discours du budget, l'hon. M. Robb, ministre des Finances à Ottawa, annonce un surplus de \$31,000,000. Il y aura une réduction de un pour cent sur l'impôt du revenu ; une réduction de 20% sur la taxe des ventes ; une réduction de 25% de la taxe sur les allumettes ; le droit de timbre sur les chèques est aboli jusqu'à concurrence de \$10. et est rendu uniforme à deux sous au dessus de dix piastres.

— Un bill autorisant un prêt fédéral de \$12,000,000 à la Commission du Port de Montréal, subit sa troisième délibération, aux Communes d'Ottawa. Il spécifie que le gouvernement sera remboursé capital et intérêts.

19 — L'agitation se maintient, au sein de l'opinion publique, à Montréal, autour de l'achat, par décision du Conseil de Ville, de l'aqueduc de la "Montreal Water & Power", au prix de \$14,000,000, que l'on estime excessif. Une injonction serait prise incessamment pour empêcher le corps échevinal de la grande cité de consommer cette transaction.

22 — Pour la première fois le Canada est officiellement représenté aujourd'hui, par son nouveau ministre résident, M. Vincent Massey, aux manifestations qui marquent, dans la capitale yankee l'anniversaire de la naissance de George Washington, président-fondateur de la république des États-Unis.

— Pour la première fois, depuis plusieurs années, le budget de la province d'Ontario accuse un léger surplus, qui se chiffrait dans les \$156,000. On se rappelle que l'administration Ferguson, en prenant le pouvoir, en 1923, héritait d'un déficit de \$15,000,000, accumulé par le ministère progressiste de M. Drury.

23 — A Montréal, les Messieurs de Saint-Sulpice décident de construire ou louer dans le nord de la ville, un édifice où ils établiront un externat classique. L'endroit n'est pas encore définitivement choisi, mais il est probable que ce sera dans la paroisse Saint-Édouard ou celle de Saint-Stanislas. Les Sulpiciens auraient l'intention d'ouvrir cet externat classique aux élèves, le 1er septembre prochain.

— A l'Hôpital du Sacré-Cœur de Hull, décède M. le chanoine Beauchamp, curé de la Pointe Gatineau, à l'âge de 75 ans et huit mois.

24 — Dans la Basilique de Québec, en présence d'une quinzaine d'évêques, a lieu l'imposante cérémonie de l'imposition du pallium à S. G. Mgr Rouleau, le nouvel archevêque de Québec. Après une messe pontificale chantée par Mgr l'Archevêque lui-même, S. G. Mgr Labrecque, le doyen des suffragants de Québec, impose le pallium, insigne de la dignité métropolitaine, à Mgr Rouleau. S. G. Mgr G. Gauthier, administrateur de Montréal, prononce le sermon.

— M. Louis Vierre, organiste à Notre-Dame de Paris, donne une audition d'orgue dans l'église de Saint-Sauveur de Québec.

27 — S. G. Mgr l'Archevêque de Québec et NN. SS. les évêques de la Province ecclésiastique de Québec adressent à leurs diocésains une lettre pastorale collective sur "le fléchissement de la moralité et le naturalisme de la vie". Cette lettre est lue au prône aujourd'hui même.

La souffrance est ici-bas le creuset de l'amour ; c'est de ce creuset qu'il jaillit comme l'or en flammes dévorantes, et qu'il devient tout puissant sur le cœur de Dieu et sur le cœur des hommes.

Père Gabriel BOUFFIER, S.J.

Dieu a voulu qu'entre le ciel, le purgatoire et la terre, il y eût une téléphonie, sans cesse en activité, et qui porte aux saints, aux âmes même les plus lointaines, nos louanges et nos prières, et nous rapporte leurs bénédictions.

Mgr SAUVÉ, S.S.

Gauserie scientifique

LA MACHINE HUMAINE

SES DÉTRAQUEMENTS

LES DENTS

IL serait mal de laisser la bouche sans parler des dents, qui y jouent un si grand rôle, dont on ne se rend pas toujours assez conscience, toutefois.

Les uns les regardent comme un ornement ; ceux qui en ont de belles se plaisent à les découvrir dans un sourire ; les autres se demandent si elles peuvent bien servir à autre chose qu'à bien articuler. C'est le petit nombre qui s'attarde à leur rôle principal, qui est de mastiquer les aliments ; et chez presque tous les mammifères, elles ne servent pas beaucoup à autre chose.

Il importe donc de s'arrêter aux dents, qui sont des organes importants.

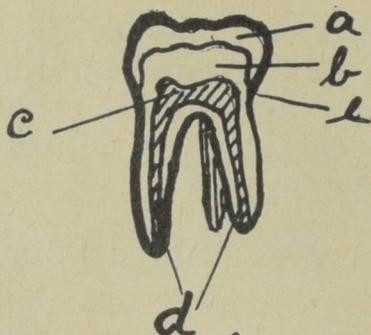
*

* *

Que sont les dents ?

Ce sont des organes osseux d'une structure particulière, implantés dans les mâchoires ; ils se rapprochent plus de l'ivoire que des os

molaire sup.



- a - émail
- b - dentine
- c - cavité pulpaire
- d - canal dentaire
- e - collet

ordinaires. Ils sont surtout constitués de deux substances : la dentine, qui forme leur masse, et l'émail, substance beaucoup plus dure qui recouvre leur partie externe, ou couronne.

Ils sont aussi constitués de deux parties : la racine, composée exclusivement de dentine ou ivoire, et la couronne recouverte par l'émail. C'est cette dernière seule qui est visible, la première étant enfouie dans la mâchoire.

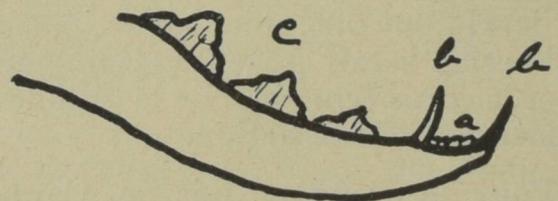
La dent est creusée, à partir de la pointe de sa racine, par une cavité qu'on appelle le canal, et par laquelle pénètrent le nerf dentaire et les vaisseaux. Cette cavité s'élargit souvent au niveau de la couronne de la dent, surtout pour celles qui ont plusieurs racines, comme les molaires ; en outre des vaisseaux et nerfs, elle contient une autre substance qu'on appelle la pulpe. Grâce à cette pulpe, la dent a une sensibilité qui lui est propre, et qui lui permet de percevoir le degré de résistance et de chaleur des substances qu'elle rencontre.

*

* *

Les dents n'ont pas toutes la même forme. Les dents de poisson ne sont pas celles des mammifères ; et chez ces derniers ils y a une différence profonde entre les dents des carnivores, des ruminants et celles de l'homme.

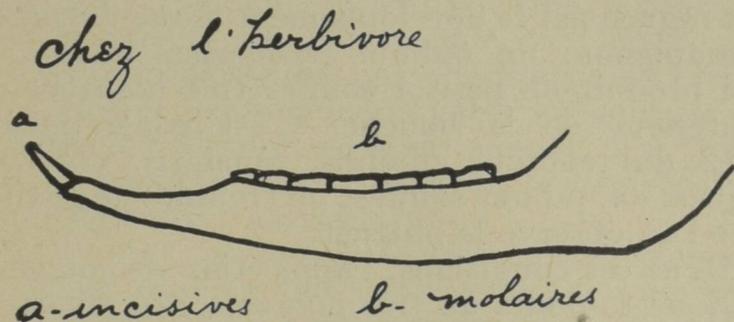
chez le carnivore



- a - incisives
- b - canines
- c - molaires

Les premiers ont les dents aiguës et tranchantes.

Examinez une gueule de chien ou de chat. Les canines vous frapperont d'abord. Elles sont longues, pointues, dépassant de beaucoup les incisives qui sont toutes petites. Quant aux molaires, elles sont pourvues d'arrêtes tranchantes qui les font ressembler à des dents de scie.



Les herbivores ont des incisives longues et pas de canines ; quant à leurs molaires, elles sont larges et aplaties.

*
* *

L'homme, qui est à la fois carnivore et herbivore, a une denture qui participe pour la forme à celle des deux autres. Il a des incisives moyennes, proportionnellement plus courtes que celles du cheval, mais plus longues que celles du chien et du chat. Il a des canines, mais proportionnellement moins longues et moins aiguës que celles des carnivores. Enfin ses molaires, proportionnellement plus larges que celles des carnivores, et moins que celles des herbivores, sont presque cubiques dans leur partie externe ; leur surface broyante n'est ni aussi aplatie que celle des molaires des herbivores, ni aussi aiguë que celles des molaires des carnivores ; elles sont pourvues de tubérosités appelées cus.

Comme on le voit, les dents présentent des caractéristiques très particulières. Et parce qu'elles sont très résistantes, beaucoup plus que les autres os, elles constituent souvent les parties les mieux conservées des fossiles, et les naturalistes y trouvent d'excellents guides dans leurs recherches.

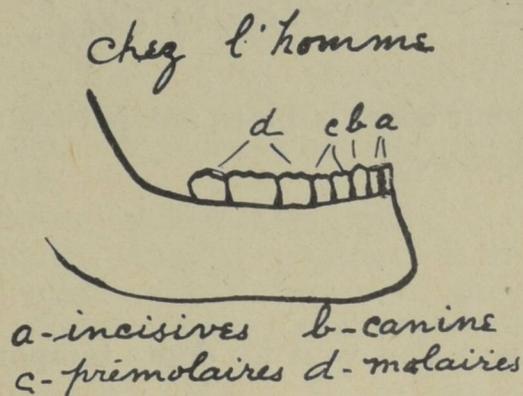
*
* *

Chez l'homme, les dents se divisent en deux grands groupes, les temporaires et les permanentes.

Les temporaires sont les dents des enfants. Elles commencent à paraître vers six mois, et doivent normalement être toutes sorties à deux ans. Vers sept ans les premières d'entre elles commencent à disparaître pour faire place aux dents permanentes.

Les dents temporaires sont en plus petit nombre que les dents permanentes, puisqu'on n'en compte que vingt, pendant que les dents permanentes sont au nombre de trente-deux.

Chez les enfants, il y a quatre incisives, deux canines et quatre molaires à chaque mâchoire.



Les adultes ont quatre incisives, deux canines, quatre petites molaires, ou bicuspides, et six grosses molaires.

Les incisives sont tranchantes ; elles sont faites pour couper.

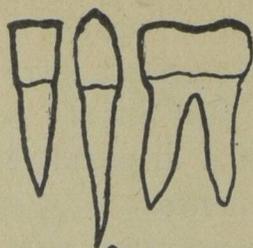
Les canines sont aiguës ; elles sont faites pour déchirer.

Les molaires sont plutôt aplaties ; elles sont faites pour broyer.

*
* *

Chez l'enfant, les premières dents qui poussent sont en général les incisives centrales inférieures ; paraissent ensuite les incisives centrales supérieures, puis les incisives latérales inférieures, puis les incisives latérales supérieures. Les molaires poussent ensuite souvent avant les canines, qu'on appelle aussi dents de l'œil.

Vers douze ans, alors que toutes les dents temporaires sont à leur place, poussent quatre autres grosses molaires, qui, elles, comptent parmi les dents permanentes ; au reste, à cet âge, toutes les incisives temporaires ont été remplacées par des permanentes, les canines aussi, et les premières molaires sont prêtes à



a b c

a - incisive

b - canine

c - molaire inf.

tomber pour céder la place aux petites molaires ou bicuspidés. ■

*

* *

Comment s'en vont les dents temporaires.

Tout naturellement en perdant leurs racines, qui fondent littéralement sous la poussée des dents permanentes. N'étant plus alors soutenues, elles partent, souvent sans que le porteur s'en aperçoive ; et si on les recueille on s'aperçoit qu'elles sont devenues toutes courtes, la dent finissant au col par une surface aplatie.

Vers quinze ans les adultes ont huit molaires. Les quatre dernières, appelées dents de sagesse, poussent beaucoup plus tard et beaucoup plus lentement. Plusieurs n'ont encore aucune dent de sagesse à vingt ans ; et tous ne les ont pas encore à trente ans.

Par contre, ces dents, qui ont pris tant de temps à pousser, ne durent pas, et rendent peu de service, étant souvent difformes et mal plantées.

LE VIEUX DOCTEUR.

SUR UNE PETITE LIGNE LOCALE

Le voyageur.— Qu'a donc ce train à avancer si lentement ?

Le chef de train agacé.— Je n'en sais rien... mais vous êtes libre d'aller à pied...

Le voyageur.— Oui... mais je ne suis attendu qu'à l'heure du train.

Les maladies de l'enfance

MUGUET

Il est regrettable que ce nom qui évoque les premières fleurs parfumées de mai serve également à désigner une maladie de la bouche, une stomatite, très fréquente chez le nourrisson, provoquée par le développement d'une vulgaire champignon, un oïdium (*endomyces albicans*) qui produit de petites touffes très blanches à l'intérieur de la bouche. C'est généralement chez des enfants affaiblis, amaigris, athrepsiques, ou qui ont souffert de troubles digestifs que l'on observe le muguet.

Dans ces conditions, l'apparition du muguet indique toujours un très mauvais état général.

C'est, le plus souvent, à l'hôpital et dans les crèches qu'on voit le muguet, chez les enfants nourris à l'allaitement artificiel. C'est une maladie très contagieuse et qui, si l'on n'y prend garde, se propage très vite à tous les autres enfants. Les biberons, les cuillers, les mains, le sein d'une nourrice quelquefois sont les modes ordinaires de la contamination, d'où le danger des agglomérations d'enfants où les chances de contagion se multiplient.

Il semble que le muguet se développe plus volontiers sur un terrain déjà préparé : la desquamation physiologique de l'épithélium buccal du nouveau-né, les dyspepsies gastro-intestinales, l'éruption des premières dents créent un état de moindre résistance.

Un examen microscopique du muguet (on en prélève un fragment que l'on étale sur une lame et que l'on colore au bleu de méthylène) montre des cellules épithéliales desquamées bourrées de filaments mycéliens plus ou moins ramifiés et flexueux et de cellules arrondies représentant le champignon à deux phases différentes de son développement.

Le muguet est par lui-même une affection absolument bénigne. Lorsqu'elle se développe chez des enfants bien portants (la chose peut se voir), elle ne comporte aucun danger. Ce qui fait généralement la gravité du muguet, c'est le terrain sur lequel il évolue. Son apparition, aussi bien chez un vieillard que chez un nourrisson cachectique, est la preuve d'un état général franchement mauvais.

Le parasitisme de l'adulte est très souvent comparable à celui des plantes et des arbres ; le gui par exemple, ne s'attaque généralement qu'aux arbres vieux, malades ou mal entretenus. Un médecin averti peut souvent prévoir l'apparition du muguet : la surface de la langue et des lèvres est très rouge et sèche, les papilles de la langue sont saillantes ; puis très rapidement, vont apparaître en différents points de la cavité buccale de petits points

blancs ou même de véritables touffes dont l'éclatante blancheur tranche sur le fond rouge de la muqueuse.

Ces points blancs saillants sont par endroits confluents au point de former des plaques blanches. On peut en trouver partout, à l'intérieur des lèvres, le long des gencives, sur le voile du palais, l'intérieur des joues ; la langue peut être entièrement recouverte d'une couche blanchâtre. Cet enduit est peu adhérent, il se détache très facilement, on croirait tout d'abord à des grumeaux de lait coagulé. S'il n'est pas traité immédiatement, ce champignon s'étend très vite et peut même envahir l'œsophage et quelquefois l'estomac, occasionnant des troubles digestifs sérieux : gêne de la déglutition, refus de boire, vomissements.

Il ne faut pas essayer d'arracher ces plaques blanches, quelquefois adhérentes, et qui peuvent être le siège d'érosions ou même d'ulcérations sous-jacentes. La réaction buccale observée à l'aide d'un papier tournesol est acide.

Pour qui en a l'habitude, le diagnostic du muguet est très simple. On ne le confondra pas avec les autres stomatites : pultacée, diphtérique, aptheuse, etc., ni avec la langue blanche saburrale des états digestifs.

Le traitement du muguet est simple et cependant très actif. Il faut éviter de frotter les plaques blanches, ne pas essayer de les détacher avec une pince, une compresse ou tout autre moyen ; on n'arriverait qu'à faire saigner la muqueuse.

Les anciens traitements (badigeonnages avec des solutions alcalines, bicarbonate, borate de soude, eau de chaux, eau de Vichy) sont à peu près inefficaces et étaient basés sur cette idée fautive que le muguet se développe mieux en milieu acide.

Nous savons qu'aujourd'hui que l'acidité buccale est la conséquence et non la cause du développement du muguet, le champignon du muguet étant producteur d'acide acétique.

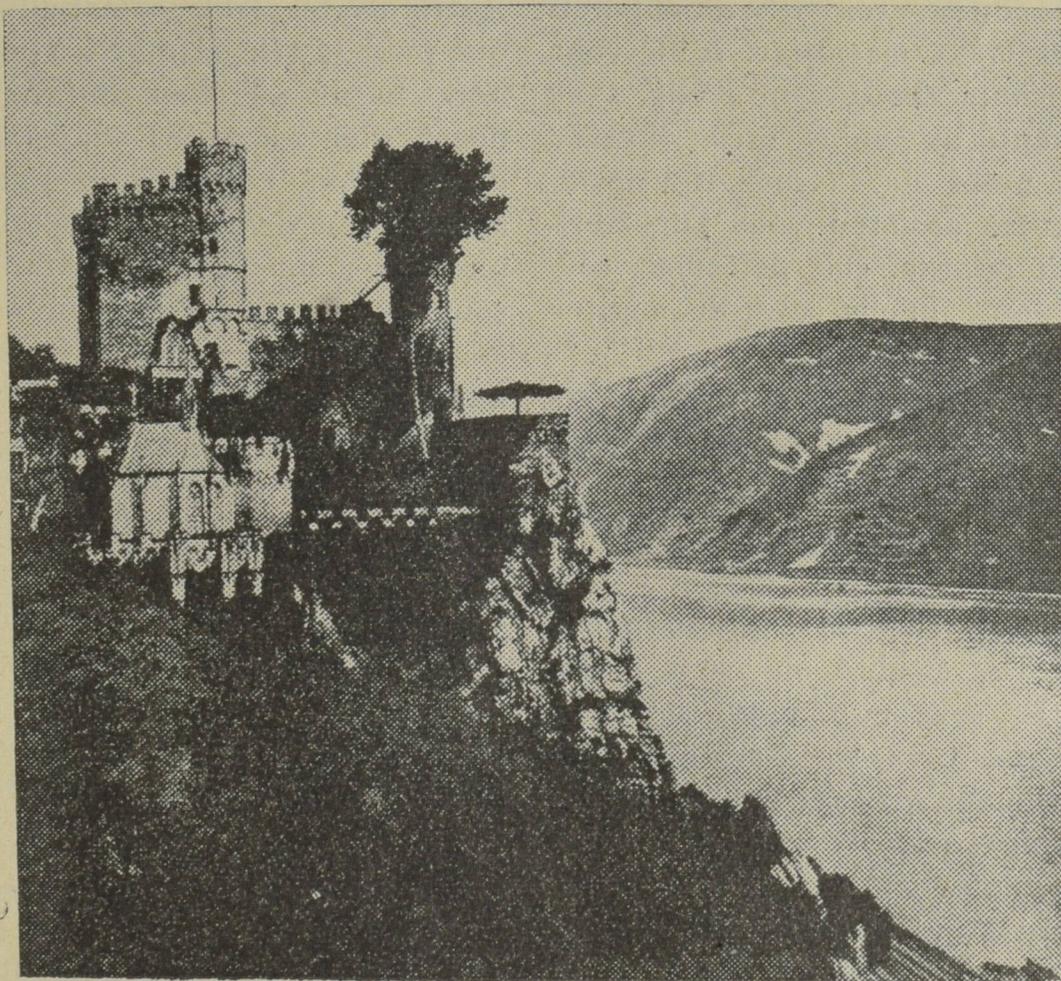
Le mieux est de s'entourer le doigt d'une compresse imbibée d'une solution faible d'oxycyanure de mercure ou de bleu de méthylène et de toucher simplement les plaques blanches, sans frotter.

La guérison est alors très rapide.

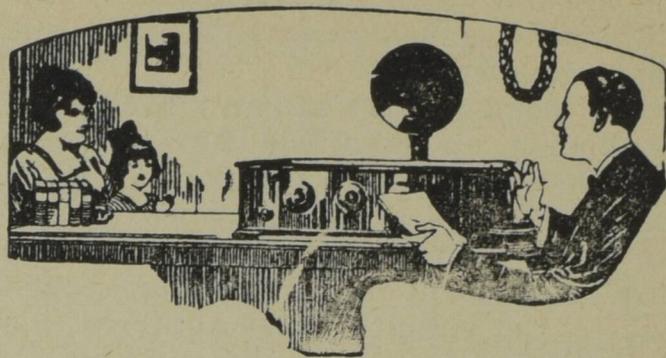
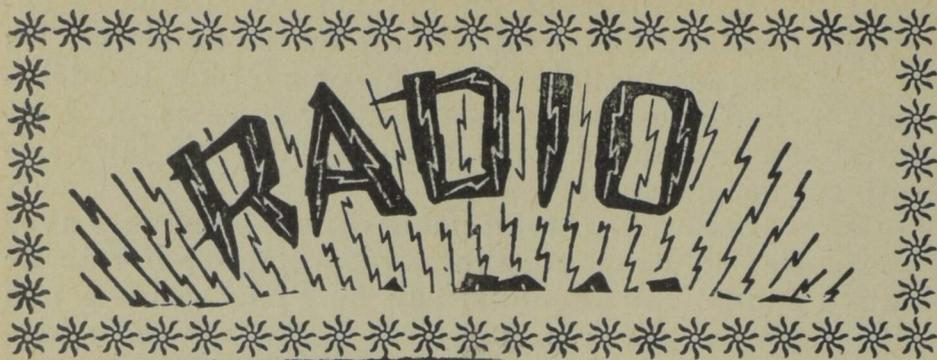
Le muguet étant contagieux, il sera bon d'isoler l'enfant et d'observer les précautions d'usage : désinfection des mains et du biberon.

(*La Maison.*)

Dr PIERVAL.



VUE DU CHÂTEAU DE RHEINSTEIN SUR LE RHIN



La sonorité et le volume dans les récepteurs

LA sonorité, la netteté de la reproduction musicale est bien la première qualité que l'on doit exiger d'un récepteur. Car je suppose que si l'on possède un radio ce n'est pas pour entendre du bruit à s'étourdir, mais plutôt pour comprendre quelque chose de la musique qui se joue à distance.

Or, sur ce point plus qu'en tout autre, les récepteurs diffèrent beaucoup. S'il s'agit de sensibilité, de distance, il y a moins de différence entre un appareil et un autre situé en même localité. Mais s'il s'agit de qualité combinée avec le volume, les différences entre un appareil et un autre sont très marquées. L'un vous donnera une musique absolument fidèle, sans distortion choquante au moins, facile à saisir dans toutes les notes de l'échelle musicale, pendant que l'autre appareil vous apportera une musique soit criarde, soit déformée, soit bruyante, à tel point qu'elle cesse de mériter le nom de musique.

Au commencement du radio, on s'inquiétait peu de la qualité ; ce que l'on désirait surtout c'était du volume et de la distance, mais on a vite compris que la qualité des sons était la chose requise avant tout.

Mais quels sont les éléments qui donnent à un récepteur la qualité de sons qu'un autre n'a pas. Ils sont nombreux, on peut même affirmer que tous les éléments d'un récepteur y contribuent, quoique l'amplification de basse fréquence soit le facteur le plus important.

Le radio à cristal qui ne comporte aucune amplification donne une reproduction parfaite mais bien faible. L'appareil à une seule lampe vient immédiatement après le cristal pour la

fidélité de la reproduction. Dès que l'on commence à amplifier on commence aussi à introduire la déformation. Une étape d'amplification à basse fréquence déforme très peu. Mais lorsque l'on veut ajouter deux ou trois étapes on doit s'attendre à résoudre des problèmes assez difficiles pour ne pas trop sacrifier la qualité au volume.

Des progrès marqués ont été faits dans l'amplification à haute fréquence depuis deux ans. On s'est appliqué d'abord à faire de meilleurs transformateurs, des transformateurs dont la courbe d'amplification est presque rectiligne. Autrefois les transformateurs n'étaient bons que pour la télégraphie, les notes hautes et les notes basses n'étaient pas amplifiées au même degré que les notes moyennes ; d'où : une déformation, considérable parfois. On trouve aujourd'hui des transformateurs qui donnent un rendement excellent. Malheureusement ils sont coûteux et bien des manufacturiers hésitent encore à les placer sur des appareils qu'ils offrent à des prix populaires.

Les tubes à pouvoir tels que les UX 112, 120, 171 permettent maintenant l'usage de forts voltages avec amplification correspondante sans trop de déperdition en qualité. Ces lampes qui parfois peuvent supporter jusqu'à trois cents volts débitent une énergie considérable sans paraître surchargées. On les emploie souvent dans la dernière étape d'amplification et rarement dans celles qui précèdent.

L'amplification par résistances comme on le sait donne généralement une reproduction très fidèle de la musique. Trop fidèle parfois, il arrive dans certains cas qu'elle nous donne la musique telle qu'on l'entend dans les studios drapés, c'est-à-dire sans ampleur et sans

résonnance. En choisissant bien la valeur des résistances et des condensateurs, ainsi que le haut-parleur, on peut arriver à obtenir d'excellents résultats par l'amplification avec résistances.

Nous regrettons de ne pouvoir parler en connaissance de cause de l'amplification par impédance. On en fait de grands éloges en certains milieux.

Si donc on veut obtenir du volume sans sacrifier à la qualité, il faut veiller surtout à l'amplification de basse-fréquence. Si on la veut par transformateurs, il en faut d'excellents. On peut éviter le coût d'achat de ces transformateurs en employant l'amplification par résistances.

Mais l'amplification de basse-fréquence n'est que le premier facteur de la qualité. Le second c'est le haut-parleur.

Le haut-parleur est constitué de deux éléments distincts : le reproducteur et l'amplificateur. Le reproducteur est simplement un électro-aimant muni d'un diaphragme qui reproduit mécaniquement toutes les pulsations électriques de l'électro-aimant. L'amplificateur c'est la cloche, le cornet ou encore la membrane conique. L'organe reproducteur du haut-parleur doit être enroulé avec du fil excessivement fin. Le diaphragme ne doit pas être ni trop petit ni trop grand. Trop petit le son sera grêle ; trop grand son poids diminuera la sensibilité du haut-parleur, et il ne répondra pas facilement aux notes aiguës. La cloche du haut-parleur où s'amplifient les sons produits par le diaphragme doit être faite de façon à remplir toutes les règles de l'acoustique. Le matériel, la forme, les dimensions de la cloche sont autant de points importants à étudier. Le matériel doit être d'une matière peu portée à vibrer, par exemple : papier maché, caoutchouc, etc. Les dimensions influent sur la reproduction des sons. Un grand cornet reproduira mieux les notes basses et un petit cornet mieux les notes hautes. Il faudrait pour obtenir la perfection en posséder plusieurs de dimensions diverses. Le juste milieu consiste à en posséder un seul de taille moyenne.

Il ne faut pas croire que seuls le haut-parleur et l'amplification à basse fréquence soient responsables de la sonorité et du volume dans les récepteurs. Ils en sont, il est vrai, les facteurs

principaux, mais tous les autres éléments du récepteur y contribuent dans une certaine mesure. Si l'antenne est longue, ou encore si la bobine d'antenne comprend plusieurs tours de fil, le volume augmentera proportionnellement ainsi que le bruit. La nécessité de la sélectivité nous oblige cependant à n'avoir qu'une antenne, ou une bobine d'antenne, plutôt courte. Si l'appareil possède plusieurs étapes d'amplification à haute-fréquence ou si encore il est régénératif les signaux augmenteront en volume.

Il peut arriver que la musique soit déformée malgré que l'on possède une excellente amplification à basse fréquence. Ce phénomène se produit surtout lorsque la régénération est poussée trop avant, ou encore lorsque les transformateurs de haute fréquence sont mal faits, mal placés dans l'appareil. Seule la façon dont les fils sont placés d'un appareil à un autre dans le récepteur peut apporter une déformation considérable de la musique. En général toute réaction des circuits de grille sur les circuits de plaque sont une cause de déformation. Et cette réaction se produit toujours lorsqu'un fil de grille et un fil de plaque courent parallèlement même sur une courte distance.

Pour terminer ce sujet disons quelques mots des contrôles du volume dans les récepteurs. Dès le début le volume était contrôlé par les rhéostats des lampes. On employait aussi des *jacks* afin de pouvoir utiliser une ou deux étapes de basse fréquence. Cette méthode disparaît de plus en plus maintenant. Et pour cause. D'abord les *jacks* causent des pertes souvent considérables, puis le fait de diminuer les rhéostats pour diminuer le volume est une source de déformation.

D'autres méthodes de contrôle de volume sont maintenant en usage. Parmi celles qui donnent les meilleurs résultats, citons celle qui consiste à placer une résistance variable en shunt sur un des transformateurs de basse fréquence, ou encore sur le haut-parleur lui-même. On utilise aussi avec succès cette autre méthode qui consiste à diminuer par une résistance variable l'amplification à haute fréquence. Cette dernière méthode offre l'avantage de contrôler simultanément les oscillations et le volume.

LS-M. BOLDOC, ptre.



Coin de l'ouvrier

L'IDÉAL

TROIS maçons travaillaient, enfonçant à coups redoublés leur ciseau à froid dans un massif bloc de granit. Un étranger, passant par hasard, interrogea le premier ouvrier :

“ Que faites-vous là, mon ami ? ”

— Je taille cette maudite pierre, répondit l'homme d'un ton rageur. Elle est terriblement dure, et voilà dix ans que je fais ce métier de forçat.”

L'étranger se tourna alors vers le second ouvrier :

“ Et vous ? lui demanda-t-il. ”

— Moi ? fit cet homme avec un sourire. Je travaille à trois francs l'heure. “ Pas d'argent, pas de suisse ”, dit le proverbe ; il a du bon et j'en ai fait me devise.”

Enfin le troisième ouvrier à la question de l'étranger répondit avec une grave fierté :

“ J'aide à bâtir une cathédrale ! Il m'est doux de penser que, lorsque je serai mort depuis longtemps, cette pierre que je taille sera encore là, intacte, dans la maison de Dieu et lui parlera du petit ouvrier qui l'y aura placée ! ”

Puissance de l'idéal sur notre vie ! Une idée noble s'est-elle emparée de notre âme : tout aussitôt, tel le soleil en plein midi, elle éclaire tout en nous, jusqu'à nos moindres actions, jusqu'à nos plus intimes pensées, illumine notre intelligence, réchauffe notre cœur, met de la joie et de la beauté sur tous nos actes !

Regardez ces trois ouvriers. Combien leurs trois réponses différentes sont une illustration caractéristique de trois états d'esprit des hommes vis-à-vis de leur besogne. Mais laissons les hommes de côté, mes enfants : combien ces réponses dépeignent au vif nos sentiments personnels en face de notre devoir !

Pour quelques-uns parmi nous le devoir, *quelle corvée !*

Pour d'autres, le devoir, c'est un moyen de gagner plus tard *de l'argent*.

Pour d'autres enfin, le devoir c'est *une joie !* Joie de contribuer à la diffusion de la beauté, de la richesse, du bien-être ici-bas. Joie de se perfectionner soi-même, de sentir son corps s'endurcir à la fatigue, son esprit s'aiguiser devant l'obstacle, sa volonté se fortifier à

vaincre les difficultés. Joie enfin de contribuer à glorifier Dieu en tenant sa partie dans l'immense concert que lui chante toute la création.

Ah ! mes chers enfants, ne laissons jamais notre âme s'abaisser. Fermons impitoyablement notre intelligence aux pensées mesquines et vulgaires, notre cœur aux sentiments égoïstes et intéressés, notre volonté aux désirs bassement matériels.

Nous sommes faits pour l'Idéal ! Notre vocation chrétienne nous appelle à regarder en haut.

Mettre de l'Idéal dans sa vie, c'est fuir délibérément et autant qu'on peut tout ce qui est laid, bas, terrestre, égoïste, mesquin. C'est mettre dans son cœur la générosité, la foi, l'ardeur, le don de soi. C'est, en un mot, mettre *du divin* dans sa vie.

Écoutez à ce sujet une légende arabe que le grand poète Alphonse de Lamartine, au siècle dernier, rapporta de son voyage en Orient.

Le roi Nemrod fit un jour comparaître devant lui ses trois fils. Il fit apporter devant eux, par ses esclaves, trois urnes scellées. La première de ces urnes était d'or, l'autre d'albâtre, la dernière d'argile.

“ Tu es l'aîné, dit le roi au plus grand de ses fils. Choisis donc le premier, parmi ces trois urnes, celle qui te paraît contenir le trésor du plus grand prix. ”

L'aîné ne se le fit pas dire deux fois. Il se précipita aussitôt sur le vase d'or. Ses parois portaient écrit en lettres fulgurantes le mot **EMPIRE**. Il l'ouvrit : le vase était plein de sang.

“ A ton tour de choisir ”, fit le roi au cadet.

Le vase d'albâtre attira le choix de celui-ci, car en lettres d'argent on avait tracé sur ses flancs ce mot magique : **GLOIRE**. Il l'ouvrit et le trouva plein de la cendre des hommes qui avaient fait du bruit dans le monde.

“ Mon cher enfant, dit alors le roi en se tournant vers le plus jeune de ses fils, tu as le vase le plus précieux : les autres se sont laissés tromper par les apparences, mais toi tu as la réalité. . . ”

Quand le plus jeune fils du roi ouvrit le vase d'argile qui était sa propriété, il s'attendait à y trouver un trésor. . . Le vase était vide. Seulement, au fond, le potier avait écrit le nom de **DIEU**.

“ Lequel de ces vases est le plus précieux ? ” demanda le roi à sa cour.

Les ambitieux répondirent que c'était le vase d'or. Les poètes et les conquérants, que c'était le vase d'albâtre. Les sages, que c'était le vase vide, parce qu'une seule lettre du nom de Dieu est plus précieuse que le globe de la terre.

Et Lamartine, rapportant cette légende, de conclure :

“ Nous sommes de l'avis des sages. Nous croyons que les plus grandes choses ne sont grandes qu'à proportion de la divinité qu'elles contiennent, et que, quand le Rétributeur suprême jugera les poussières de nos actes, de nos vanités et de nos gloires, il ne glorifiera que son nom.”

Comme ce vase d'argile, que nos actes soient aussi marqués du sceau de Dieu. Mettons le plus possible d'Idéal dans notre vie : car cela s'appelle, en d'autres termes, y mettre de la Divinité.

(*L'Ami des Enfants.*)

L'Eucharistie et le travail

Pauper sum ego, et in laboribus a juventute mea.

“ Je suis pauvre et dans les travaux depuis ma jeunesse.”

(Ps. LXXXVII, 16.)

I

C'EST ainsi que Jésus-Christ se dépeint lui-même à nous dans cette parole du Psalmiste : *Pauper sum ego, et in laboribus a juventute mea* : “ Je suis pauvre, et dans les travaux depuis ma jeunesse.” Jésus-Christ est pauvre, mais il est en même temps le dispensateur des trésors du Ciel ; il a voulu se livrer au travail, mais c'est lui-même qui nous soulage au milieu de nos travaux : “ Venez à moi, dit-il, vous tous qui travaillez, et je vous soulagerai.” (1). Venez à moi ! où vous trouverai-je, Seigneur ? Ah ! vous régnez sans doute au plus haut des cieux ; mais mes yeux, comme ceux du prophète, s'éblouissent et s'affaiblissent lorsqu'ils cherchent à regarder le ciel. *Attenuati sunt oculi mei suspicientes in excelsum.* (2) Seigneur, vous vous êtes placé plus près de moi et plus à ma portée. Vous résidez au tabernacle, et c'est là surtout que vous me dites : “ Venez à moi, vous tous qui travaillez, et je vous soulagerai.” *Venite ad me, omnes qui laboratis, et ego reficiam vos.*

(1) Matth., XI, 28.

(2) Isaïe, XXXVIII, 14.

Ainsi, à l'exemple de Jésus-Christ, nous devons tous nous livrer au travail ; mais nous travaillons sous ses yeux et en présence de l'Eucharistie ! . . . L'Eucharistie et le travail oh ! combien j'aime à unir ces deux termes ! Le travail nous est imposé à tous, mais l'Eucharistie à son tour s'offre et se donne à chacun de nous. Le travail et l'Eucharistie, n'est-ce pas ma vie entière, si je veux qu'elle soit chrétienne ? Le travail et l'Eucharistie . . . Oui, ces deux mots me suffisent, et je veux me borner en ce moment à les méditer.

II

Le travail d'abord. Qu'est-ce que le travail ? Tout à la fois un châtement et un devoir, mais un devoir qui, précisément parce qu'il nous châtie, est pénible.

Le travail est un châtement. “ L'homme est né pour le travail, dit le saint homme Job, comme l'oiseau pour voler.” Oui, maintenant ; car aux jours de l'innocence, l'homme ressemblait davantage à l'oiseau. Son âme, son esprit, son cœur aspiraient et volaient vers Dieu, et le travail du paradis terrestre n'était qu'un loisir et une joie qui s'ajoutaient à sa félicité. Mais l'homme pêche, et depuis sa chute quel changement ! Hélas ! l'oiseau a continué de voler vers le ciel : l'homme n'a plus su que se courber vers la terre et y ramper. Le sol n'a plus produit pour lui que des ronces et des épines, et il n'a pu manger son pain qu'à la sueur de son front. Le travail est devenu un châtement austère.

Et toutefois Dieu, qui sait tirer le bien du mal, a voulu faire de ce châtement une grande et noble chose : il en a fait le devoir. Devoir et travail, c'est tout un, et le devoir comme le travail, s'impose à tous les hommes ; nul n'a droit de s'y soustraire. L'une de nos fautes les plus graves est de prétendre secouer le joug du travail.

Sans doute, le travail varie suivant les conditions diverses de notre existence ici-bas : à celui-ci, le travail des membres, à cet autre, celui de l'intelligence, à un troisième celui du cœur. Mais c'est toujours le travail, toujours le devoir, et le soin de la Providence est de le répartir entre tous les hommes ; elle est comme la reine de cette ruche immense, où toutes les abeilles font leur tâche : celle-ci le miel, celle-là la cire.

N'importe, tous les travaux, si petits et si vils qu'ils paraissent, sont grands et méritoires devant Dieu ; l'occupation la plus modeste vaut mieux que la plus somptueuse oisiveté . . . Cet écheveau de fil qu'une humble femme dévide, c'est à coup sûr une œuvre très humble, et, je le répète, cependant c'est une grande chose . . . c'est le travail.

Déjà néanmoins, je l'ai dit, précisément parce que le travail est une peine, il est très dur à supporter. Laboureur, vous creusez votre sillon ; artiste et ouvrier, vous façonnez la matière, et ce travail use vos membres ; savants, vous penchez votre front sur vos livres ; homme public, vous maniez les affaires de l'État, et ce travail affaïsse votre esprit ; vous, femme, épouse et mère, vous vous livrez avec ardeur aux soins de votre intérieur et de votre famille, vous veillez avec sollicitude sur l'avenir de vos fils, ou bien encore vous êtes la mère des pauvres ; vous n'épargnez pour eux ni vos démarches ni vos peines, et le travail dévore votre cœur ; vous enfin, qui que vous soyez, chrétien, vous luttez avec énergie contre vos passions et vos penchants mauvais vous mortifiez vos sens, vous pratiquez les vertus austères, et ce travail brise votre vie ! Oui ! le travail est un joug dur et un constant fardeau. Oh ! que j'ai de peine à subir ce joug ! Oh ! que ce fardeau me semble lourd... Il est temps, grand temps, que je me reporte vers l'Eucharistie.

III

Qu'est-ce que l'Eucharistie ? Le travail est un châtement, l'Eucharistie est une récompense ; le travail est un devoir pénible, et l'Eucharistie est un repos.

L'Eucharistie est une récompense. L'homme s'était éloigné de Dieu, et Dieu l'avait châtié ; mais l'homme, aux yeux de Dieu, est un enfant prodigue ; Dieu a voulu, comme un bon père, aller au-devant de lui et lui ouvrir ses bras ; d'abord, il s'est fait homme, et il a expié toutes nos fautes ; puis, pour ne plus nous laisser orphelins(1), il s'est caché au tabernacle ; et il demeure avec nous et près de nous jusqu'à la consommation des siècles(2) ; là il soutient toutes nos faiblesses, il remédie à toutes nos misères. Sans doute, il ne nous décharge pas de la loi du travail ; mais, pour nous animer au milieu de nos travaux, il consent à devenir pour nous une magnifique récompense. ' Je serai ta récompense ', nous dit-il, *ero merces tua*. L'ouvrier est digne de son salaire.(3) C'est moi-même qui suis ton salaire : *ero merces tua*. Ne t'en va pas demander aux vanités du monde une rémunération qui serait vaine ; je vaudrais mieux que toutes les richesses du monde, et je serai ta récompense : *ero merces tua*... Oh ! comment ne pas être touché de cette offre ! comment ne pas répondre à ce divin appel ! Comment, en face de cette couronne, ne pas accepter le combat ! Jacob travailla sept années et sept années encore pour posséder Rachel ; chaque matin, si nous le voulons, l'Eucharistie

nous offre ses divins embrassements, et nous pourrions demeurer oisifs !

L'Eucharistie est une récompense ; elle est aussi un repos. Voyez comme tout est calme autour du tabernacle, comme la paix y réside, comme on respire près de lui une atmosphère de repos... Eh bien, ce calme, cette paix, ce repos, l'Eucharistie les communique à toutes les âmes fidèles ; et, en effet, quelle est l'âme pieuse qui, après les fatigues d'une journée, n'aime à venir au pied du tabernacle et y redire la parole du Psalmiste : " C'est là mon repos " ? *Haec requies mea*. Elle ajoute avec le même prophète : " Mon cœur et ma chair se réjouissent en la présence du Dieu vivant ; le passereau se trouve une maison, la tourterelle un nid. Moi, Seigneur, je ne veux que vos autels "(1). Oui, ma maison c'est le tabernacle, maison bien close et bien abritée, où je suis sûr de trouver un asile ; oui, mon lit c'est le tabernacle, lit moelleux, où dorment les colombes, et où mon âme s'endort en vous... Sur ce point, ô âmes chrétiennes, c'est à vous-mêmes que j'en appelle. Rappelez-vous telle et telle circonstance où vos forces semblaient défaillir ; vous êtes venues chercher au pied des saints autels, le repos dont vous aviez besoin ; et, suivant l'expression du Psalmiste, " après avoir goûté le sommeil que Dieu donne à ceux qu'il aime "(2), vous vous êtes relevées plus ardentes pour les durs soucis du travail. L'Eucharistie est un repos !

IV

Ainsi il semble que l'Eucharistie soit placée en face du travail pour lui servir de contrepoids ; ne fuyons pas le travail, mais pour le supporter recourons à l'Eucharistie. Pas le travail sans l'Eucharistie, pas l'Eucharistie sans le travail : tel est le conseil que j'ose donner à l'âme chrétienne.

Pas le travail sans l'Eucharistie. Notre chair n'est pas de bronze, et nos membres ne sont pas d'airain ; l'Eucharistie allégera nos travaux. Hélas ! chaque jour a son mal à porter, ses œuvres à entreprendre, ses obstacles à vaincre ; servons-nous de l'Eucharistie. Bien vite, nous nous apercevrons que la communion de la veille ou celle du lendemain rendra notre travail plus facile.

Plus facile, mais surtout plus fructueux.

Quand les Apôtres jetaient leurs filets loin de la présence du Sauveur, ils travaillaient pendant la nuit entière, et ne pouvaient rien prendre ; mais Jésus-Christ paraissait sur la rive, il disait une seule parole, et la pêche devenait abondante. Ainsi de nous : si nous nous éloignons de Jésus-Christ, nous travaillons dans les ténèbres et sur une mer toujours ora-

(1) Jean, xiv, 18.

(2) Matth. xxviii, 20.

(3) 1 Tim., v. 18.

(1) Ps. lxxxiii, 4.

(2) Ibid., cxxvi, 2.

geuse, nous ne ferons rien. Mais Jésus-Christ veut se placer près de nous, il est au tabernacle comme sur la rive du temps et de l'éternité : qu'il dise une seule parole, et nous espérons des prodiges.

Ainsi, pas le travail sans l'Eucharistie, mais pas non plus l'Eucharistie sans le travail. Combien d'âmes chrétiennes s'imaginent que lorsqu'elles auront communié le matin, leur journée, si oisive qu'elle soit, aura été agréable à Dieu. Quelle erreur ! L'oisiveté du jour aura bien vite flétri et desséché ces saintes fleurs de la matinée. Le premier enseignement que l'Eucharistie nous donne, c'est que la piété envers elle ne doit jamais nous détourner d'aucun devoir, l'Eucharistie est le pain des forts ; elle ne saurait être l'aliment des lâches ; elle est la manne du désert, et il faut la recueillir avant le lever du soleil, pour que la journée demeure entière consacrée à l'accomplissement de nos devoirs.

V

Pas le travail sans l'Eucharistie, pas l'Eucharistie sans le travail. Non, unissons-les plutôt et en une même pensée et en un même amour. L'Épouse des cantiques pressait sur son cœur le bouquet de myrrhe : la myrrhe signifie le travail, parce qu'elle est la figure des travaux

et de la passion du Sauveur ; le bouquet rappelle Jésus-Christ, dont le parfum nous embaume dans la divine Eucharistie. Faisons comme l'Épouse des Cantiques : pressons sur notre cœur le bouquet de myrrhe(1) ; unissons l'Eucharistie et le travail ; alors nous travaillerons avec courage et avec joie ; alors tous nos jougs seront doux, tous nos fardeaux légers ; alors nous accomplirons facilement tous nos devoirs, alors nous serons vraiment chrétiens ; car, encore une fois je le répète, le travail et l'Eucharistie, c'est le résumé de la vie chrétienne.

MGR DE LA BOUILLERIE.

LA LOI DE COMPENSATION

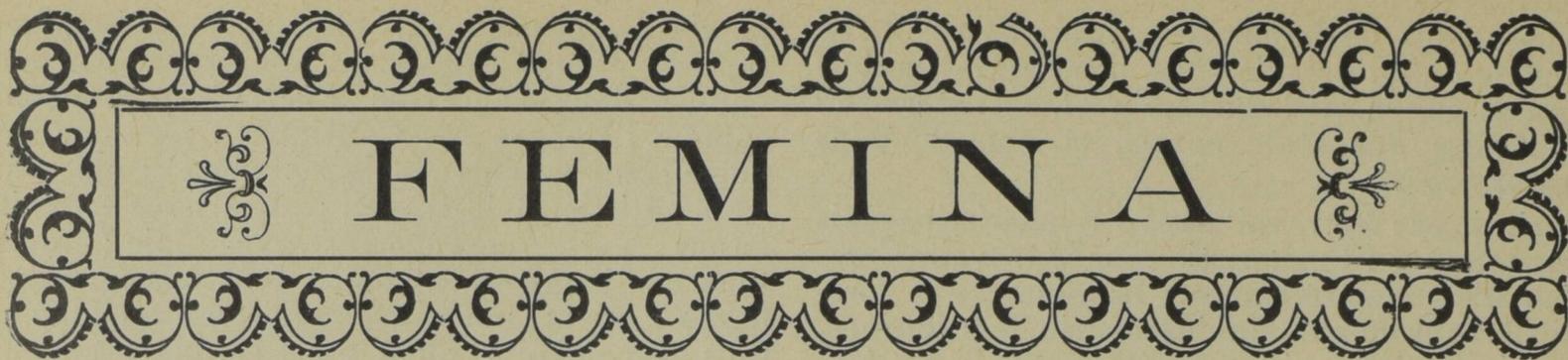
Au café, un philosophe explique comment, dans la nature, règne la loi de compensation : "Ainsi, dit-il, ceux qui sont privés d'un sens en ont un autre plus développé ; les aveugles, par exemple ont l'ouïe plus fine que nous.

— C'est pourtant vrai, s'écrie Calino ; voyez : quand quelqu'un a une jambe plus courte, l'autre est toujours plus longue !

(1) Cant., 1, 12.



PAYSAGE DU MARYLAND



De bonne grâce

L'INTENTION ne porte pas, quoi qu'on en dise, toute la valeur de nos actes; il y a de bonnes intentions qui ne réussissent que des maladresses; loin d'obliger et de faire plaisir, elles risquent fort de chagriner ou de déplaire.

Celle qui sait unir à l'obligeance la bienfaisance, fait apprécier son geste doublement. L'obligeance rend la bonté discrète, il y a des bontés sincères, brusques, gauches qui en croyant rendre service heurtent et blessent; il y en a d'autres qui se laissent solliciter longtemps et qui aiment à rappeler les faveurs accordées; il en est d'autres qui donnent généreusement mais qui conservent ces airs fiers et hautains, qui dans le regard, la démarche ou le geste donnent à la personne une allure blessante. Jointe à la bonté, l'obligeance corrigera ces petits travers, elle mettra dans le cœur le désintéressement qui est la première condition à remplir pour qu'un bienfait soit un acte de bonté.

Celle qui, dans les services rendus ne voit qu'un bon placement dont elle escompte le profit, ne connaît ni les pures inspirations ni les joies intimes de la bonté; c'est une femme d'affaire... et non une femme de cœur. L'obligeance est faite de bonne éducation, de courtoisie, de patience et d'abnégation, il en faut beaucoup pour rendre de très petits services par lesquels on est d'abord bon pour les siens; cette vertu exige de nous au profit des autres, l'abandon d'un goût, le renoncement à ce qui nous plaît; la vie se donne ainsi par miettes innombrables et pour ce, il est inutile d'aller bien loin... Dans notre entourage, parmi nos parents, nos amis, il y aura toujours des faibles et des souffrants auxquels nous pouvons nous dévouer et cela de bon cœur, de *bonne grâce*.

Combien de fois ne pouvons-nous faire preuve de complaisance, de bonne humeur, de gaieté même là où nous serions tentées de refuser ou de murmurer?

Un grand nombre d'occasions se rencontrent au cours d'une journée d'aider les autres, de se renoncer pour faire plaisir ou obliger, de rendre un petit service sans attendre qu'on nous le demande. Nous donnerons un peu de notre temps, un peu de notre peine et ce qui touchera le plus, ce sera notre délicatesse... car nous éviterons de ne rien laisser paraître de notre ennui et de notre contrariété. Nos rapports avec le prochain auront ainsi la douceur qui rendent les relations sociales plus agréables et les êtres meilleurs.

Certes il ne faut pas nous attendre à ce que cela se fasse sans heurt et sans lutte, notre égoïsme est là et plus d'une fois nous aurons à subir les assauts d'une nature pas trop bienveillante parfois... Chaque victoire sera un pas de fait dans la voie de la patience qui mène à la sérénité; par ces renoncements quotidiens et méritoires, nous travaillons à notre perfectionnement moral et certes le résultat en est si beau qu'il vaut bien un peu d'effort.

Jeanne LE FRANC.

BOITE AUX LETTRES

JEAN-MARIE.— Je partage votre manière de voir au sujet de vos lectures. Il y a des livres qui reposent, qui délassent l'esprit, on y retrouve souvent des souvenirs qui n'en sont point mais qui répondent à des aspirations qu'on découvre en soi-même. Un livre est un ami mystérieux et fidèle, le seul souvent dont on veuille entendre la voix et qu'il importe par conséquent de bien choisir.

Je serais heureuse de connaître votre appréciation au sujet du volume dont vous me parlez et que j'ai lu il y a quelques années.

ROSE-BLANCHE.— Je ne sais où vous pourriez avoir ce volume, pourquoi n'auriez-vous pas au lieu de ce livre un ouvrage sérieux qui serait bientôt votre meilleur ami ?

Il me ferait plaisir de feuilleter quelques pages de votre journal. Je vous engage à continuer cette bonne pratique, de noter ainsi tout ce qui vous arrive d'heureux durant le cours de vos journées ; vous trouverez là pour vos heures d'ennui plus tard un charme délicieux.

BATHILDE.— Beethoven était Allemand catholique, il a composé nombre de sonates, symphonies, concertos et plusieurs messes. Je ne saurais vous dire qu'elle a été sa dernière composition. Il mourut à Vienne en 1827 à l'âge de 57 ans.

Je vous remercie de vos bons souhaits. Ils se sont en partie réalisés.

LAURENTIENNE.— Votre missive m'est parvenue par un beau jour ensoleillé... comme vous l'aviez désiré. Vous dites : "Maman ne me comprend pas"... pauvre amie, si vous saviez comme elle vous aime et comme elle veut votre bonheur ! Appliquez-vous à la vie pratique, à quelque chose d'utile et votre maman sera là pour vous conseiller et vous aider. Avoir sa mère avec soi, entendre sa voix, pouvoir lui parler et la voir, oh ! mais c'est posséder un trésor et malheureusement pour plusieurs, ce trésor n'est apprécié que lorsqu'il est perdu.

Je suis heureuse de vous avoir aidée un peu ; soyez certaine que ce sera toujours un plaisir pour moi de vous être utile.

FLOCON DE NEIGE.— Savez-vous que ce gentil "Flocon de Neige" ne résistera pas au radieux soleil de mai. J'ai lu votre missive avec joie et je regrette que ce plaisir ne revienne pas plus souvent. Je fais votre message à Marcella qui se fera un bonheur de répondre à votre appel.

MARCELLA.— Voilà enfin le petit billet attendu avec tant de patience... il sera, je l'espère, aussi bienvenu que ses devanciers et saura vous apporter beaucoup de réconfort et peut-être sera un dérivatif à cette impression de solitude qui vous entoure. Il ne faut pas, ma chère amie, attendre des êtres qui nous entourent plus qu'ils ne peuvent donner et pour beaucoup l'égoïsme est une loi qu'ils se gardent bien d'enfreindre... Laissons passer, faisons notre petit devoir de chaque jour et gardons bien de ressentir un peu de rancune pour ceux qui nous méconnaissent ainsi ; ce ne serait pas de la grandeur d'âme et puis nous perdriions nos minces mérites...

Merci pour toutes les bonnes paroles que vous me dites, et revenez encore...

Jeanne LE FRANC.

PETITE POSTE

FLOCON DE NEIGE aimerait correspondre avec Marcella et pour ce il suffit d'adresser un mot à Jeanne Le Franc qui connaît où se niche ce frileux flocon ; sous les chaudes effusions d'une bonne amitié il se changera en une jolie Violette...

Jeanne LE FRANC.

Le souhait de la Violette

On raconte que lorsque naquit la violette, cette petite fleur bleue si jolie, Flore, la reine des jardins, se penchant vers elle, lui dit : "Fille de mon royaume, quel don est-il possible de joindre encore à ta gracieuseté ? — Donnez-moi, ô ma reine, dit la modeste fleurette, donnez-moi un peu d'herbe pour me cacher."

Et depuis, le vert feuillage voile la grâce de la timide violette, que trahit, cependant, son arôme délicieux.

Comme elle, garçons et fillettes, soyez humbles ; ne faites pas un vain étalage de vos qualités, de vos talents, mais abritez-les sous le voile de la modestie et ainsi, vous vous rendrez semblables à Jésus, Lui qui en dépit de sa beauté, de sa puissance infinie, se fit doux et humble...

Cousine ROBERTE.

Ce 9 février 1927.

L'INTERROGATOIRE LIBÉRATEUR

Arrêté et emprisonné pendant la tourmente révolutionnaire, et sur le point de passer en jugement, le marquis de Saint-Cyr subit l'interrogatoire d'identité :

- Noms, prénoms, qualités ?
 - Monsieur le marquis de Saint-Cyr.
 - Il n'y a plus de monsieur !
 - Marquis de Saint-Cyr.
 - Il n'y a plus de marquis !
 - De Saint-Cyr.
 - Il n'y a plus de particules !
 - Saint-Cyr.
 - Il n'y a plus de saints !
 - Cyr.
 - Il n'y a plus de sire.
 - Alors, puisque je n'existe pas, impossible de me supprimer !...
- Et il obtint sa grâce.

Le spectre des années

Minuit. La pleine lune brille.
Dans ses pâles rayons, je vois
Paraître des petites filles...
Celles que je fus autrefois.

Fantômes diaprés de nuances fanées,
Enfants aux clairs cheveux, brunes adolescentes,
Avec leur pas furtif d'éphémères passantes,
Voici venir l'une après l'une mes années...

Les petites en robe blanche,
Légères comme des cabris,
Qui se promenaient le dimanche
Sous les acacias fleuris ;

Les premières, pleines de joie... Elles sont quatre
Aux yeux de dauphinelle bleue, aux têtes blondes,
S'émerveillant déjà de la beauté du monde,
Mais ne songeant qu'à rire, encore, et qu'à s'ébattre.

Puis les élèves dissipées,
Insoucieuses des devoirs,
Qui préféraient à leurs poupées
Un nuage rouge du soir :

Cinq fillettes déjà moins heureuses de vivre,
Ames où la couleur des heures se reflète...
Leurs doigts frêles tachés d'une encre violette
Rimaient des vers boiteux et feuilletaient des livres.

Une autre, vaporeuse et fine,
Avec le cierge et le missel,
Flocon léger de mousseline
Qui voudrait s'envoler au ciel :

La nouvelle communiant auréolée
Du voile blanc fixé par un blanc diadème.
Oh ! le mystérieux parfum de chrysanthème
Que font la chair, l'étoffe et la cire mêlées !

Une autre, puis une autre encore,
Dans la chaleur et la clarté
Traversant les plaines que dore
Un éclatant soleil d'été.

Une autre, puis une autre... Et la quinzième, celle
Qui se paraît de fleurs aux rives de la Vèbre
Et s'en allait dans la fraîcheur et les ténèbres
Sous des ciels étoilés que les branches morcellent.

Deux encore passent la porte ;
Les voici toutes, à présent.
Et ces jeunes filles sont mortes
Comme périssent tous les ans.

Elles vivent pourtant aux yeux de quelques êtres
Qui ne m'ont pas revue et de moi se souviennent ;
Ainsi j'ai conservé leur image ancienne,
On pourra se revoir, un jour sans se connaître.

La lune glisse... Tout s'efface
Parmi l'ombre noire, excepté
Trois formes claires qu'une glace
Reflète dans l'obscurité.

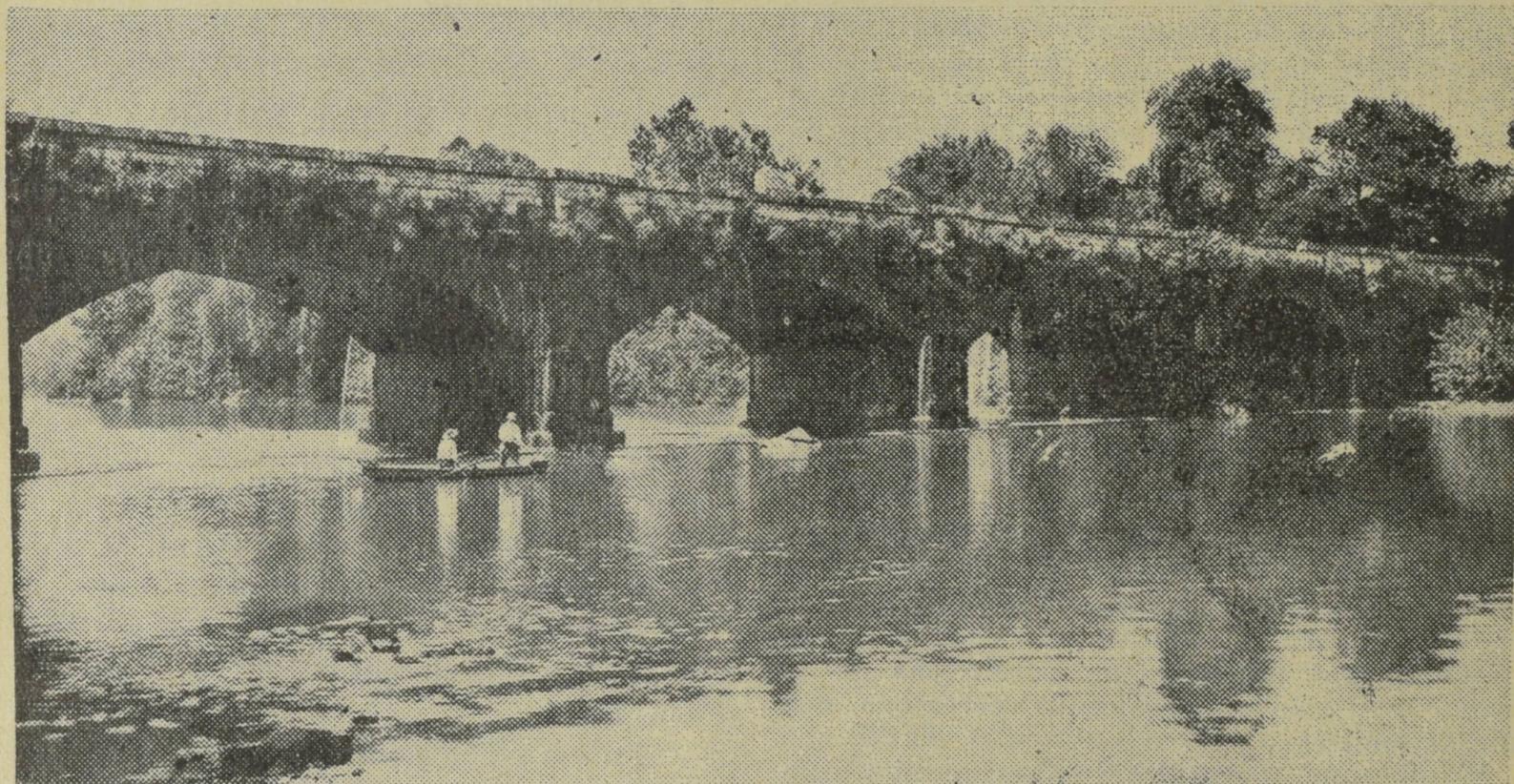
C'est, au fond du miroir, mes bras et mon visage
Où toute la clarté qui reste se rassemble.
Pâle comme l'envers d'une feuille de tremble
Ou comme, sur du sable noir, les coquillages...

Et toi, ma dix-huitième année
Qui dans le miroir obscurci
Te contemples, à peine née,
Tu vas bientôt mourir aussi.

Blanche CAZES.

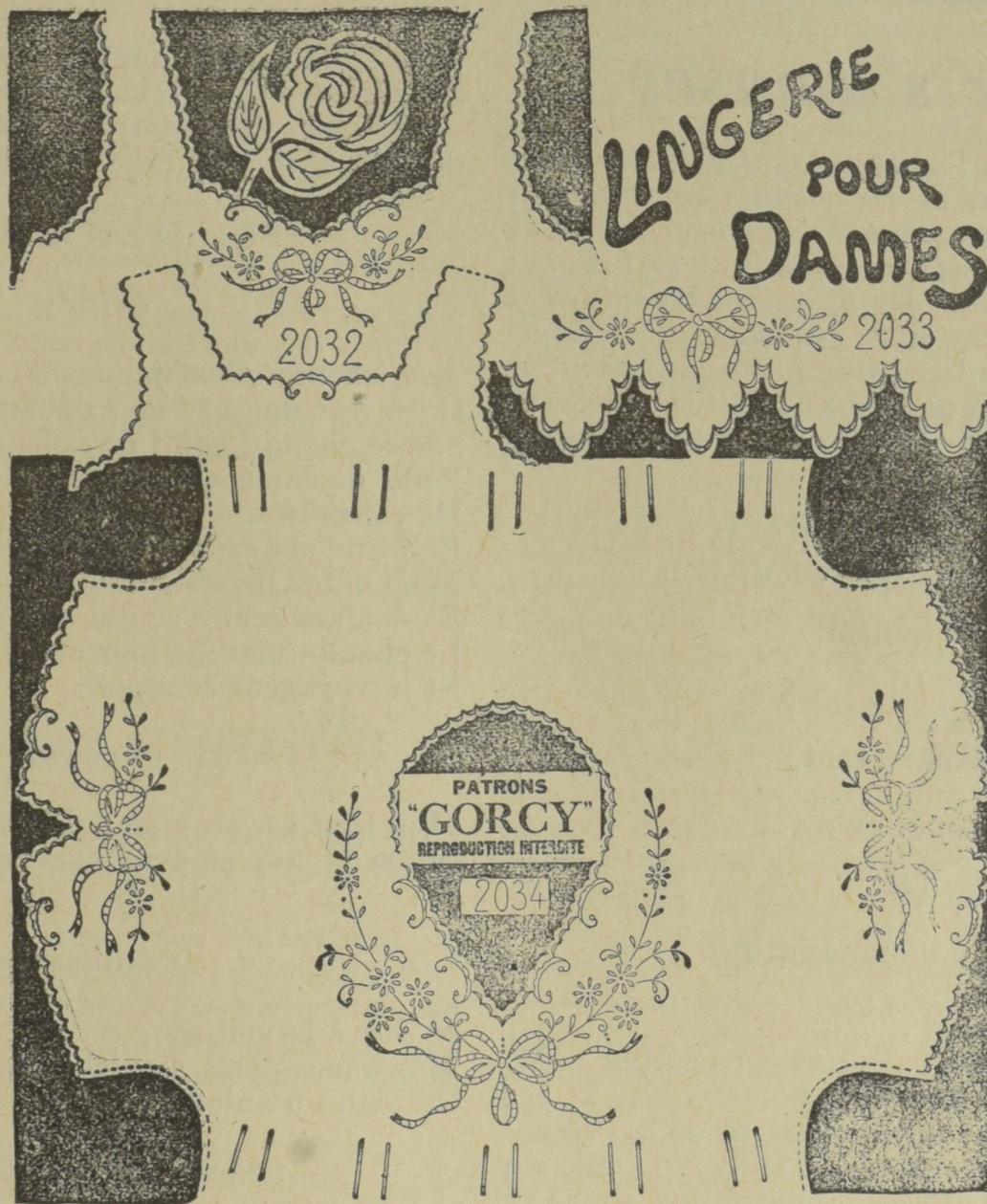
Janvier 1926.

Pages de la quinzième année, chez AUBANEL fils aîné, 15,
Place des Etudes, Avignon, France.



VIEIL AQUEDUC CONDUISANT LES EAUX DU CANAL CHASAPEAKE ET OHIO, AU DESSUS
DE LA RIVIERE MONOCACY

Patrons de broderie et ouvrages de dame DE L'APÔTRE



- 2032 — Cache corset, Patron à tracer, 15 cts. Au fer chaud, 25 cts ; étampé sur coton fini toile, 69 cts. Coton à broder C. B., 25 cts.
- 2033 — Feston pour bas de jupon et pantalon. Patron à tracer, 15 cts. Au fer chaud, 2 verges pour 30 cts. Jupon étampé sur coton fini toile, \$1.59. Coton à broder C. B. 60 cts.
- 2034 — Chemise de nuit, Patron à tracer, 20 cts. Au fer chaud, 30 cts. Étampée sur coton fini toile ou nansook bleu, rose, paille, \$1.98. Coton à broder C. B., 50 cts.

Nos lectrices pourront se procurer les patrons ci-dessus en nous envoyant le prix en bons de poste ou mandat.

Toute commande doit être adressée comme suit : SERVICE DES PATRONS DE BRODERIE DE L'APÔTRE, 103, rue Ste-Anne, Québec.

AU GOIN DU FEU

Pour s'amuser

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre à ceux de ses abonnés qui enverront toutes les réponses exactes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DU MOIS DE FÉVRIER

ENIGME

Air.

CHARADE

Me — Nil — mon — tant.

LOGOGRIPE

Ache — Hache — H.

QUESTION GÉOGRAPHIQUE

Yvetot.

Ont trouvé des solutions partielles : M. Belisle, 173, ave Burnside, Woonsocket, R. I. ; Mlle Bernadette Lanoie, Couvent de la Présentation, 27, rue Prospect, Holyoke, Mass. ; Abbé Lucien Leclerc, Sanatorium du Lac Édouard ; L'Hôpital Civique, près Québec ; Mlle Jeanne Grisé, St-Césaire, Rouville ; M. Raoul Milot, 154, St-François-Xavier, Les Trois-Rivières ; Mlles Cécile et Marie-Jeanne Leclerc, Loretteville.

Ont envoyé toutes les solutions exactes : M. le Dr W.-S. Chartrand, 1102, rue Somerset, Ottawa ; Mme J.-V. Rochefort, 516, ave Notre-Dame, Manchester, N. H. ; Rév. Frère Donat, 492, rue St-Jean, Québec ; Mme A.-H. St-Pierre, 8, rue Harris, Springvale, Me. ; M. A. Quintin, Collège St-Bernardin, Waterloo, Shefford ; Mlle Évangéline Nezan, 240, Breeze-Hill, Ottawa ; Mlle Céline Lachapelle, Couvent de Jésus-Marie, Sillery ; Mlle M.-L. Dufort, 6234, rue de Bordeaux, Montréal ; M. B. Reeves, 1891, Boul. Pie IX, Maisonneuve,

P. Q. ; Mlle Simonne Belisle, Pensionnat des SS. Grises de la Croix, Aylmer-Est, P. Q.

Les deux noms sortis de l'urne ont été ceux de Mlle Dufort et de M. Quintin.

JEUX D'ESPRIT N° 94

ÉNIGME

Mon chemin n'eut jamais d'ornière ;
Il est fort doux et sans poussière.
Sur ce chemin point de voleurs,
Point de carrosses, de charrettes,
De cabriolets, de brouettes ;
Point de chevaux, point de paveurs ;
Mais notez bien sur toute chose,
Et daignez croire ce qui suit ;
Le chemin marche jour et nuit,
Et le voyageur se repose.

CHARADE

Mon tout est au milieu de mon dernier,
Qui se trouve en deux parts coupé par mon
[premier.]

ANAGRAMME

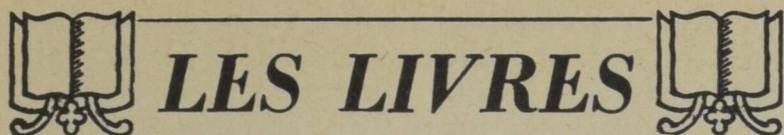
Je sers à la voiture ;
Mêlez mes pieds, au ciel vous verrez ma figure,
Ou bien un animal à la mine peu sure.

LOGOGRIPE HISTORIQUE

J'étais sur mes six pieds prince de l'Orient,
Sans tête l'on m'a vu par un destin brillant
De soldat devenir souverain d'Occident.

Pour que l'ouvrage de la vie soit beau, il faut mettre dans ses actions et ses jugements beaucoup de force et de droiture et dans ses sentiments beaucoup de bonté et d'indulgence.
— JOUBERT.

Il y a plus de joie dans une heure de sainteté que dans de nombreuses années de vie médiocre et dissipée telle que la nôtre. Avons-nous jamais goûté une joie qui fut égale à celle qu'on éprouve à se sentir en état de grâce ?
— Père FABER.



“ROME VISITÉE EN DIX JOURS”

Le Comité International pour l'érection du Temple Votif de la Paix a pris l'initiative de cette publication dans le but d'offrir aux étrangers accourus à Rome, non pas un guide exclusivement touristique, mais un guide qui sans négliger ce côté intéressant, serve également de compagnie fidèle et pratique dans les visites spirituelles que tout catholique doit faire aux plus grandes églises de la cité éternelle.

Cette idée a surtout inspiré la rédaction de cet essai. Les compilateurs se sont appliqués à composer un guide qui présentât ce “cachet” spécial et qui répondit en même temps aux exigences d'un court séjour à Rome.

C'est pourquoi ils ont cru utile de prendre toujours une des grandes basiliques, point de départ des différents itinéraires touristiques à l'intérieur de la ville.

Le point d'arrivée de chaque promenade est habituellement fixé à la place de Venise, centre principal de la plupart des lignes des tramways qui permettent aux visiteurs de suivre l'itinéraire indiqué en sens opposé.

Dans la présente brochure a été insérée une feuille volante donnant le plan schématique de Rome avec les indications pratiques pour un fréquente usage.

Ceux de nos lecteurs qui se proposent de faire le voyage d'Europe au cours de l'été prochain pourront se procurer ce guide de Rome au Siège du Comité pour le Temple votif international de la Paix, 14, Viale Mazzini, Rome, (49), Italie.

La grosse aiguille

Il y avait un jour une aiguille à repriser ; elle se trouvait elle-même si fine, qu'elle s'imaginait être une aiguille à coudre.

— Maintenant, faites bien attention, et tenez-moi bien, dit la grosse aiguille, aux doigts qui allaient la prendre. Ne me laissez pas tomber ; car, si je tombe par terre, je suis sûre qu'on ne me retrouvera jamais. Je suis si fine !

— Regardez un peu ; j'arrive avec ma suite, dit la grosse aiguille en tirant après elle un long fil ; mais le fil n'avait point de nœud.

Les doigts dirigèrent l'aiguille vers la pantoufle de la cuisinière ; le cuir en était déchiré dans la partie supérieure, et il fallait le raccommoder.

— Quel travail grossier ! dit l'aiguille ; jamais je ne pourrai traverser. Je me brise, je me brise.

Et, en effet, elle se brisa.

— Ne l'ai-je pas dit ! s'écria-t-elle, je suis trop fine.

— Elle ne vaut plus rien maintenant, dirent les doigts.

Pourtant, ils la tenaient toujours. La cuisinière lui fit une tête de cire, et s'en servit pour attacher son fichu.

— Me voilà devenue broche ! dit l'aiguille. Je savais bien que j'arriverais à de grands

honneurs. Lorsqu'on est quelque chose, on ne peut manquer de devenir quelque chose.

Et elle se donnait un air aussi fier que le cocher d'un carrosse d'apparât, et elle regardait de tous côtés.

— Oserai-je vous demander si vous êtes d'or ? dit l'épingle, sa voisine. Vous avez un bel extérieur et une tête extraordinaire ! Seulement, elle est un peu trop petite ; faites vos efforts pour qu'elle devienne plus grosse, afin de n'avoir pas plus besoin de cire que les autres.

Et là-dessus notre orgueilleuse se raidit et redressa si fort la tête, qu'elle tomba du fichu dans l'évier que la cuisinière était en train de laver.

— Je vais donc voyager, dit l'aiguille ; pourvu que je ne me perde pas !

Elle se perdit en effet.

— Je suis trop fine pour ce monde-là ! dit-elle pendant qu'elle gisait sur l'évier. Mais je sais ce que je suis, et c'est toujours une petite satisfaction.

Et elle conservait son maintien fier avec toute sa bonne humeur.

Et une foule de choses passèrent au-dessus d'elle en nageant ; des brins de bois, des pailles et des morceaux de vieilles gazettes.

— Regardez un peu comme tout ça nage ! dit-elle. Ils ne savent pas seulement ce qui se trouve par hasard au-dessous d'eux : c'est moi pourtant ! Voilà un brin de bois qui passe ; Il ne pense à rien au monde qu'à lui-même, à un brin de bois !... Tiens, voilà une page qui voyage ! Comme elle tourne, comme elle s'agite ! Ne va donc pas ainsi sans faire attention ; tu pourrais te cogner contre une pierre. Et ce morceau de journal, comme il se pavane ! Cependant, il y a longtemps qu'on a oublié ce qu'il disait. Moi seule, je reste patiente et tranquille ; je sais ma valeur et je la garderai toujours.

Un jour, elle sentit quelque chose à côté d'elle, quelque chose qui avait un éclat magnifique, et que l'aiguille prit pour un diamant. C'était un tesson de bouteille. L'aiguille lui adressa la parole, parce qu'il lui paraissait et se présentait comme une broche.

— Vous êtes sans doute un diamant ?

— Quelque chose d'approchant ?

Et alors chacun d'eux fut persuadé que l'autre était d'un grand prix. Et leur conversation roula principalement sur l'orgueil qui règne dans le monde.

— J'ai habité une boîte qui appartenait à une demoiselle, dit l'aiguille. Cette demoiselle était cuisinière. A chaque main, elle avait cinq doigts. Je n'ai jamais rien connu d'aussi prétentieux et d'aussi fier que ces doigts ; et cependant, ils n'étaient faits que pour me sortir de la boîte et pour m'y remettre.

— Ces doigts-là étaient-ils nobles de naissance ? demanda le tesson.

— Nobles ! reprit l'aiguille, non, mais vaniteux, ils étaient cinq frères... et tous étaient nés... doigts ! ils se tenaient orgueilleusement l'un à côté de l'autre, quoique de différente longueur. Le plus en dehors, le pouce, court et épais, restait à l'écart ; comme il n'avait qu'une articulation, il ne pouvait se courber qu'en un seul endroit ; mais il disait toujours que, si un homme l'avait une fois perdu, il ne serait plus bon pour le service militaire.

— Le second doigt goûtait tantôt des confitures et tantôt de la moutarde ; il montrait le soleil et la lune, et c'était lui qui appuyait sur la plume lorsqu'on voulait écrire.

— Le troisième regardait par-dessus les épaules de tous les autres. Le quatrième portait une ceinture d'or, et le petit dernier ne faisait rien du tout ; aussi en était-il extraordinairement fier. On ne trouvait rien chez eux que la forfanterie, et encore de la forfanterie, aussi je les ai quittés.

— Et maintenant, nous voilà assis ici et nous brillons, dit le tesson.

A ce moment, on versa de l'eau dans l'évier. L'eau coula par-dessus les bords et les entraîna.

— Voilà que nous avançons enfin.

Le tesson continua sa route, mais l'aiguille s'arrêta dans le ruisseau.

— Là ! je ne bouge plus ; je suis trop fine, mais j'ai bien droit d'en être fière !

Effectivement, elle resta là, tout entière à ses grandes pensées.

— Je finirai par croire que je suis née d'un rayon de soleil, tant je suis fine. Il me semble que les rayons de soleil viennent me chercher jusque dans l'eau. Mais je suis si fine que ma mère ne peut pas me trouver. Si encore j'avais l'œil qu'on m'a enlevé, je pourrais pleurer, du moins ! Non, je ne voudrais pas pleurer ; ce n'est pas digne de moi !

Un jour, des gamins vinrent fouiller dans le

ruisseau. Ils cherchaient de vieux clous, des liards et autres richesses pareilles. Le travail n'était pas ragoûtant ; mais, que voulez-vous ? ils y trouvaient leur plaisir, et chacun prend le sien où il le trouve.

— Oh ! là ! là ! s'écria l'un d'eux en se piquant à l'aiguille. En voilà une gueuse !

— Je ne suis pas une gueuse ; je suis une demoiselle distinguée, dit l'aiguille.

Mais personne ne l'entendait. En attendant, la cire s'était détachée, et l'aiguille était redevenue noire des pieds à la tête ; mais le noir fait paraître la taille plus svelte, elle se croyait donc plus fine que jamais.

— Voilà une coque d'œuf qui arrive, dirent les gamins, et ils attachèrent l'aiguille à la coque.

— A la bonne heure ! dit-elle ; maintenant, je dois faire de l'effet, puisque je suis noire et que les murailles qui m'entourent sont toutes blanches. On m'aperçoit au moins ! Pourvu que je n'attrape pas le mal de mer ! Cela me briserait.

Elle n'eut pas le mal de mer et ne fut point brisée.

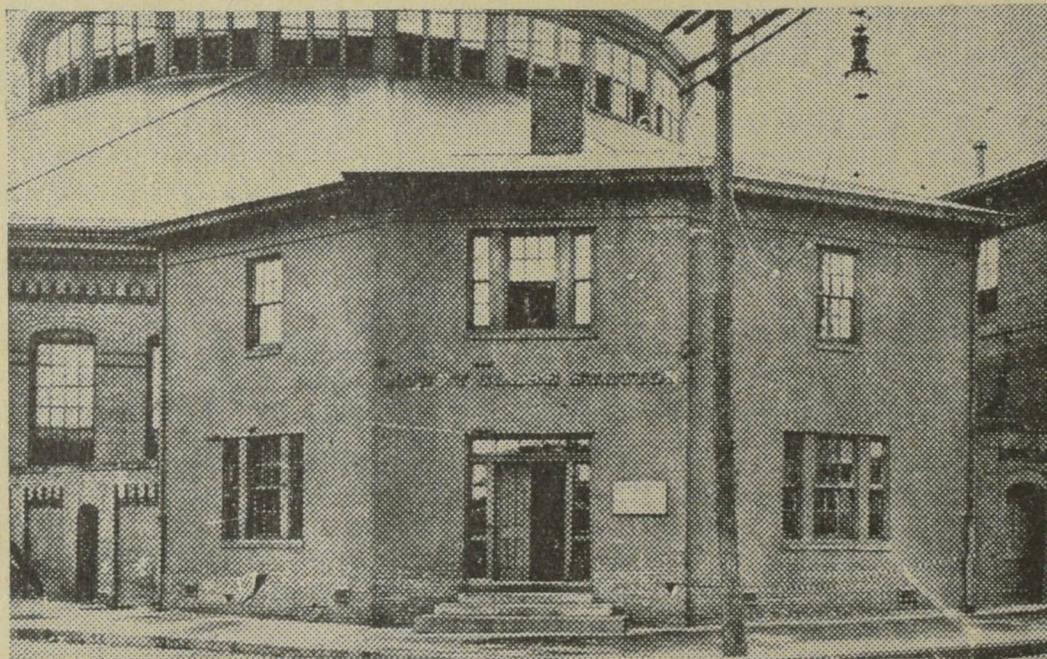
— Quelle chance d'avoir un ventre d'acier quand on voyage sur mer : C'est par là que je veux mieux qu'un homme. Qui peut se flatter d'avoir un ventre pareil ? Voilà une bonne constitution ! Plus on est fin, moins on est exposé.

Crac ! fit la coque. C'est une voiture de roulier qui passait sur elle.

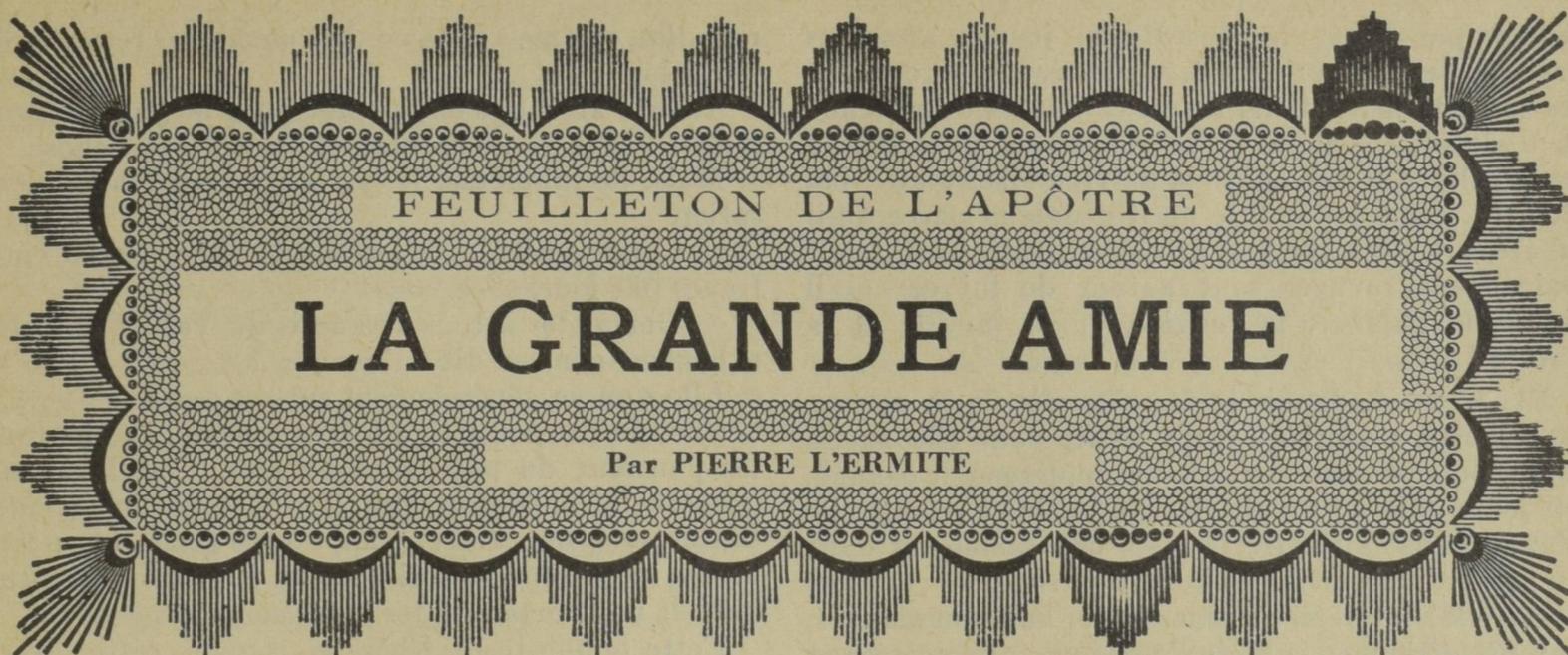
— Ciel ! Que je me sens oppressée ! dit l'aiguille. Je crois que j'ai le mal de mer. Je suis toute brisée.

Elle ne l'était pourtant pas, quoique la voiture eût passé sur elle. Elle gisait comme auparavant, étendue tout de son long dans le ruisseau. Qu'elle y reste !

ANDERSEN.



LA PREMIÈRE STATION de CHEMIN de FER de l'AMÉRIQUE du NORD
Cette maison est située rue Poppleton, Baltimore.



No 7

CHAPITRE XIV

Les morts vont vite, dit-on quelquefois.

Et les vivants ! . . .

Les usines de MM. Harmmster fonctionnent dans la vallée depuis dix-huit mois à peine, et déjà tout est changé, le pays et les cœurs.

Dans ce trou noir, suant l'ennui, le dégoût et la haine, sillonné de routes fangeuses, coupé de longs murs tristes, sur lesquels s'étale toute une nouvelle littérature démagogique, qui reconnaîtrait le coquet Val d'Api, dont les toits rouges et les chaumés ressemblaient jadis à des fleurs de pourpre et d'or gaiement perdues au milieu des prés verts ? . . .

Et ces hommes hâvres, souillés de poussière de houille, ces hommes qui balancent à bout de bras une gamelle contenant "la pâtée" du soir, sont-ils les mêmes que les paysans d'autrefois ? . . .

En tous cas, ils ne regardent plus de la même façon.

Même chez les meilleurs, quelque chose a changé : il y a de tout dans l'expression tirée de ces figures : de l'envie, de l'orgueil, de la défiance devant l'avenir, le regret d'un ancien bonheur qui ne pourrait plus aujourd'hui rendre heureux . . . Quand Adam et Eve eurent goûté au fruit de l'arbre de la science, ils surent avoir, à la porte du Paradis, quelque chose de cette expression-là.

Mais, chez l'immense majorité des ouvriers du Vall'Api, ce sentiment n'est plus seulement une nuance qu'on étudie, qu'on cherche à définir : il devient une réalité très accusée, très triste aussi.

A lieu de saluer cordialement comme jadis quand ils renaient des champs, assis sur la croupe de leurs chevaux de labour, aujourd'hui ils passent indifférents, lisant un journal avancé, ou continuant une discussion commencée tout à l'heure devant le compte de Soupot.

Et lorsque la cloche a sonné, quand les deux larges portes de fer se sont refermées sur ces hommes, alors l'âme semble avoir aspiré la vie de toute la contrée aussi loin qu'on peut voir, les champs sont déserts ; peine si, de temps en temps, au détour

d'une ruelle, on croise une femme malade ou trop vieille pour aller aux fabriques. Seule, la vue des troupes de marmots, jouant dans quelque terrain vague, annonce que le pays existe encore au delà de ces grands murs gris, entre lesquels les cheminées vomissent une fumée puante qui s'attache à tout. Et cette mort du pays dure chaque jour douze heures, sans en excepter les dimanches et les fêtes.

Le soir, quand, à 7 heures précises, l'usine des Harmmster ouvre de nouveau ses portes, et que les équipes de nuit viennent remplacer les équipes de jour, alors, sous l'œil du contrôleur, sortent des flots humains ouvriers fatigués, silencieux, qui semblent garder là, derrière leur front plissé, une pensée vague de révolte ; ouvrières en cheveux, qui n'ont plus rien de la femme, ni la réserve, ni la pudeur, ni la grâce ; filles jaunes et hardies qui parlent haut, plaisantent avec les apprentis, et, le visage effrayé, se précipitent pour toucher du fer quand, par hasard, le vieil abbé Hans passe dans leurs rangs.

Car la grande lutte bat son plein. Alberte réalise sa menace !

Jacques l'a refusée pour alliée ; maintenant, elle est devant lui comme une adversaire terrible, passionnée, dont on ne peut pas prévoir encore le dernier mot, et qui ne reculera devant rien pour atteindre son but. Avec elle, l'usine ne sera pas seulement cette agglomération, dangereuse sans doute, mais que de grands chrétiens ont su préserver à force de dévouement contre les ferments mauvais, toujours prêts à se développer en son sein.

Une usine chrétienne . . . familiale ? . . . Allons donc ! . . .

Entre les mains d'Alberte, l'usine ne peut être qu'un instrument de rapport et de combat, une arme pour se grandir, pour éclabousser la région entière de sa personnalité . . . un moyen pour atteindre Jacques jusqu'au fond de sa Ferlandière et le forcer à sortir de son silencieux dédain ! . . .

Quand, de sa fenêtre, il verra, crénelant les côteaux, le toit aigu et les cheminées des usines . . . quand, par les vents d'Ouest, les lourdes fumées iront battre

là-bas, par-dessus le Bois-Roux, jusque dans les baies de ses serres ; quand, sur les routes, il croisera ses anciens journaliers, les yeux dilatés de rancune et d'alcool... alors, il se rappellera peut-être la jeune fille qui lui offrit la paix, un soir, au bal officiel... une jeune fille qu'il dédaigna parce qu'il se croyait hors de ses atteintes, mais qui allait maintenant ravager tout autour de lui ce qu'il aimait le plus... la religion... sa famille et la nature !...

Et, en effet, depuis le fameux soir de la chasse, où Alberte a senti qu'il n'y avait pour elle aucun espoir possible, son attitude a complètement changé. La jeune fille ne savait rien de l'usine ; jamais elle n'avait pensé à mettre le pied, non seulement dans un atelier, mais même au bureau de son père ; aujourd'hui, elle s'intéresse au grand livre, aux commandes, aux perfectionnements de l'outillage, aux entrées et aux sorties.

Jadis, elle dédaignait le paysan, l'ignorait ; aujourd'hui, elle l'étudie, le cherche, le flatte, répond à ses saluts ; et quand, dans ses courses perpétuelles et fiévreuses au travers du Val, elle a passé le Bois-Roux, alors il semble que le voisinage de la Ferlandière exalte sa nature ardente, que le besoin de vengeance l'excite au point de lui faire oublier les règles élémentaires de la correction du voisinage ; et, dans Fumeçon ou dans la Neigerie, les deux hameaux qui fournissent les journaliers à l'Abbaye et à la Ferlandière, on ne compte plus les jours où Alberte a trouvé le moyen d'arrêter sa voiture, et de causer là, au bord du chemin, avec les hommes de Jacques.

— Eh bien ! Mathieu, la récolte est-elle bonne... ?

— Peuh ! Et, avec son geste séculaire, le paysan avance la lèvre inférieure en un signe de misère. Pour être bonne... sûrement qu'elle ne sera pas bonne...

— D'ailleurs, reprend Alberte, n'est-ce pas, Mathieu, elle n'est jamais bonne ?...

— Certainement... il y a toujours quelque chose contre nous... il gèle ou il grêle, il tombe trop ou pas assez d'eau... les vignes coulent ou bien le soleil rôtit tout... une terre de malheur, quoi !...

— Eh bien ! fait Alberte d'un air étonné, pourquoi ne les quittez-vous pas, vos terres ?...

— Les quitter ! c'est facile à dire pour vous, Mademoiselle, qui avez des écus, mais pour nous autres, il faut bien vivre !... il faut bien manger du pain !...

— Mais, Mathieu, à l'usine vous gagneriez non seulement votre pain, mais encore quelque chose avec !

Alors le paysan regarde d'un air méfiant en assujettissant sa casquette.

— C'est-il si sûr que cela... ?

— Absolument sûr !

— Et combien qu'on y gagne, à votre usine... ?

— Trois... quatre... et jusqu'à cinq francs par jour.

— Cinq francs par jour !!

Le paysan crache dans ses mains, reprend sa bêche, et se met à travailler quelques minutes sans

rien dire, comme s'il ne voulait même pas regarder la tentation.

Alberte attend, sans insister pour ne pas compromettre l'effet de ses paroles, et parle d'autre chose.

Mais, de lui-même, le paysan reprend la conversation

— Comme cela... c'est sûr... on y gagne cinq francs par jour, chez vous ?

— Demandez à tous vos amis du Val ; d'ailleurs, si le cœur vous en dit... essayez !...

Elle s'en va généralement sur ces mots.

Comme Soupot arrive à la rescousse, et que tous les journaux du pays sont achetés, c'est la même perpétuelle obsession qui, tantôt sous une forme, tantôt sous une autre, frappe sans cesse à la porte de ces intelligences de simples et jette le cultivateur dans le pays mauvais des indécisions et des rêves.

Cette bonne terre, légère et chaude, cette terre qui fleure un parfum puissant et mystérieux... cette terre qui semble conserver sous sa rude enveloppe l'âme invisible des choses matérielles, cette terre, c'est la sienne... c'est celle de son père... de tous ses aïeux !... Ils dorment là dans son sein leur tranquille sommeil, comme un ami se repose dans les bras d'un ami...

Cette terre... ? mais elle est faite de leur poussière !... elle est rendue sainte par leur souvenir !...

Quitter les champs pour aller à l'usine ?... Que diraient les anciens, s'ils voyaient cette apostasie !... eux qui ont tant travaillé pour, à un lopin de terre, ajouter un autre lopin !...

Quitter les champs... ? c'est-à-dire, au lieu du grand air pur qui vous arrive du bout de l'horizon respirer l'atmosphère des ateliers en commun l'odeur fade des peausseries, des tanneries, de mégisseries...

... Au lieu de la grande voûte bleue qui respire, dit, là-haut, à des milliers de mètres au-dessus du sol, sentir sur sa tête des voûtes de caves où grince la menace mauvaise de poulies, des arbres de coupe et des transmissions !

Au lieu de la liberté absolue de sa vie, voir l'esclavage des patrons juifs, des contremaîtres, des camarades, les jalousies, les haines d'atelier ! Se trouver peut-être dans l'impossibilité de mettre le pied dans une église, sans entendre éclater un ricanement ou voir se hausser de pitié les épaules des frères et amis.

Non !... à l'usine... ! Jamais ! !

Et pourtant... ?

Si vraiment on recule quand on ne change rien... ?

Si vraiment la ville... c'est le progrès... la terre, au contraire, l'abrutissement dans l'ignorance de tout... ?

... Si vraiment l'argent est la seule puissance au monde... ? S'il faut se défier de l'avenir... ? Si le seul moyen de le sauvegarder, cet avenir, est d'avoir de l'argent... beaucoup d'argent autour de soi... ?

Alors peut-être cette grande jeune fille a-t-elle raison ?

Et puis, l'usine est-elle bien réellement ce que les partisans de M. de la Ferlandière racontent ?

Sans doute, certains s'en plaignent, mais combien d'autres en exultent !... Cela engage-t-il beaucoup d'essayer, pendant l'hiver, par exemple, après les moissons faites, les récoltes rentrées... ?

— Et comme cela, moi, on m'y prendrait, à l'usine... en octobre... ?

— Quand vous voudrez.

— Et à moi, combien que vous me donneriez... ? Je ne suis plus une jeunesse !

— C'est possible... mais on vous mettrait aux magasins d'expédition, et vous trouveriez bien moyen de gagner 3 fr. 50 par jour... pour commencer...

Et la tentation se faisait plus immédiate, presque déjà victorieuse : 3 fr. 50 par jour... ! alors qu'après avoir travaillé toute l'année au champs, il n'avait que l'espoir d'une moisson qui peut-être ne mûrirait pas !...

Et le paysan se remettait à biner son champ, soucieux, ébranlé, travaillant avec des bras déjà mous.

L oiseau avait du plomb dans l'aile.

Parfois les chaumières, les hameaux les plus reculés voyaient arriver les journaux inconnus, créés tout exprès pour soutenir la lutte menée par les usines : la *Sentinelle du Val* ou l'*Eclairneur de Frilleux*. Les paysans hésitaient d'abord à déchirer la bande, à cause du prix de l'abonnement ; mais on les dévorait ensuite, le soir, à la veillée, quand on savait par d'autres que tous ces journaux étaient donnés pour rien.

Les cabarets, les réunions publiques complétaient l'œuvre ; et, lentement d'abord, l'un attirant l'autre, le cœur gros, les yeux baissés, presque en se cachant, comme s'ils faisaient une lâcheté, les jeunes hommes sont partis, puis les vieux les ont suivis par fournées... presque par hameaux... Maintenant, on s'inscrit d'avance, on sollicite ouvertement des recommandations, on mendie une place à l'usine.

Nathan Harmmster est même presque effrayé de cette foule qui vient à lui.

Mais sa fille, est toujours là, derrière lui ; elle le pousse, le fait aller de l'avant, embaucher toujours et sans cesse. Elle a son idée bien chevillée, là, dans sa tête

— Pourquoi ne pas utiliser les bras qui t'arrivent, puisque tu as largement des commandes en quantité suffisante ?...

— Elles ne continueront pas !... Je serai obligé de renvoyer des ouvriers, je ferai des mécontents, et, à la fin, j'aurai tout le pays contre moi au moment des élections.

Alberte, calme, énergique, répond toujours avec une ténacité que rien n'ébranle :

— Les commandes continueront, tu ne renverras personne... et tout le monde sera content... excepté *lui* ?

— Lui... qui... ? demande Nathan.

— C'est mon affaire.

Et la jeune fille a un mauvais sourire.

Alberte part alors à Paris, fait de véritables tournées commerciales, jette avec une ardeur fiévreuse dans la balance des affaires toute son intelligence, toute sa volonté, toute sa séduction de femme du monde.

— Mais on t'a changé ta fille... répète avec admiration le gros Victor.

— C'est vrai... , depuis des mois, je ne la reconnais plus.

Et Nathan, dans son bureau, frotte l'une contre l'autre ses mains molles. Songez donc !... une enfant de vingt ans... oublier les chiffons et les dentelles, les théâtres et les bals, pour s'occuper de peaux, de clous et de souliers ! Avoir sa fille pour fanatique associée !... Décidément, Alberte était de race... , et ces chances-là n'arrivaient qu'à lui !

Alberte reçoit toutes ces louanges d'un air distrait ; mais, à certains jours, elle monte dans sa chambre, et, comme elle l'avait fait une première fois, au début de son séjour dans le pays, elle ouvre sa fenêtre, et, les deux bras sur le balcon de pierre, regarde, là-bas, dans la direction de la Neigerie, les toits rouges de la Ferlandière.

— ... Il ne donnera donc pas signe de vie... le fameux terrien qui l'habite... ? Et que se passe-t-il en réalité au delà de cette façade silencieuse et indifférente, derrière laquelle il semble vouloir s'abriter... ? Mes attaques, pourtant, doivent porter en plein cœur !...

Et la haine d'Alberte s'augmente encore par l'ignorance même de l'effet qu'elle produit.

*

* *

Indifférent... ? Jacques ne l'est pas.

Comme l'habitant des côtes, chaque jour, voit la mer mordre son rivage et jeter de plus en plus près l'écume de ses vagues devant sa demeure, Jacques observe Alberte avec une inquiétude qu'il dissimule à tous ; et plus d'une fois, à cette heure où la campagne mélancolique s'attriste d'ombre, Jacques s'est arrêté à la limite de ses derniers champs, et longuement a regardé vers le Val d'Api, dont les fumées s'étendent sous le ciel comme un voile de deuil...

Que veulent-ils, les usiniers de là-bas... ?

Que signifient les incartades et le zèle indiscret d'Alberte ?

D'abord il n'avait pas bien compris... Avec certaines femmes, d'ailleurs, on ne sait jamais. Mais Alberte est une violente, et, après avoir rusé quelque temps, elle démasque tout à coup son jeu d'une façon presque brutale.

Un matin, Jacques, soucieux de la santé d'Odile, allait se rendre à l'Abbaye, quand, au poteau blanc, il s'arrêta tout à coup, stupéfait : collée comme un défi sur tous les peupliers de la route, dont le demi-cercle se dessine devant les étangs de la Ferlandière, une affiche blanche attire irrésistiblement l'attention.

Jacques s'approche et lit

VILLE DU VAL D'API

ENQUÊTE "de incommodo".

Le maire porte à la connaissance des habitants de la ville et des communes du Val d'Api, qu'il a été déposé sur les bureaux de la mairie un projet de MM. Harmmster frères, tendant à l'établissement d'une clouterie et d'un immense bâtiment pour le séchage des peaux sur la hauteur du Bois-Roux.

Les réclamations pouvant surgir de la part des intéressés seront reçues au bureau de la mairie, ouvert tous les jours, de 2 à 4 heures, jusqu'au 13 juillet, à 6 heures du soir.

Le Maire, ÉTIENNE.

Jacques relut l'affiche deux fois, ne pouvant en croire ses yeux.

Tout, en effet, dans cette note officielle, semblait une impossibilité.

D'abord, le Bois-Roux était loué, à lui, Jacques de la Ferlandière, jusqu'à la fin de la chasse.

Ensuite, établir une clouterie sur une hauteur, à trois kilomètres des usines de cordonnerie, paraissait un non-sens, une idée éclore dans un cerveau de fou.

Enfin, le Bois-Roux appartenait en toute propriété à Étienne, son ami, qui ne pouvait pas se prêter à une combinaison rendant désormais impossible la vie d'Odile à l'Abbaye. Et comme Jacques réfléchissait là, au pied des grands peupliers, tout d'un coup il se frappa le front : il avait deviné ! . . .

La pensée d'Alberte lui apparaissait maintenant nette . . . indiscutable. A partir de la lisière du Bois-Roux, tout le pays appartient à l'Abbaye et à la Ferlandière ; mais ce bois, peu considérable en lui-même, constitue par sa topographie une véritable position stratégique à cheval sur les deux routes, et très accidenté, il isole complètement un pays de l'autre, et c'est à peine si, les jours de fête, les ouvriers dépassent l'octroi de Brésolettes, pour venir se promener dans une campagne dont les lignes austères et la solitude ne disent plus rien à leur âme.

Mais si une usine s'établit en haut de ce bois, la situation change complètement : c'est une sorte de défi perpétuel jeté aux deux maisons . . . c'est, l'Abbaye empoisonnée sous les yeux impuissants de Jacques ; c'est le contact forcé entre la maison d'Odile et les vulgarités de l'usine socialiste . . . c'est Alberte plongeant dans leurs deux vies, fouillant dans leur intérieur, espionnant leurs allées et venues, surveillant de son œil hardi les délicatesses timides de leur amour.

Oui, la main d'Alberte est là . . . Un tel raffinement dans la perfidie, une pensée si traîtresse ne peut avoir germé que dans le cœur d'une femme qui aime . . .

Alors Jacques rentre chez lui, prend un cheval, et, sans s'arrêter à l'Abbaye, où, devant Odile, il n'est pas sûr de pouvoir se contenir, file droit

jusqu'à la mairie du Val d'Api, où il pense trouver Étienne.

Par malheur, le maire venait d'en sortir pour rentrer chez lui.

Le jeune homme, qui veut absolument le joindre, se rend aussitôt à sa maison. La bonne, une nouvelle, que Jacques ne connaît pas, répond en hésitant :

— M. Étienne est absent pour toute la journée . . .

— Eh bien ? allez lui dire que M. de la Ferlandière, son ami, est ici, et qu'il a besoin, absolument besoin de lui parler le plus tôt possible.

— Mais puisque je dis à Monsieur que Monsieur est sorti . . .

— C'est bon . . . faites ce que je vous dis.

Alors, dans le milieu de la petite cour carrée tout encadrée de vigne vierge, Jacques se promène quelques instants ; puis, brusquement, doutant de la loyauté du maire, trouvant le temps long, n'y tenant plus, appelle de sa voix impérieuse sous les fenêtres du maire

— Étienne !

Timidement, un coin de rideau se lève dans la chambre à coucher ; ce ne fut presque rien, un mouvement imperceptible, mais Jacques l'a vu.

Alors, il passe devant la bonne interdite, monte l'escalier, frappe, ouvre, et se trouve devant Étienne, très rouge, debout devant une table chargée de coupes et de devis.

Les deux hommes se regardèrent, Jacques les yeux bien droits, Étienne embarrassé.

— Eh bien ! on a donc des raisons pour ne plus y être pour ses amis . . . !

— Mais . . .

— Et pourtant, je viens vous rendre un grand service . . . c'est d'ailleurs la monnaie de votre pièce, car vous-même, il y a deux ans, êtes venue me trouver en ami pour me faire aller au bal des Harmmster . . . C'était un service alors que vous aussi prétendiez me rendre . . .

Étienne promène ses regards un peu partout, ne sachant pas au juste quelle attitude prendre . . .

— . . . Oui continue Jacques, figurez-vous qu'on a collé cette nuit partout devant la Ferlandière une affiche de baine, et on a poussé l'audace jusqu'à signer de votre nom. Je viens vous demander si vous la connaissez . . . ?

— Laquelle . . . ? balbutie Étienne.

— Oh ! c'est très simple les juifs — vous savez bien, ceux des cuirs et des souliers . . . — émettent sur ce papier la prétention d'installer deux succursales de leur usine à cinq cents mètres de l'Abbaye . . . c'est vrai, cela . . . ?

— Mais je n'y puis rien ! . . .

Alors M. de la Ferlandière, croisant les bras sur sa poitrine, regarde avec commisération cet homme dont la chevelure est déjà blanche, et que ses rêves ambitieux amènent à de pareilles compromissions.

— Vous n'y pouvez rien . . . ? répète Jacques. C'est tout ce que vous trouvez à répondre . . . ? Ainsi . . . Étienne, mon vieil Étienne, vous que je connais et que j'aime depuis vingt ans ; vous, un vieux de la terre, on vous a changé aussi ! . . . et,

au soir de votre vie, vous allez devenir apostat et renier tout votre passé ! Arrêtez-vous !... ces gens-là vous prennent même l'honneur, car vous venez de mentir, Étienne !... vous avez répondu que vous ne pouviez rien ; or, vous êtes maire... le Bois-Roux vous appartient à vous, et à vous seul !... Vous êtes donc pour deux motifs le maître absolu de la situation, et l'infamie ne se fera que si vous voulez qu'elle se consume. Oh ! Étienne ! vous que je m'étais habitué à regarder comme un ami !...

— J'en suis un !...

— Alors, pourquoi me tirez-vous dans le dos... ? Pourquoi donnez-vous à mes ennemis des armes contre moi... contre ma petite Odile surtout... ? Vous ne comprenez pas que tout ce qu'on fait contre l'Abbaye me touche au plus profond du cœur ?

— Mais je ne sais pas ce que vous voulez dire... répond Étienne.

— Si !... vous le savez !... Et c'est dur à moi, jeune homme, de vous dire, à vous, vieillard à cheveux blancs "Vous vous trompez peut-être, mais vous me trompez moi, certainement" ; et j'ajoute : ce n'est pas vous le premier qui avez pensé à vendre votre Bois-Roux...

— Non...

— Alors... c'est Albert Harmmster !

— Elle vous l'a dit... ? demande Étienne très étonné et incapable de soutenir longtemps un rôle.

— Non, mais j'en suis sûr !

— C'est curieux !... murmure Étienne, comme se parlant à lui-même.

—... Pour de l'argent... peut-être ? demande Jacques continuant sa pensée.

Alors Étienne s'anime

— Oui ! précisément ! Alberte est venue, elle-même lui proposer l'affaire à la mairie. Une affaire inattendue, superbe ! tout le monde en aurait profité...

— Une affaire superbe, reprend Jacques d'un ton amer... Vous en êtes là, Étienne !... Le voisinage des Harmmster vous a gâté à ce point qu'une "affaire" soit le mot magique devant lequel tout s'évanouisse, tout disparaisse ! Souvenirs d'une terre que vous avez aimée... relations de voisinage... vieilles affections d'amis, pitié des choses... taisez-vous ! On va régler une affaire ! !...

— Vous exagérez !...

— Nullement une usine devant l'Abbaye, c'est la violation du petit coin dans lequel nous avions rêvé de vivre... ? c'est border de noir le cadre où demain se déroulera notre cher amour... Et voilà le cadeau de nocces que vous, le vieil ami, mettez dans notre corbeille de mariage... ? Je vous remercie...

— Et... combien de deniers vous donnera-t-on ?

— 30,000 francs...

— C'est beaucoup pour le Bois-Roux, mais bien peu pour l'estime de tout un pays...

— Le pays est avec moi...

— Le nouveau, peut-être... Mais l'ancien, celui dont vous êtes issu, et qui confia ses intérêts à votre

loyauté, celui-là, Étienne, gardera un long, un amer souvenir de votre trahison !

— Mais songez donc, Monsieur de la Ferlandière, 30,000 francs !

— 30,000 francs, répète Jacques... Les Judas sont chers !

Le maire bondit sous l'outrage, mais Jacques étend la main

— Étienne... un mot seulement, je ne vous demande qu'une chose...

— D'avance, je la refuse...

— Peut-être...

— Certainement !

— C'est bien une affaire que vous faites ?...

— Oui.

— Rien qu'une affaire ?...

— Oui... répond Étienne, avec un cynisme voulu qu'il accentue encore.

— Je vous en propose une meilleure !

Étienne regarde M. de la Ferlandière avec ces yeux particuliers du paysan qui ne comprend pas encore et se méfie.

— Je vous en propose une meilleure, répète Jacques une seconde fois.

— Ce n'est pas possible...

— Nous allons voir : On vous donne trente mille francs... ?

— Oui, j'ai la parole d'Alberte Harmmster.

— Mettez votre bois aux enchères, je vous promets d'en faire monter le prix.

Un instant, Étienne se tait.

C'est vrai, il n'a pas pensé à cette combinaison, quand la jeune fille de M. Harmmster est venue, l'autre soir, lui offrir 30,000 francs pour l'achat du Bois-Roux. Cette somme, d'abord, l'a ébloui, car le bois est nul comme rapport dans le pays ; mais, dans une enchère, Alberte certainement maintiendra le prix qu'elle a offert ; donc, il ne peut que gagner à la proposition de Jacques... Et quand, sou par sou, on a réussi comme lui à économiser une petite fortune, la perspective de plusieurs milliers de francs, gagnés en une heure, est de nature à influencer la résolution la mieux prise.

Aussi, moitié par bravade, moitié par amour du lucre, le maire se décide ; il regarde Jacques, bien en face, dans les yeux

— En bien ! c'est une idée, j'accepte.

Tout cela se dit sur un ton raide de défi. Étienne, faible seulement à l'origine, cherche maintenant à se donner un certain aplomb par l'acceptation complète des conséquences de sa conduite ; il lit clairement dans les yeux du jeune homme la compassion qu'il lui inspire ; et ce sentiment le jette d'une façon définitive dans la cause des usines, qui sont à la porte de chez lui, et avec lesquelles il doit vivre ; tandis que Jacques est là-bas, très loin... perdu au fond de sa Ferlandière, et Étienne n'a presque aucune question d'intérêt avec lui.

— Alors, demande Jacques sur le pas de sa porte, je puis emporter au moins l'espérance de me défendre... ?

— ... Oui !... à coups de billets de banque... répond Étienne d'un ton ironique, vous êtes battu d'avance !...

— Qui sait !...

Jacques quitte la pièce, sans serrer la main d'Étienne, et sort au milieu des ouvriers qui vont déjeuner.

Est-ce une impression subjective ou une réalité, mais il lui semble qu'on le regarde d'une façon narquoise... hostile... comme si, maintenant, il était devenu l'ennemi, dans ce pays qui était le sien.

Des lambeaux de phrases perçus çà et là, l'attitude de quelques ouvriers qui affectent de ne pas le saluer et même de ne pas déranger à son passage leur ligne de marche en plein milieu de la rue, affermissent encore la conviction dans l'esprit de Jacques.

S'il reste tranquille, là-bas, à la Ferlandière, tout entier à Odile et au travail de ses champs, l'usine a pris l'offensive ; et une campagne cachée, mais très directe, se mène évidemment contre lui. D'ailleurs, un homme avancé dans la vie comme l'est Étienne ne se retourne pas du jour au lendemain ; il faut des approches, des raisons sérieuses, tout un siège en règle, pour venir à bout d'habitudes ancestrales ; Alberte continue, et d'une façon bien autrement dangereuse, l'œuvre commencée par Soupot ; quelques instants après, Jacques en eut la confirmation chez ses amis du Val d'Api, et il rentra chez lui très préoccupé.

*

* *

Alberte, dès le lendemain matin, reçut, sans trop s'en émouvoir, un mot d'Étienne l'avertissant qu'une petite modification était apportée au programme primitivement convenu entre elle et lui ; pour des raisons particulières, la vente du Bois-Roux se ferait aux enchères, le jeudi 13 juillet, à la mairie de Brésolettes, de laquelle le territoire dépendait : ce changement tout extérieur n'avait rien en lui-même qui dût inquiéter la jeune fille, car la somme de trente mille francs qu'elle avait la générosité d'offrir découragerait certainement tous les concurrents, si toutefois il s'en présentait, ce qui était fort peu probable.

Ceci, pense Alberte, constitue une petite reculade du maire, lequel veut se couvrir devant la population et ménager toutes les chèvres et tous les choux au milieu desquels il doit évoluer.

— ... Ah ! maître Étienne, vous voulez jouer au plus fin... ? à nous deux !

Toute la journée, pourtant, cette question hanta le cerveau de la jeune fille : qui donc, dans le pays, pouvait se mettre entre elle et son désir... ?

Jacques... ? il n'avait pas le sou !

Les fermiers... ? ils étaient ruinés tous ou à peu près.

— ... Alors, qui... ?

... Oui, décidément, c'est une grosse ruse du maire. Et, en réalité, elle pourra bien tourner contre lui, car Alberte partira d'une mise à prix

très inférieure au prix convenu. Tant pis pour Étienne. Il manque à sa parole, elle peut bien violer la sienne. D'ailleurs, ces finasseries dispensent l'usine de tout ménagement vis-à-vis du maire, et n'empêcheront pas les choses de suivre leur cours.

Aussi, le 13 juillet, à 9 h. $\frac{1}{2}$ du matin, Alberte, entre son père et l'oncle Victor, se rendit très gaiement en automobile à la mairie de Brésolettes, où doit se faire la vente.

Comme on était aux beaux jours de l'été, la famille avait revêtu des costumes très clairs ; Alberte surtout a fait une délicieuse toilette et donne l'impression d'une grande enfant qui se rend à une partie de fête longtemps désirée.

D'ailleurs, sur la route, tout semble avoir une certaine apparence joyeuse : les quelques auberges, assez rares, qui s'éparpillent de très loin en très loin, sont pavisées de drapeaux, car on est à la veille de la fête nationale ; le soleil rebondit en notes déjà chaudes sur la route aveuglante de blancheur : les blés et les seigles, très hauts, ondulent sous une brise légère, comme les vagues d'une mer d'or fauve ; et, à l'horizon, le fameux bois coupe la route avec la ligne vert sombre de ses chênes, adoucie, de place en place, par les notes mauves des rochers.

Pendant toute la montée très raide qui précède Brésolettes, Alberte exulte : de la pointe de son ombrelle, elle détaille toutes les parties du bois qu'elle a étudié depuis plusieurs semaines, comme un général qui repère son champ de bataille.

Devant sa famille, elle cache pourtant une partie de son jeu : vexer l'Abbaye et la Ferlandière ne devient, en apparence, qu'un des buts accessoires qu'une coïncidence exquise, qu'une simple raison en plus pour acheter le Bois-Roux.

Mais combien il y en a d'autres !

D'abord, c'est un bon placement : le terrain, nul comme valeur intrinsèque, ne peut que gagner beaucoup par la plus-value générale du pays ; car la hausse des terrains, si remarquée au Val d'Api, ne manquera pas de se produire pour les mêmes raisons au Bois-Roux, dès que les usines seront construites. Ensuite, la clouterie serait parfaitement isolée, et les séchoirs très aérés : on bâtira autour d'eux des logements ouvriers qui seraient loués obligatoirement aux hommes occupés à l'usine.

Et, en mettant tout au pis, en supposant des difficultés trop grandes pour bâtir une fabrique à cette altitude, comme le plateau, qui domine le Bois-Roux et commande les deux vallées, constituerait un emplacement merveilleux, pour construire, plus tard un château digne des Harmmster, sur le théâtre même de leurs exploits !...

Le père écoute en hochant la tête, et quand Alberte a fini :

— Écoute, ma loute, je ne suis pas du tout convaincu, car il y a pour la réalisation de tes idées une foule d'inconvénients que tu ne soupçonnes pas, mais enfin... ce bois te plaît... ?

— Oui.

— C'est une fantaisie que tu te passes... ?

— Mieux que cela, répond Alberte qui tient à sa petite comédie.

— Mais enfin, quand même cela ne serait pas "mieux que cela", j'y consens bien volontiers. Depuis un an, tu t'occupes de l'usine avec une telle ardeur que, franchement, tu mérites bien une récompense, n'est-ce pas, Victor... ?

— Parfaitement, murmure l'oncle, qui mâchonne un cigare distraitemment, en pensant à la bonne bière qu'on doit savourer, en ces jours caniculaires, à Paris, sur les boulevards.

Enthousiasmée, Alberte fait coup double, et embrase son père, et même l'oncle par-dessus le marché, ce qu'elle ne faisait jamais ; expansion si extraordinaire, que, tout de suite, l'oncle Victor devient horriblement méfiant.

*

* *

Dix heures sonnaient à la mairie de Brésolettes quand l'automobile des Harmmster arriva, taftaffant dans un nuage de poussière et un relent de pétrole.

Jacques, tout seul avec Djinn, le chien de l'Abbaye, se promène devant la porte, dans la bande étroite d'ombre que le soleil, déjà haut, trace devant la maison.

Il salua le premier, à cause de la jeune fille, un salut correct, mais très froid, qui maintenait à distance, et enlevait toute velléité d'engager la conversation.

Nathan et Victor lui rendirent son salut, et se regardèrent aussitôt après, étonnés de trouver là M. de la Ferlandière. Alberte passa, indifférente, hautaine en apparence, stupéfaite en réalité.

Car, pas une seconde elle n'a pensé que Jacques, surtout en personne, viendrait là pour assister à son propre écrasement, et même, en raison de son abstention probable et afin d'être bien sûre de l'atteindre, elle a fait multiplier comme un défi les affiches de l'enquête au rond-point de la Ferlandière, alors même que les enchères ne devaient pas avoir lieu.

Jacques, en effet, n'est pas riche ; il possède des terres, beaucoup de terres, mais sa fortune pécuniaire est d'autant plus minime que, depuis un an, il achète avec ténacité, sur ses revenus et peut-être sur son capital, champ par champ, toutes les terres de culture abandonnées par les ouvriers qui entrent à l'usine.

Dans son coin, Alberte examine Jacques, qui va et vient maintenant de long en large dans la salle, s'arrêtant parfois à la fenêtre qui donne sur ce Bois-Roux pour lequel, tout à l'heure, on va se battre.

Alberte fixe le jeune homme, comme si elle voulait savoir les pensées qui s'agitent derrière ce visage sévère, sur lequel, aujourd'hui, est descendue comme une expression de souffrance contenue...

Et pourtant, pense Alberte, M. de la Ferlandière ne fait que commencer son calvaire... il verra, dans quelques instants, ce qu'une femme peut avoir de haine pour qui lui refusa l'amour !... D'avance, elle choisit bien sa place, le dos à la fenêtre, afin de ne

pas perdre un tressaillement de cette figure odieusement chère ! pour voir si Jacques ne faiblira pas !... si elle a touché droit, profond, et juste... en plein cœur...

Le notaire est maintenant là : son clerc lit la proposition de vente du Bois-Roux devant une vingtaine de personnes, venues, pour la plupart, en curieux, car on sait que les Harmmster sont acheteurs, et personne, au Val, ne peut déjà plus lutter contre eux.

La lecture de la mise aux enchères se termine au milieu d'une attention absolue. Il descend sur la salle quelque chose comme le silence ému qui précède un duel sérieux, devant être court et mortel.

— ... La mise à prix minima du Bois-Roux appartenant à M. Étienne, maire du Val d'Api, clame la voix blanche de l'appariteur, est de 20,000 francs. Y a-t-il preneur dans la salle... ?

— Oui, dit M. Nathan... 20,000 francs.

— Personne ne met au-dessus de 20,000 francs... ? demande le notaire avec un sourire inquiet, car Étienne, qui n'a pas voulu assister à la vente de son bois, a toujours parlé de 30,000 francs.

— 20,100 francs, répond une voix résolue dans la salle.

Alberte ne se retourne pas... Oh ! cette voix de Jacques !... cette voix profonde et grave, qui la fait sortir d'elle-même et lui ôte le sang-froid qu'elle veut pourtant avoir.

Elle sent que sa nature violente va prendre le dessus, et, pour se contenir, Alberte met les deux mains sur sa poitrine qui étouffe ; mais l'effort ne dure qu'un instant, et avant même que son père puisse intervenir, elle jette un chiffre "30,000 francs !..." avec un véritable accent de défi, et comme pour étourdir Jacques d'un seul coup.

Mais, aussitôt, Nathan se fâche tout rouge... C'est fou ce qu'elle fait là, sa fille !... On n'achète pas aussi bêtement... Comment !... sur une misérable enchère de 100 francs... une enchère de pauvre... un effort de miséreux, elle répond par un écart de 10,000 francs !...

— C'est idiot, lui dit-il presque tout haut.

— ... Que vux-tu, cet homme m'ôte mes moyens... tu ne sais pas, toi, le langage affolant que crie la haine dans un cœur de femme !... cet homme, qui est ton ennemi, je le hais !...

— Plus bas, il pourrait t'entendre !...

— Cela m'est égal... je le veux aujourd'hui, là, aplati, suppliant devant moi !...

Mais M. de la Ferlandière, pour le moment, n'a rien de cette attitude. Debout devant le notaire, prêt à tout, il attend, ce qui doit venir. Et, quand le silence est rétabli, une seconde fois sa voix s'élève pour répondre à la surenchère d'Alberte :

— 30,100 francs...

Ce "cent francs" est chez Jacques l'expression d'un homme qui apporte, pour se défendre, juste la somme d'énergie nécessaire, réservant son luxe pour d'autres causes... Mais cette somme minime amène sur les lèvres d'Alberte un sourire d'ironie dédaigneuse, que Jacques ne voit pas.

Nathan écarte maintenant sa fille.

— Laisse-moi conduire l'affaire, lui dit-il à mi-voix : déjà tu n'es plus de force.

Alberte le comprend, et, debout le long du mur, écrasant le bout de sa bottine de la pointe de son ombrelle, regarde le duel, qui devient de plus en plus serré et passionnant.

— 30,500 francs ! nasille Nathan de sa petite voix criarde d'homme calme et qui s'entend aux affaires.

— 30,600 francs ! répond Jacques.

— 35,000 francs !...

— 35,100 francs !...

— 38,000 francs !...

— 38,100 francs !...

— Dis 40,000 francs !... crie Alberte au comble de l'énerverment... dis 50,000 !...

— Mais laisse-moi donc, 39,000 francs !...

— 39,100 francs !...

— 40,000 francs ! !...

— 40,100 francs !...

— 50,000 francs ! jette Alberte en brandissant son ombrelle.

Mais Victor entre brusquement en ligne ; de sa voix grasse et pratique, il proteste avec la dernière énergie.

Il est pourtant l'associé, lui, et on a l'air de s'en soucier comme d'une guigne, et de jongler avec les billets de mille comme s'ils poussaient partout dans la cour des usines !... On ne l'a pas amené là, je suppose, pour assister, ainsi qu'une bûche, aux ressentiments coûteux de Mademoiselle !... Or, le Bois-Roux le laisse indifférent, et, financièrement, il met son *veto*, son absolu *veto*, à une enchère plus élevée... Tonnerre !... Il n'a pas envie de se tuer pour payer de pareilles fantaisies de femme !... une toilette, passe !... mais 50,000 francs... qui serviraient de prétexte à 100,000 autres pour bâtir une usine dans des conditions stupides... non, c'est fou ! fou à lier.

— Je l'achète de mon argent, insiste Alberte.

— Pas possible, riposte Victor ; vous n'avez pas la disposition immédiate de votre fortune.

— Je veux le Bois-Roux ! s'écrie Alberte, je n'ai jamais rien voulu jusqu'à présent, j'aurai le Bois-Roux ! il me le faut !... Ma dot à qui me prête tout de suite 50,000 francs ! !...

— 40,100 francs !..., répète Jacques très pâle.

— ... 50,000 !... crie Alberte, de sa voix aiguë ; je maintiens 50,000 francs !...

Nathan, exaspéré, veut mettre la main devant la bouche de la jeune fille, qui détourne la tête. Et comme Alberte continue de jeter son chiffre, affolée, le père s'adresse directement au notaire.

— Je vous fais observer, Monsieur, que ma fille ne peut pas majorer ; et que ni moi, ni mon associé, n'endossons la responsabilité des surenchères de Mademoiselle dans cette circonstance !...

Ainsi, tout la trahit, l'abandonne, au milieu de cette bataille décisive qu'elle a pourtant longuement préparée, qu'elle considérait comme gagnée d'avance, pour laquelle elle a fait aujourd'hui une toilette de victoire... Oh ! c'est trop dur !

Alors Alberte tombe sur le banc ; et pendant qu'elle pleure de rage et de haine, la frêle bougie qui, dans les ventes de province, marque le délai de l'attente légale, se consume lentement, puis plus vite... Chacun regarde la flamme qui danse et remonte, qui baisse et refondit, comme si elle avait quelque chose de l'acharnement d'Alberte, comme si, elle aussi, ne voulait pas céder !...

— 40,100 francs !... demande le notaire en jetant un dernier regard sur la salle... Décidez-vous !... la dernière bougie va s'éteindre... c'est un beau petit bois !... emplacement superbe ! ! allons, Messieurs... décidons-nous !... Personne ne monte plus... ? 40,100 francs !... Le Bois-Roux est adjugé à M. de la Ferlandière.

Il y eut alors un soupir de soulagement dans la plupart des poitrines ; un vieux paysan, garde du Bois-Roux, tout courbé vers cette terre qu'il avait aimée, vint serrer la main de Jacques sans rien dire.

Venu seul, le jeune gentilhomme s'en va, escorté d'une partie des habitants de Brésolettes... Il y a donc encore dans le pays un homme capable de tenir tête aux étrangers !... Ils regardent M. de la Ferlandière, plus ému qu'il ne veut le paraître, et vérifiant devant l'auberge les sangles de son cheval.

Pendant ce temps, Alberte repart vers le Val au milieu de l'ironie silencieuse de tous. Dans l'automobile enguirlandée, personne ne cause plus ; mais chacun pense. C'est seulement à l'entrée de Frilleux que Victor se décide enfin à rompre le silence, et, d'une voix maussade

— Je croyais qu'il n'avait pas un rouge liard, ce Vercingétorix-là, dit-il à Nathan.

Alors Alberte relève la tête, et, s'adressant à Victor, les lèvres serrées, les yeux ardents comme au soir de la chasse

— Pas le sou... ? c'est possible... mais il a du cœur ! tandis que toi... tu es un lâche !... tu as une caisse à la place du cœur ! tu ne sais que ligoter une femme en pleine bataille... lâche !... lâche !...

— Allons, sois calme, dit le père, qui déteste les scènes faites par d'autres.

— Sois tranquille... oui... je vais redevenir calme... trop calme... désormais vous vous occuperez seuls de vos affaires... tout seuls, vous entendez bien... ? et périssent vos usines... et s'en aille votre misérable argent, puisqu'on me le refuse... juste au moment de ma vie où j'en avais le plus besoin.

(à suivre)

CONSULTATION

Un pauvre Parisien se plaint de vives douleurs internes, résultant d'une chute qu'il vient de faire.

— Est-ce près de la colonne vertébrale que vous vous êtes blessé ?

— Non, docteur, c'est près de la colonne Vendôme.